

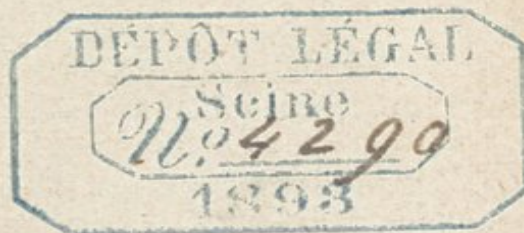
MAURICE MONTÉGUT

Madame

Tout le Monde



Illustrations de Le Natur



PARIS

E. DENTU, ÉDITEUR

3 et 5, Place de Valois. — Palais-Royal.

1893

Tous droits réservés.



COLLECTION ILLUSTRÉE GRAND IN-18 JÉSUS

À 3 FR. 50 LE VOLUME

MAURICE MONTÉGUT.....	<i>Les Six Monsieur Dubois...</i>	1 vol.
—	<i>Déjeuners de Soleil.....</i>	1 »
—	<i>Don Juan à Lesbos.....</i>	1 »
HECTOR MALOT	<i>Paulette.....</i>	1 »
—	<i>Un Beau-Frère.....</i>	1 »
—	<i>Mondaine.....</i>	1 »
—	<i>Zyte</i>	1 »
—	<i>Le Sang Bleu.....</i>	1 »
JULES CLARETIE.....	<i>Pierrille</i>	1 »
ALPHONSE DAUDET.....	<i>Robert Helmont.....</i>	1 »
—	<i>Les Rois en Exil.....</i>	1 »
—	<i>L'Évangéliste</i>	1 »
JEAN RAMEAU.....	<i>Moune.....</i>	1 »
	(Couronné par l'Académie française.)	
RENÉ DE PONT-JEST.....	<i>Le Fleuve des Perles.....</i>	1 »
PAUL GINISTY.....	<i>Un petit Ménage.....</i>	1 »
THÉODORE CAHU.....	<i>Des Batignolles au Bosphore.</i>	1 »
ÉMILE RICHEBOURG.....	<i>Le Million du père Raclot...</i>	1 »
	(Couronné par l'Académie française.)	
PIERRE MAEL.....	<i>Le Torpilleur 29.....</i>	1 »
PIERRE DE LANO.....	<i>Après l'Amour.....</i>	1 »
DUBUT DE LAFOREST....	<i>Contes pour les Baigneuses..</i>	1 »
—	<i>Contes à la lune.....</i>	1 »
—	<i>Contes à Panurge.....</i>	1 »
—	<i>Contes pour les Hommes.....</i>	1 »
LEMERCIER DE NEUVILLE	<i>Médard Robinot Casquettier.</i>	1 »
CHARLES LEROY.....	<i>Pour amuser les gens graves</i>	1 »
FÉLICIEN CHAMPSAUR....	<i>L'Amant des Danseuses.....</i>	1 »
MÉLANDRI ET A. WILLETTE	<i>Les Sœurs Hédouin.....</i>	1 »
GROSCLAUDE.	<i>Les Gaïetés de l'année 1890.</i>	1 »
—	<i>Les Gaïetés de l'année 1891.</i>	1 »
SERGE NOSSOF	<i>La Russie comique.....</i>	1 »

EN PRÉPARATION :

ADOLPHE BELOT.....	<i>Chère adorée.....</i>	1 vol.
FÉLICIEN CHAMPSAUR....	<i>Pierrot et sa Conscience....</i>	1 »
HECTOR MALOT.....	<i>Conscience.....</i>	1 »

MAURICE MONTÉGUT

Madame

Tout le Monde

Illustrations de Le Natur



PARIS

E. DENTU, ÉDITEUR

3 et 5, Place de Valois. – Palais-Royal.

1893

Tous droits réservés

.

*Il a été tiré de cet ouvrage dix exemplaires
numérotés à la presse
sur papier des manufactures impériales du Japon.*

LA FOLLE DE VAUGIRARD

I



'EST au mois de janvier 1871, à Paris, vers la fin du siège. Les riches mangent peu, mais mal ; les pauvres crèvent de faim ; on ne se plaint pas ; faim, froid, lugubres attentes, espérances déçues, – angoisses de corps et d'âme, – toute douleur est une habitude. Il semble d'ailleurs qu'on a toujours vécu de la sorte : captifs mitraillés dans un cirque, – ou bien encore affamés du grand radeau : Paris.

A-t-il jamais et réellement existé des bœufs ? – Non, répond le cheval.

Qu'est-ce que la farine ? – C'est moi, dit le son. – Non pas, c'est moi ! réclame le sable.

Et la Ville-Lumière, sitôt que la nuit vient, se noie dans l'ombre, malgré des vacillements furtifs de pétrole ; mais sa respiration n'en monte pas moins forte, en vapeur lourde, dans le ciel gelé. Veillante ou endormie, elle

vit encore, la Ville, et ne veut pas mourir. Bête monstrueuse, couchée dans ses ténèbres, l'œil quêteur, elle attend quoi ? Ce qui ne doit pas venir...

O Paris !

II

En ces temps tragiques vivait, à Vaugirard, une vieille fille de quarante-cinq ans environ, très laide, d'allure étrange, et qu'on prétendait folle. Elle s'appelait Céleste Bacquoy et fréquentait les églises. Avant la guerre, elle était malheureuse ; pendant le siège, elle devint misérable ; – ni feu, ni pain, mais de la solitude et de la peur. Autrefois elle donnait dans son quartier des leçons de français aux enfants, filles ou garçons, des commerçants aisés. Mais devant l'invasion, ses élèves avaient fui vers des provinces lointaines ; et ceux-là qui restaient avaient cessé d'apprendre, n'étant pas certains de vivre. Céleste subsistait uniquement de la ration des pauvres, délivrée aux mairies. Or, de ce régime, les faibles mouraient dans leur trou, après quelques semaines de vague résistance. Dans les guerres, il n'y a pas que le fer ou le plomb qui tue...

La vieille fille fut stupéfiée par cette suite montante de désastres épiques. Elle errait par les rues, dans le gel comme sous la pluie, lamentable, avec des regards de chien perdu. Son Dieu lui paraissait devenu sourd ; peut-être ne croyait-elle plus en son Dieu. On ne lui connaissait ni parents, ni amis. Ses voisins ne s'intéressaient guère à elle, ayant bien assez de leur propre souffrance, – puis le grand désespoir patriotique englobait tout, noyait tout. Qu'est-ce qu'un cri dans une mêlée ?

Sa tête n'avait jamais été bien solide ; son intelligence naturellement exaltée, peu à peu, s'égara jusqu'au délire ; seule, elle parlait tout haut, avec des gestes véhéments ; et sur sa route, les gamins affamés, mais quand

même moqueurs, la suivaient avec des huées. Elle n’y prenait point garde ; et, dans son rêve, continuait sa marche.

Un matin, tout près d’elle, avec un bruit de tonnerre, un obus tomba du ciel et l’enveloppa dans une trombe de débris, de fer et de fumée. Elle ne fut point atteinte, mais elle restait sur la place, hébétée, prise d’un petit tremblement de tout l’être ; il fallut l’entraîner.

Depuis cet instant, sa démente s’indiqua comme définitive. La peur et la misère avaient détraqué ce malheureux corps que tourmentait aussi la crise inévitable de l’âge critique, rendue plus âpre par la virginité. Son antique piété disparut d’un coup ; elle déserta les chapelles : de sa religion, elle ne conservait que l’extase, qui se dénaturait. Dans sa pauvre chambre, à un sixième étage, elle eut des visions et des Esprits la visitèrent.

L’histoire sacrée et l’histoire profane se mêlaient dans ses divagations. Jeanne d’Arc, nécessairement, dans une armure d’or, vint s’asseoir au pied de son lit misérable, l’entretint familièrement, la traita de sœur, et lui souffla l’idée des grandes entreprises et des sublimes dévouements. Mais Judith se présenta, précisa son aventure avant la mort d’Holopherne, et grâce, aux troubles physiques de la vieille fille, obtint sa préférence ; aussitôt Jeanne d’Arc s’éloigna avec un air courroucé.

Une nuit, Céleste s’éveilla en sursaut ; elle percevait distinctement des coups sourds, puissants, frappés aux quatre murs de sa mansarde ; puis sous elle, très bas, – sous terre probablement, – le bruit incessant, ininterrompu d’un mystérieux travail auquel une foule entière se serait acharnée. Elle conclut que les Allemands, arrivés par des souterrains, creusaient une mine et que Paris allait sauter. Elle hurla d’épouvante ; des voisins accoururent, qui, n’entendant rien, la secouèrent rudement, en la priant de les laisser dormir – « Tous des traîtres », pensa-t-elle. Elle se résigna, ferma les yeux, attendit la catastrophe, en grelottant jusqu’à l’aube, qui la rassura.



D'un grand coup de botte en plein ventre, il culbuta la vieille fille dans la neige.

Puis, un peu plus tard, les nuits suivantes, elle rêva d'assaut, de villes prises, incendiées, mises à sac, d'hommes massacrés, de femmes violées. Au viol, elle s'arrêta, complaisante, et cette image ne la quitta plus, même le jour. Dans la rue, elle arrêta les jeunes femmes, les jeunes filles, et leur racontait avec des mots obscènes, des gestes, des regards lubriques, *les horreurs qui surviendraient bien certainement*. Ou elle effrayait, ou on lui riait au nez ; mais les mères de famille rappelaient leurs enfants à son approche. – Oui, oui, les hommes morts, les femmes violées !...

– Pas vous, toujours ! ripostait une fois un passant sincère, ricanant devant sa laideur, sa vieillesse précoce, sa misère et sa crasse.

– Si, toutes, toutes, moi aussi !

– Pas dégoûtés, les Prussiens, alors ! conclut l'autre, en s'éloignant.

Elle serait violée, violée ! ce mot la ravissait. Mais l'armistice survint qui la déconcerta, ou plutôt l'irrita. Tout le monde affirmait que la guerre était finie. Elle ne voulait pas, elle. Elle tenait à son idée. On ne se battait plus cependant. Les canons s'étaient tus. Les Allemands ne venaient pas ; alors elle résolut d'aller à eux.

III

Plus loin que les forts de Vanves et d'Issy, du côté de Clamart, au coin d'un bois blanc de neige bordant une plaine glacée, un soldat allemand marche de long en large, tapant ses bottes au sol durci, soufflant dans ses doigts, ennuyé d'une faction inutile, puisque aucun ennemi n'est plus à craindre,

Brusquement, le soldat s'arrête. Noir sur la neige, un point bouge au bout de la plaine... un maraudeur sans doute... Le point grandit, grossit, se précise, – un moment, il s'efface derrière un pli de terrain ; puis soudain reparaît très proche...

– « Verda ? » crie l'Allemand, rappelé à sa consigne ; puis aussitôt, reposant son fusil : – « Une femme », murmure-t-il. Et il sourit d'un ignoble sourire. Les avant-postes prussiens étaient habitués à ces navrantes visites de femelles inconscientes, que la faim poussait là comme ailleurs, prêtes à toutes les besognes, brutes, voulant manger à n'importe quel prix.

Une femme. Au qui vive ! elle avait tressailli. A présent elle courait au soldat, les bras levés, criant : *Ami ! Ami !* – pour un peu elle eût crié : *Amour !* Quand il la vit de près, l'Allemand recula, épouvanté : « Sale gouine ! »

Depuis le matin, sortie de Paris au hasard, Céleste Bacquoy avait marché droit devant elle, à travers les campagnes gelées, désertes. Elle était certaine de rencontrer ces ennemis dont elle rêvait, puisque ils entouraient la ville. Affamée, loqueteuse, elle allait ainsi, poussée par sa fièvre hystérique ; elle grelottait, les yeux brillants ; ses jupes trempées lui collaient aux jambes, aux cuisses, dessinant son pauvre corps ridicule ; elle avait perdu une savate en chemin ; un coup de vent lui rabattait ses cheveux gris sur la face ; les deux bouts d'un châle noué à sa taille flottaient derrière elle, comme de petites ailes. Naturellement laide, elle était hideuse, livide, vieille, répugnante, et sa crasse était ancienne.

Elle courait au soldat, les mains tendues, les lèvres quêteuses. Elle allait être violée, enfin ! Elle lui sauta au cou.

– « Arrière, guenon ! » Il la repoussait d'un bras, gêné par son fusil, embarrassé dans son manteau. Elle s'obstina, s'attachant à lui, l'étreignant de ses bras frénétiques. Il s'en défendait avec peine, furieux, écœuré. – « A bas les pattes, vieille chienne ! »

Ah ! bien, oui ! Elle s'acharnait, lui grimpait aux jambes, y mêlant les siennes ; et ses doigts maigres, avides, fouillaient sous les vêtements. Et, toujours, elle tendait son museau pour un baiser.

L'Allemand lâcha son fusil, jura par tous les saints ; il y eut une courte lutte ; d'un grand coup de botte en plein ventre, il culbuta la vieille fille dans la neige.

Elle y restait les jambes en l'air, obscène encore, mais les yeux clos. Il se pencha sur elle. Elle était morte.



LA LANCE D'ACHILLE

I



UVREZ vos éventails et cachez-vous derrière,
Mesdames, – car l’histoire est un peu singulière...

Malgré ce prologue rimé, qui n’est qu’une plaisanterie, ou, – pour plus de franchise, – qu’un ingénieux prétexte à placer un distique, par moi commis, vers ma quatorzième année, – je commencerai hardiment, sans crainte d’effaroucher personne, car je suis un chaste, ainsi que chacun sait.

Par l’Europe entière, à Paris comme à Londres, de Berlin jusqu’à Rome, – tout « *le corps savant* » connaît, admire et vénère le professeur Agrikan-Eupator. Un seul homme ici-bas comprend et parle encore le grec ancien ; et, cet homme, c’est lui. Sa nationalité ? Qu’importe ! Le génie n’a pas de patrie...

Ne vous attendez pss à ce que je fasse ici un étalage d'érudition commode à coups de dictionnaire, – à ce que moi aussi je vous interloque en hellène ; je n'en ai nulle envie. Le français est déjà bien assez difficile comme cela, pour qu'on s'y tienne ; puis, jadis, dans mes études, j'ai toujours été dernier en thème grec, ce dont je me congratulate chaque matin, à voir ce que sont devenus ceux de mes camarades qui m'humiliaient alors.

Tutoyer Eschyle et Aristophane n'empêche point, paraît-il, d'avoir connu l'amour et même l'hyménée ; à telle preuve qu'Agrikan-Eupator était père de deux filles légitimes tout simplement admirables ; c'est vous dire qu'elles ne lui ressemblaient guère, n'est-ce pas ? car tous les professeurs de n'importe quoi sont laids comme l'envers d'un singe. Pour faire plaisir à Homère, il les avait baptisées Chryseïs et Briseïs. Il est à croire que l'âme, ou l'esprit, – comme l'on voudra, – entre pour quelque chose dans la procréation des corps matériels ; car c'était indéniable, Chryseïs et Briseïs eussent semblé de pures déesses à côté des plus belles filles de l'*Iliade*, et la suavité de leur profil était grecque, tout ce qu'il y a de plus grecque ! Sans doute, autrefois, par une infidélité morale mutuelle, et doublement coupable, au milieu de leurs ébats conjugaux, monsieur et madame Eupator, assortis en laideur, mais s'oubliant l'un l'autre, suivaient chacun leur songe. Agrikan, dans son rêve, flirtait avec les Olympiennes ; et son épouse, – adultère en pensée, – évoquait tout bas quelque souvenir enchanteur de beau jeune homme rencontré. Telle est la seule explication plausible aux charmes merveilleux de ces deux sœurs si blondes.

Dans la maison Eupator, tout était et se faisait à la grecque ; les meubles, la vaisselle, les plats étaient grecs ; le chien s'appelait Alcibiade et on lui avait coupé la queue. Dans l'esprit de cette toquade, les soirs de réception, Chryseïs et Briseïs apparaissaient en peplos, les cheveux relevés, découvrant des nuques ambrées, les bras nus jusqu'aux épaules, les seins pointant sous l'étoffe unique, les pieds nus dans les sandales jusqu'aux chevilles, les jambes libres et devinées sous la jupe flottante ; et la jeunesse moderne, côté des mâles, la gorge sèche, ne songeait nullement à blâmer ce genre de mascarade. Chryseïs avait seize ans et Briseïs quinze, et chacune avait reçu autant de demandes en mariage qu'elle comptait d'années ;

c'était la conséquence fatale, directe, de leurs costumes, et de ce qu'il y avait dessous. Le seul et bien léger défaut qu'un critique grincheux eût pu reprocher aux deux sœurs, c'était de savoir le grec presque aussi bien que leur père ; mais le mariage, qui n'est après tout que la confusion des langues, devait bien certainement les guérir plus tard de ce petit ridicule, né de leur éducation même.

Chryseïs, étant l'aînée, se décida la première. Fridolin Ramodenc, beau garçon de vingt ans, bâti comme un jeune dieu, fut élu par elle, et les noces furent célébrées avec une pompe toute athénienne, à narrer impossible. Agrikan-Eupator fit un discours en grec.

Dans ses métaphores hardies, il compara le jeune époux à un guerrier qui s'avance, doux et terrible, et mystérieux, tout armé pour le beau combat d'amour. Chryseïs souriait divinement, et Briseïs, rêveuse, contemplait sa sœur avec un peu d'envie. Fridolin, sûr de lui, prenait des airs triomphants, par avance.

Et la nuit vint qui termina la fête des invités et commença celle des épousés...



– Sœur, qu'est-ce que l'amour, et qu'est-ce qu'un époux ?

II

Fridolin avait emmené loin, bien loin, vers l'azur et l'amour, sa jeune femme ravie.

Briseïs, restée seule, se consolait à relire, dans le texte, ses auteurs favoris ; elle se passionnait pour les inlassables héros des épiques légendes ; mais, prédestinée par son nom même, toujours elle en revenait à Achille aux pieds légers ; Achille, le fort des forts, fils d'une déesse, vainqueur d'Hector, vainqueur de Troie ; Achille, beau comme un Immortel, dont le glaive avait une garde d'argent, dont le bouclier écrasait deux hommes sous son poids, dont la lance magique guérissait, ô merveille ! les blessures qu'elle avait faites. Et, la nuit, elle rêvait que le fils de Pélée baisait ses belles joues, sous sa tente écarlate.

Enfin, après des semaines, Chryseïs, un peu pâlie, l'air heureux et grave, et les yeux plus profonds, Chryseïs s'en revint, et les deux sœurs s'embrassèrent.

Un soir, curieuse, la plus jeune interrogea l'aînée ; mais la jeune femme hésitait aux questions de la jeune fille, répondait mal ou ne répondait pas.

C'était par une nuit douce, laiteuse, éclaboussée d'étoiles, et de grands souffles tièdes frissonnaient sur les cimes ; Chryseïs écoutait dans son cœur l'ineffable chanson des folles joies découvertes ; Briseïs, le cœur lourd, désirait quelque chose et ne savait pas quoi.

Et Briseïs disait : « Sœur, qu'est-ce que l'amour, et qu'est-ce qu'un époux ? Toi qui sais à présent, pourquoi restes-tu muette et ne m'instruis-tu pas ? Tu as l'air ravi ; pour quoi donc, égoïste, gardes-tu pour toi seule tes secrets charmants ? Parle, réponds, ô sœur ! les belles choses sont faites pour être racontées... »

Chryseïs souriait, et se taisait toujours.

Et la vierge reprit avec candeur, dans son ingénuité :

– J’entends encore sonner dans mes oreilles les paroles mystérieuses de notre père, le jour de tes noces. Il disait qu’un mari est un guerrier doux et terrible, qui s’en vient tout armé pour le beau combat d’amour... Est-ce vrai ?

– Oui, murmura l’aînée...

– Et quel est ce combat ? coûte-t-il beaucoup de larmes, beaucoup de sang... Je ne le crois pas à te voir... Mais tu ne réponds pas... Et quelles sont les armes de l’époux ?...

– Je ne puis te dire...

– Méchante, je vais t’aider... Quand j’aurai trouvé, tu m’arrêteras...

– Tu ne trouveras pas !

– Qui sait ? – Est-ce la massue d’Hercule ? non ; les foudres de Jupiter ?... non encore ; alors ce sont les flèches d’Apollon ?... non ?... Quoi donc ? L’arc d’Ulysse peut-être, que, comme le raconte Homère, lui seul pouvait bander ?

– Oh ! lui seul !... interrompit Chryseïs distraite... Non, non, tu ne trouveras pas.

– Serait-ce, reprit la jeune fille entêtée, serait-ce la lance enchantée d’Achille, qui guérit les blessures qu’elle a faites ?...

Chryseïs, surprise, releva la tête, éclata d’un beau rire.

– Cette fois, petite sœur, tu as deviné !... Et elle riait toujours.

Oh ! fit Briseïs extasiée... la lance d’Achille !

Un mois après, elle se mariait à son tour.



ABATTAGE

I



N soir, après dîner au cercle, – au tripot, devrais-je dire, – avant que la partie ne fût commencée, nous vîmes paraître, en se glissant entre les portes, un 11 nouveau venu que personne ne connaissait, pas même pour l’avoir – une fois rencontré. Non seulement il n’avait point conservé son chapeau sur la tête, comme il est de bon ton entre gens qui se mésestiment réciproquement, mais encore il nous saluait un chacun à la ronde, avec de petites inclinaisons, de petites courbettes, de petites grimaces timides et comiques. C’était un petit homme, sans âge, jeune ou vieux, mais chauve, les yeux rouges, aux paupières dégarnies, fatiguées ; vêtu de noir, sans élégance, très propre cependant, irréprochable même dans son linge et dans sa personne ; il avait l’air d’un

greffier de province égaré dans un mauvais lieu. Après avoir tourné trois ou quatre fois autour de la salle comme un chien qui cherche où se coucher, il finit par s'asseoir sur une chaise et se cacha derrière un journal déplié qu'il ne devait pas lire ; ses mains tremblotaient sénilement ; et l'impression qui se dégagea pour nous, curieuse, de ce pauvre petit bon homme hors de son cadre, de ce magot en rupture d'étagère, fut qu'il avait peur, – peur du cercle, peur du tapis vert, peur de nous, peur des paquets de cartes surtout, qu'un croupier décachetait, l'air ennuyé, comme une machine, On inscrivait les noms au tableau, et c'est ainsi que nous apprimes le sien : « M. Franchart. »

Il fut appelé au numéro 9 ; le banquier s'assit et la partie s'engagea. Doucement, sans bruit, M. Franchart aligna devant lui quelques pièces d'or, par tas réguliers, ainsi qu'un bon comptable ; il laissa passer les premiers coups sans risquer aucun enjeu ; il attendait sa main. Quand les cartes lui vinrent, il poussa trois louis, et *abattit huit* ; mais en consultant son point, ses mains tremblaient de plus en plus, et de la sueur lui coulait des cheveux sur les tempes. Il fit ce qu'on appelle *paroli*, et, toujours plus convulsif, abattit *neuf*. Quatre coups, masse en avant, il gagna, et fit sauter la banque qui, d'ailleurs, n'était pas considérable. Sans plus attendre, il se leva, empocha son gain et prit la porte ; mais sur son passage, il eut le temps d'entendre Philippe Marmier, le banquier décavé, qui murmurait rageusement : « Il est cocu, cet oiseau-là ! »

Et le petit bonhomme avait tressailli, douloureusement.

Trois fois par semaine, régulièrement, le lundi, le mercredi, le vendredi, il revint par la suite : et pendant des mois il gagna toujours. Mais, désormais, riche de ses gains antérieurs, il ne *pontait* plus, il *taillait*. Peu à peu, il s'était acclimaté, avait appris le sang-froid, l'indifférence apparente ; il distribuait les cartes, soigneusement, correctement, avec de petits gestes précis, s'appliquant comme à une besogne. Dans un seul cas, il se troublait encore, – lorsque Marmier, qui perdait contre lui tout ce qu'il voulait, lui criait obstinément, à travers la table, en faisant voler au panier les cartes perfides, quelquefois déchirées : « Cocu ! vous êtes cocu, Franchart ! »

Certainement la plaisanterie, d'un goût douteux, d'ailleurs, déplaisait au petit homme ; il rougissait, pâlisait ; et c'est pourquoi Marmier se faisait une joie de la renouveler chaque soir ; c'était sa vengeance, sa revanche contre la veine fabuleuse de M. Franchart ; et cette veine ne se démentait pas. Elle devint à ce point insolente, extraordinaire, qu'on la soupçonna. M. Franchart fut surveillé ; après ses banques, on compta et recompta secrètement les cartes... rien, pas une ombre de fraude. Décidément, c'était un joueur heureux, et voilà tout.

Cocu ! Cocu ! sans nul doute.

II

Vers cette même époque, Philippe Marmier eut une aventure, et comme il est aussi bavard que fat, il s'empessa de la raconter à tout venant. Il avait rencontré et suivi dans la rue une petite bourgeoise à l'air candide, absolument jolie, le nez un peu en l'air, mais si drôle, si curieux, si parisien... et des pieds et des mains... et le reste ! Car à présent il le connaissait, *le reste*... Oui, mes amis, c'est incroyable !... Mon Dieu ! que nous sommes donc stupides de donner notre argent à des filles, le plus souvent d'un charme médiocre, quand il court, par les rues, tant de grâces inconnues et sincères qui ne demandent qu'à se donner...

Il amplifiait, précisait les détails, et, ma foi, citait les noms. Elle s'appelait Jeanne ; c'était la femme d'un sous-chef au ministère du commerce, monsieur Jarrusson, Octave Jarrusson... On l'avait mariée malgré elle, cette pauvre petite, à dix-huit ans, avec ce rond-de-cuir de quarante... une infamie ! Et il l'aimait le drôle, il osait l'aimer ; ce vieux mari aimait sa jeune femme ; comprenez-vous cela ? il l'obsédait de

tendresse ; il était jaloux, assommant. Comme le ménage était pauvre, très pauvre même, le vieux avait cherché et trouvé du travail pour le soir. Trois fois par semaine, le lundi, le mercredi, le vendredi, il comptabilisait de dix heures à minuit chez un financier quelconque ; et il semblait que cela marchait, car maintenant la petite pouvait acheter des robes... Il tripotait sans doute... n'importe, c'était doublement heureux, car c'était ces soirs-là que lui, Philippe, allait chez elle. On était bien tranquille ; une servante achetée veillait au grain, à tout hasard... Ah ! la jolie petite femme !



Devant lui sa femme était assise à demi-nue sur le lit...

Ainsi bavardait, après dîner, au cercle, dans la fumée des cigares, Marmier, exubérant, orgueilleux, content de vivre, et certains l'enviaient. C'était un mercredi, justement. A neuf heures et demie sonnant, comme d'ordinaire, Franchart fit son entrée, et aussitôt la banque s'organisa. Les coups se succédaient, rapides ; plus que jamais, ce jour-là, Franchart était heureux. Huit, neuf, neuf, huit, huit, neuf ; on n'entendait que cela. L'or, les billets, sabrés par la palette du croupier, s'entassaient. Aux deux tableaux en déroute, les pontes furieux grognaient, haussaient les épaules, ou juraient parfois, selon les tempéraments.

Et, sur un air connu, la voix fausse de Philippe détonnait dans son coin :

Cocu, cocu Franchart,
J'abats huit, j'abats neuf...
J'ai d'la veine au hasard
Et des corn's comme un bœuf...

Brusquement le chanteur se leva, jeta son dernier louis, qui s'en fut rejoindre les autres, et, tirant sa montre :

– Diable, je suis en retard, dit-il... L'amour m'appelle... Et Philippe s'en alla.

Presque aussitôt, Franchart quitta la banque et sortit à son tour.

III

Dans la rue, il songeait. Il ne pouvait rentrer chez lui encore, puisque sa femme le croyait à ses travaux du soir ; il errait le long du boulevard, la tête

basse ; la chanson de ce vilain garçon le poursuivait, lui sonnait aux oreilles. A force d'obsession, il en arrivait pour la première fois à douter de tout et d'elle ; elle, Jeanne. Oh ! non, c'était de sa part une mauvaise pensée. Jeanne était honnête, – et lui, il l'aimait tant ! Quel homme s'était jamais à ce point sacrifié pour une femme ? Il n'en connaissait pas dans aucun temps, car, d'apparence vulgaire, son dévouement était héroïque. Lui, Jarrusson, l'employé correct, probe entre tous, le bourgeois humble, timide comme un enfant, avait pris un faux nom, avait osé entrer dans un tripot, au risque de perdre place et considération, avait forcé sa nature, ravalé ses dégoûts, au point de vivre la vie d'aventure et de désordre, tout cela pour apporter à la fin du mois quelques pièces d'or de plus qui fissent sourire la petite... car c'était pour qu'elle eût de belles robes... A lui, qu'importait la misère ! il en avait l'habitude, parbleu ! Heureusement, – par un coup de fortune, sur un ordre d'en haut, sans doute, – il avait gagné, gagné toujours. A présent, il avait quatre-vingt mille francs de côté, – son gain. Quand il en aurait cent, ouf ! il ne jouerait plus, ce serait fini ! Tout cela était placé déjà, sagement, et cela ferait de bonnes petites rentes ; et personne ne saurait rien, — personne, rien... Et Jeanne serait joyeuse, – et lui aussi serait joyeux, par conséquent.

Il se frottait les mains en marchant. Il s'arrêta.

– Si ce drôle avait raison pourtant ? Si j'étais...? Si elle me trompait... Oh !

Et sa main crispée serrait dans sa poche un petit revolver qu'il portait toujours, quand il revenait la nuit, très tard, chez lui, très loin, avec beaucoup d'or dans sa bourse.

Il essaya de se raisonner encore, de se rassurer... les soupçons étaient ridicules, injustes, coupables même. Puis l'ignoble chanson lui emplit de nouveau les oreilles, railleuse, aigre, perfide, tantôt chuchotée, tantôt hurlée par des voix invisibles implacables.

Un fiacre passait, il l'appela, et donna son adresse.

IV

Quand il entra chez lui, dans l'antichambre, étalée, vautrée, sur une table, la tête dans ses bras repliés, à côté d'une veilleuse et d'un *Petit Journal*, une bonne dormait pesamment. Il ne l'éveilla point. Sans bruit, il allait à sa chambre ; dans le corridor, il s'arrêta ; il entendait des voix, un rire.

Il chancela, puis se redressa d'un seul effort, et ouvrit la porte. Devant lui, sa femme était assise à demi-nue sur le lit ; debout, un homme se rhabillait. Il y eut trois cris, une stupeur :

– Franchart !

– Marmier !

Et Franchart tenait un revolver, et Marmier faisait une piteuse mine, reculant et hagard, hideusement épouvanté.

– « Jeanne ! » – Jeanne tremblait, claquait des dents, hébétée.

Ainsi, c'était ce goujat... Lentement, il les visa successivement l'un et l'autre, promenant son arme, l'air calme. Puis, il haussa les épaules :

A quoi bon ? L'irréparable...

Alors, ce fut contre son cœur, son pauvre cœur déjà troué, qu'il tourna le pistolet ; le coup partit, violent, sinistre, définitif.

Octave Jarrusson-Franchart tomba sur le tapis.

Ce fut son dernier abattage.



VERTUEUSE PROVINCE

I



u centre de la petite ville de Vereux, dans la basse Normandie, – sur la place même de l'église, – apparaît dans une gloire de propreté l'hôtellerie du « Vieux-Cerf ». Comme les hommes, les maisons possèdent leur allure, leur physionomie ; il y en a de rechignées, de grincheuses, qui semblent contenir une vilaine âme. D'autres, au contraire, rient au grand soleil par tous les yeux de leurs fenêtres ouvertes ; celles-là n'ont rien à cacher assurément ; elles invitent le passant à s'arrêter une heure. Ce sont d'honnêtes maisons, à moins que les façades, ainsi que les visages, n'aient leur hypocrisie.

Riante, et joyeuse, et touchante, l'hôtellerie ! Sur la rue, les cuisines, en évidence, flambent d'un grand feu clair ; et l'odeur en est bonne ; et si le

regard y plonge, il se réjouit des grosses volailles, des fins gibiers, des viandes parées, et de l'écroulement humide des légumes multicolores, entassés sur les tables, éboulés dans les coins. – Sur un banc de pierre collé au mur, à côté de la porte, l'hôtelier, monsieur Sébastien Mafflu, roupille en plein midi de septembre, le ventre déboutonné, le col à l'aise, – avec cet air béat et profondément calme d'un homme sans remords pour qui la vie est douce ; des poules familières lui passent sous les jambes, fouillant le crottin frais, les gourmandes ; et les mouches, alourdies de chaleur, font leur sieste sur son nez rose. M. Mafflu est gros, M. Mafflu est laid, M. Mafflu est vieux, – n'importe ! je voudrais être M. Mafflu.

Voilà ce que je pense, moi, voyageur éreinté par plaisir, quand je m'arrête, ma valise à la main, devant ce juste endormi. Mais il ouvre un œil, me considère, referme l'œil, et reprend la file glorieuse de ses rêves blancs et roses. Pourquoi redescendrait-il sur terre à cause de moi ?...

... Repose, homme de bien !

... Je me décide à entrer. Les cuivres ardents, les étains pâles, les faïences nettes chantent autour de moi. C'est gai ici... il fait bon vivre. – – Une grosse servante, qui gratte des carottes, se lève et crie :

– Madame Mélanie !... Un voyageur !

Madame Mélanie accourt. Ah ! mais... cela devient tout à fait charmant... L'hôtesse compte trente ou trente-deux ans. C'est une grande brune, mince, large d'épaules ; des yeux superbes, d'un noir d'enfer. Et, ce qui m'étonne, elle est vraiment bien vêtue, élégante même. Elle m'honore d'un radieux sourire d'accueil ; et j'aperçois des dents... de ces dents qui vous donnent des envies d'être mordu... Tiens, tiens... eh ! eh !

– On a monté ma valise ; ma chambre est toute blanche ; sur une toilette, habillée de serviettes épaisses, bedonne un pot à eau immense, au milieu d'une cuvette énorme... Mais c'est le paradis que cette auberge... Il me prend des envies d'y finir mes jours.

– A présent, je déjeune en bas, dans la salle ; je suis seul ; j'ai très faim, et c'est bon ce que je mange. M. Mafflu, qui s'est réveillé cependant, vient jeter un coup d'œil ; et, comme je suis décidément séduit, conquis et de belle humeur, je lui témoigne abondamment ma satisfaction. Je l'aime, cet

homme ; j'aime sa maison ; j'aime sa femme ; j'aime la vie. Quelle paix ! quel repos ! que tout le reste est loin ! M. Mafflu, très digne, m'explique qu'en général on est content chez lui. Je le crois sur parole.

Le café servi, j'allume ma pipe... (vous savez, en voyage...) quand arrive l'ami pour lequel je me suis arrêté dans cette petite ville bénie, et que j'ai fait prévenir. Il me reproche, d'abord, de ne pas être descendu chez lui, chez ses parents ; au fond, il est enchanté de me voir là. Mais moi, qui ne puis lui dire que j'ai l'horreur des parents, des petits frères, des jeunes sœurs, des cousins, des cousines, je trouve des excuses polies. Je dînerai chez lui, c'est entendu.

Puis, comme il y a un mois à peine que nous nous sommes quittés devant le Vaudeville, la conversation tombe ; nous n'avons aucune confiance à nous faire, ce qui nous navre. Alors, je lui déclare mon enthousiasme pour cette merveilleuse hôtellerie. Il sourit d'un drôle d'air ; et ravi de tenir un sujet, il me narre l'histoire de monsieur et madame Mafflu.

Et, à mesure qu'il parle, aïe ! aïe ! je déchante ; voici ce qu'il me raconte, à peu près :

II

En 1875, année mémorable, le collège de Verveux connut la joie d'un triomphe sans précédents : six de ses élèves, sur quarante présentés, furent reçus bacheliers dans la même session ; et chacun, en moyenne, n'affrontait que pour la quatrième fois seulement l'horreur de l'examen. C'était, à vrai dire, les rejetons des familles les plus riches du pays, et noblesse oblige. Ils avaient vingt ans. Tous les six voulaient être avocats, – pour devenir ministres, – et faire leur droit, – pour ne pas faire grand'chose. Leurs

prénoms, que seuls nous révélerons, par générosité, étaient : Jean, Pierre, Paul, Jacques, Léon, Ernest.



– Je suis levée.

En chœur, ils partirent pour Paris. Pendant le voyage, ils discutèrent leur plan d'avenir, et ce qui suit fut arrêté par ces Normands de race : – L'union fait la force ; ils avaient tous une pension égale, insuffisante à coup sûr ; séparément, de quoi mourir de soif et de tristesse ; mais en confondant les bourses, de quoi vivre largement. Ils prendraient donc un appartement en commun, et un domestique, cuisinier, valet de chambre, un *bon à tout faire*. Voilà pour le solide, le train-train, la popote.

Les frais matériels une fois décomptés, il devait leur rester dix francs par jour, environ, pour *faire la fête* ; chiffre dérisoire. Eh bien ! chacun « ferait la fête » à son tour, une fois par semaine. On aurait son jour : Jean le lundi ; Pierre le mardi..., et ainsi de suite ; et les trois louis de la communauté appartiendraient, chaque fois, à celui qui serait « de sortie ».

Pendant ce temps-là, les cinq autres travailleraient à la même table, ce qui facilite la besogne et en adoucit l'amertume. Les dimanches, tous réunis, on causerait, on fumerait des pipes, chez soi, en bons bourgeois.

Tel était le programme ; et, dès leur installation dans la *capitale*, cette belle existence commença.

Chacun eut ses aventures qu'il ne raconta pas ; les Normands sont volontiers méfiants et cachotiers.

Régulièrement, celui qui était « de jour » quittait ses amis vers six heures, allait dîner au boulevard, et courait après l'amour, naturellement. Le lendemain, il rentrait avant midi et reprenait l'existence commune. Grâce à ce système plein de sagesse, à la fin de la première année, les six compagnons décrochaient un diplôme. Les familles sur prises envoyèrent des preuves sonnantes de leur satisfaction. Alors une grande fête fut décidée ; tous, ensemble, cette fois. Que ferait-on ? où irait-on ? Le gueuleton d'abord, puis le bastringue. Et, tous en même temps, proposaient les Folies-Bergère. :

Pour ces provinciaux, naïfs quand même, c'était le temple de la joie et le bazar ouvert où des filles sont à vendre. C'est là que chacun s'allait gaudir, quand revenait son jour ; ils s'en étonnèrent, mais furent contents de cette

similitude de goûts et d'habitudes qui supprimait la discussion. Puis Jacques avoua, avec des réticences, qu'il avait presque une maîtresse ; chaque jeudi, il couchait avec la même femme...

– Moi aussi, dit Jean.

– Moi aussi, dit Pierre. – Et les autres répétèrent : « Moi aussi. »

Par un hasard, ils reconnurent que toutes leurs amies étaient brunes, grandes, minces... Ils éclatèrent de rire et se complimentèrent. Ces ressemblances les enchantaient.

– Tu la verras ! Vous les verrez ! Nous les verrons !... Quelle noce, mes enfants.. Mieux qu'une partie carrée...

– Un carré long, murmurait Ernest.

Ils dînèrent et se grisèrent. Vers onze heures, en entrant aux *Folies*, ils parlaient très haut et gesticulaient fort. Brusquement, Paul s'arrêta. – « Voici la mienne », dit-il. Une femme s'avancait vers lui en souriant, mais en apercevant les cinq autres, elle hésita, parut gênée.

– Mélanie !... crièrent tous les six à la fois.

Puis ils s'en tre-regardèrent. *C'était la même*. Mélanie était embêtée, au milieu d'eux. Elle les aimait tous, autant les uns que les autres, aimant autant un louis qu'un autre, les lundis autant que les mardis, les mardis autant que les mercredis, etc... C'était sa semaine entière qu'elle rencontrait à la fois. Et comme sa semaine faisait son mois, elle tenait à chaque jour, ou plutôt à chaque nuit, et ne voulait mécontenter personne.

Mélanie était une belle fille, mais peu nippée, peu lancée ; très jeune d'ailleurs. Elle habitait *un meublé*, dans le quartier Maubeuge. Depuis quelque temps, elle avait connu la veine, avec six petits jeunes gens qui paraissaient régulièrement à leur tour, et, par un hasard magique, sans jamais se rencontrer.

Patatras ! tout était par terre. Ce soir, ils étaient tous là, l'air idiot, – et ils se connaissaient.

– Sortons, dit Ernest, très grave, et toi, suis-nous... ce que nous avons à dire serait ici certainement déplacé.

Ernest était déjà un peu chauve, donc écouté.

Dans une brasserie voisine, un grand conciliabule fut tenu. Ernest parla tout le temps et fut applaudi.

– Mes enfants, nous ne sommes pas des imbéciles. Sans nous en douter, nous avons la même maîtresse. Elle nous plaît, n'est-ce pas ? mais c'est tout. D'amour il n'est pas question. Mélanie représente pour nous la femme qui est indispensable à l'homme... Bouche tes oreilles, Mélanie... Eh bien ! les vingt-cinq louis que nous lui fournissons par unité, donnons-les lui d'un coup au commencement de chaque mois. Elle habite en meublé, vous le savez ; – quelle vienne habiter chez nous. Qu'est-ce qu'une bouche de plus à notre table ? Rien ! et nous l'aurons toujours sous... la main ; nous serons tranquilles, pas jaloux ; sans compter qu'en hygiène, cela vaut beaucoup mieux, à tous les points de vue... Au lieu d'avoir son jour, chacun aura son heure, et elle raccommodera nos chaussettes... Que ceux qui acceptent mon ingénieuse combinaison lèvent la main.

Tous acceptèrent.

– Et toi, Mélanie ?

Elle éclata de rire et agita les deux bras en criant : « Je suis levée ! »

Le soir même, elle couchait dans *la Communauté*.

Mélanie était intelligente ; pendant deux ans elle vécut joyeuse, avec ses six maris, distribuant également à chacun sa part de confitures physiques et sentimentales ; – et chacun se crut toujours le préféré.

Aussi quand *les six* furent avocats et durent regagner leur province, leurs six cœurs se fondirent à l'idée de quitter Mélanie.

A cette époque, M. Mafflu, aubergiste, achevait de boire son fonds ; la maison qu'il tenait de son père, entre ses mains d'ivrogne avait glissé à la faillite.

Un malin, Ernest, le délégué des six, vint lui offrir une femme, une rente, – et de l'argent pour relever ses affaires. C'était sérieux, il accepta, bénissant le Seigneur. – Sébastien Mafflu épouserait Mélanie Taupier, ce qui, pour les curieux de la ville, détournerait les soupçons et sauverait les apparences. Une rente de six cents francs serait servie par chacun des six ; argent comptant : dix mille francs pour restaurer l'hôtellerie. Mafflu choisit lui-même la nouvelle enseigne :

– *Au Vieux Cerf*, dit-il en clignant de l’œil.

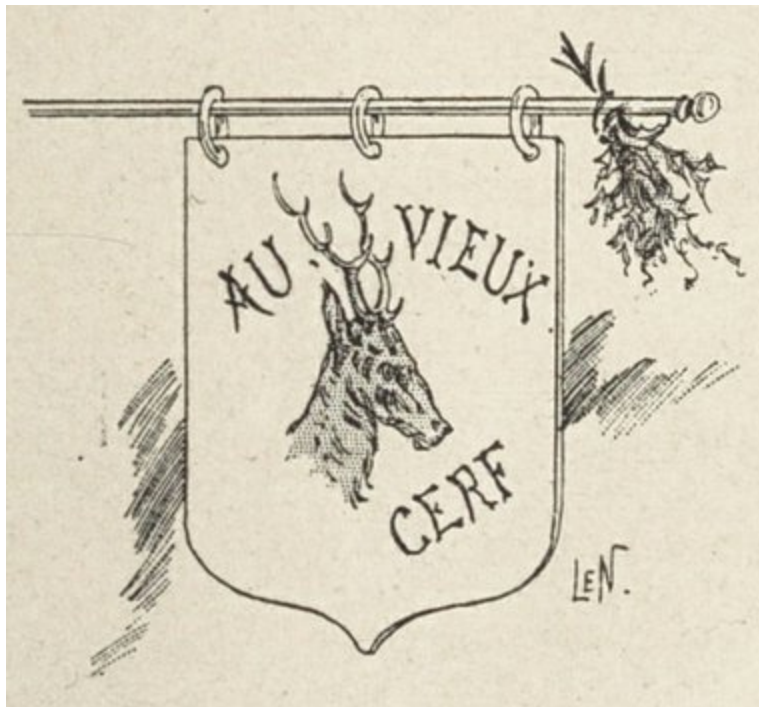
En plus, Mafflu s’engageait à ne rien exiger de sa femme et à faire lit à part.

– Soyez tranquille, répondit-il. Rien ne va plus.

Le traité signé, Mélanie vint habiter Verveux et épousa Mafflu. Ils sont heureux. Et les six, bien que mariés à présent, viennent déjeuner, chacun son tour, avec l’hôtesse, dans une petite chambre spéciale. Depuis dix ans, cela dure ; c’est économique, et amusant, paraît-il.

– Tenez, dit mon ami en terminant, – voici Léon qui entre. – C’est donc vendredi, aujourd’hui ?

– Vive la province, monsieur ! m’écriai-je, en éclatant de rire.



LE VIN D'HONNEUR

I



A famille ducale de Simare est une des plus nobles et des plus vieilles de la Bourgogne. Le château féodal, à triple enceinte, commande un domaine de mille hectares de bois et de prairies, coupés, ça et là, de six étangs profonds, mystérieux sous des épaisseurs perfides d'ajoncs mouvants, de mousses en surface et d'iris poignardants ; ces six étangs expliquent facilement l'origine du nom : Six-Mares, jadis, – et dont la suite des siècles a perdu l'orthographe.

Grands chasseurs devant l'Éternel, hommes de cheval, de guerre et d'aventures, en tous temps, les Simare furent beaux et robustes, de grand air, forts de bras, forts de cœur ; race primitive, dédaigneuse des villes, des cours, vivant chez elle, et d'elle, sans souci de ce qui se passe plus loin. Et,

de nos jours, ils étaient restés tels – ou à peu près. Trois générations habitaient à la fois le château patronymique. Le chef, le duc, avec la duchesse, au centre des bâtiments, sous le donjon ; leur fils, le marquis, à l'aile droite, établie par deux tours en couronne ; le comte, dernier rejeton, à l'aile gauche, en galerie, flanquée d'une tour à pignon, sur le fossé. Par tradition, dans la famille, les hommes se fiançaient à quinze ans et se mariaient à vingt. Or donc, le duc comptait soixante ans, la duchesse cinquante-six ; le marquis quarante, la marquise le suivait à deux ans près ; et le petit comte s'allait marier à son tour, puisque l'âge en était venu.

Un mariage à Simare, c'était grande liesse et sincère enthousiasme pour cette province restée pure – et fidèle à sa noblesse, ce coin de Bourgogne où, à tort comme à raison, le paysan naïf salue encore, au long des routes, les étrangers bien mis qui le méritent peut-être ; c'était aussi largesse tombant sur la misère du peuple, et qui remontait au château, en bénédictions. Les Républiques ont beau faire, des grandeurs sont restées. Pour les noces, ce fut allées et venues bruyantes à travers le pays ; chevauchées sonores ; vision rapide derrière les haies de troupes bigarrées, amazones, souples, gracieuses et fines ; cavaliers fugitifs dans la poudre des chemins. N'importe, des jeunes comme des vieux, c'était toujours le duc qui menait la plus fière allure. Un vrai Simare, celui-là. Le marquis, quoique solide encore, n'atteignait pas la taille de son père et se courbait parfois ; quant au « petit comte », trop féminin ; très joli assurément, mais bien frêle, inquiétant presque ; moins de muscles, plus de nerfs... la vieille race faiblissait ; et cette dégénérescence, comme chez les hommes, s'accusait aussi chez les femmes. Très brune, la duchesse semblait jeune quand même, et vigoureuse ; la marquise, très coquette, un peu lasse ; et la future petite comtesse n'était qu'une adorable enfant blonde, une esquisse inachevée, un pastel vapoureux ; – mais cet ensemble avait son charme, ses nuances fondues d'harmonie prenante, et la foule acclamait, prise aux yeux, prise au cœur.

II

Tous les nobles voisins réunis à Simare, le soir du mariage, au dîner, on était cent à table, et la salle immense paraissait petite ; au dehors, dans une nuit d'été, le peuple invité, lui aussi, buvait à plein goulot et chantait sa joie à voix pleine.

Et le repas ne finit que très tard, car tous ces descendants des antiques races gauloises aimaient à rire, à boire, et les propos hardis circulaient à l'aise, franchement accueillis et comme obligatoires en pareille occurrence.

A minuit les jeunes époux se retirèrent, sans qu'on s'en aperçût ; puis, peu à peu, la gaieté se fatigua, l'ivresse devint lourde et les hôtes regagnèrent à la fois les appartements préparés. On recommencerait le lendemain. En Bourgogne, une noce ne dure pas qu'un jour.

Les lumières, une à une, s'éteignirent aux fenêtres et le vieux château rentra dans la nuit, sous une consolation de lune.

Alors, – par ce silence des hôtes endormis, au donjon, à l'aile droite, à l'aile gauche, – voici ce que les esprits d'ombre purent entendre et voir.

A l'aile gauche : – Un jeune homme ennuyé, regrettant Paris qu'il n'a vu qu'un hiver, entre à regret dans la chambre où dort d'un œil sa jeune femme, une enfant qui a peur, sans savoir de quoi, et songe avec un soupir au petit lit étroit du couvent quitté la veille.

Il lui parle d'une voix froide, toute passion absente ; il débite des phrases bien raisonnables, où les mots « devoir et famille » reviennent fréquemment. Elle répond en murmure, par des balbutiements ; elle rougit et pâlit, et tremble un peu. Qu'est-ce que cet étranger va donc lui faire, grand Dieu !



– il porta ce dernier toast : « Aux vieux ! »

Et lui, de plus en plus, se sent glacé jusqu'aux moelles, et doute de l'amour et de la jeunesse.

Allons... il le faut, cependant... C'est sa femme, cette jolie poupée.

A l'aile droite : – Là, on cause et l'on rit.

– Dites donc, marquise, voici notre petit en train d'en faire d'autres... Comme le temps passe, hein ?

– Le temps, qu'importe ? si le *reste* reste, marquis... à moi il me semble que c'était hier... et il y a vingt ans – et plus...

– Bah ! en amour, ce n'est pas le commencement qui est le meilleur...

– Ni la fin.

– Non, le milieu... et nous y sommes.

– Je crois, en effet, que vous y êtes... dites-donc, marquis, – on prévient son monde...

– Pardon, madame... mais Simare, ce soir, doit battre des deux ailes...

Au donjon : – Duc, vous souvenez-vous ?

– Duchesse, ceci se chante ; ne continuez pas, je vous appellerais madame Denis ; ce serait déroger. Pas de mélancolie, surtout. Nous avons vécu côte à côte, en braves gens ; je vous ai aimée, et je vous aime, – tout autant qu'autrefois...

– Pas tout à fait...

– La moyenne en est encore plaisante ; et puisque vous rappelez mon âge, je souhaite à mes contemporains la moitié de mon jeu.

– Duc, vous êtes grand-père, et dans un an, je l'espère, vous serez bisaïeul...

Cela, c'est la faute des autres ; occu pons-nous de nos péchés, madame... Je vous aime infiniment ce soir... ma femme.

– Ma foi ! je ne vous déteste pas... Ah ! mais non... pas du tout... Ah ! tiens, non, ça n'est pas vrai qu'on devient vieux !...

III

Le lendemain, au déjeuner, la table était complète... personne ne manquait. Au dessert, fut apporté le « vin d'honneur ». C'était le vin du meilleur, du plus vieux cru de Bourgogne, noble cru, qui ne produit plus qu'à peine. Par tradition, dans la famille, il n'était versé qu'au lendemain d'une épousaille. Un symbole était caché dans cet antique usage, respecté des Simare – et ce symbole était seulement connu d'eux. On servait le marié le premier ; et chaque verre indiquait et chiffrait ses vaillances de la nuit. Dans les temps, les aïeux vidaient leurs huit coupes d'un trait, et la famille heureuse applaudissait en chœur, dans l'orgueilleuse prévision d'une race illimitée.

Il se fit un silence autour de la table : « Le vin d'honneur ! »

Brusquement, le comte, très pâle, renversa son verre :

– Ce vin me fait mal, dit-il.

Il refusait.

Alors, pour rompre la stupeur, le marquis tendit sa coupe, et regardant sa femme, il but lentement, avec des yeux ravis.

Puis, reposa la coupe.

– C'est tout ? fit le duc, l'air presque sévère. – A moi !

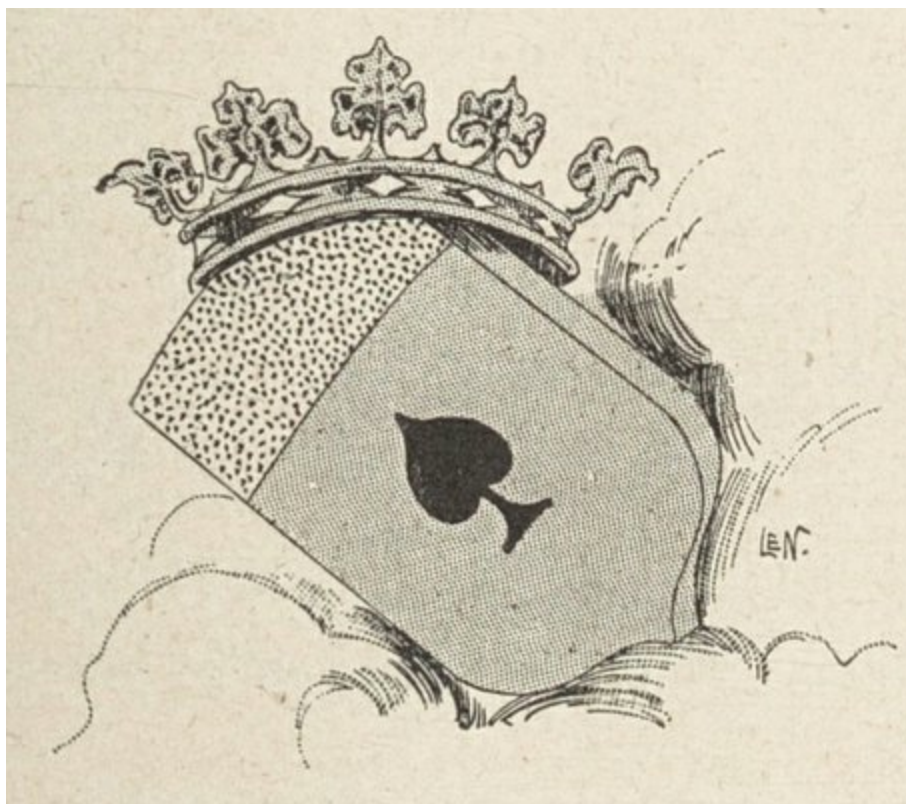
Le vin versé, il but trois fois, coup sur coup, sans reprendre haleine.

La première fois, tourné vers la duchesse, il dit : – « A vous, madame ! » Et sa voix chantait la reconnaissante tendresse.

La seconde fois : – « A moi ! » cria-t-il, et sa voix fière et puissante vibra dans le cristal.

La troisième, il se leva, enveloppa sa race d'un long regard mélancolique, plein de doutes sur l'avenir, de regrets au passé, et tristement, il porta ce dernier toast :

– « Aux vieux ! »



TRIBULATIONS



E « souffrir » – plus encore que le rire, est le propre de l'homme. De tout temps, les grandes douleurs ont inspiré les grands poètes.

Les chants désespérés sont les chants les plus beaux
Et j'en sais d'immortels qui sont de purs sanglots,

a dit superbement Musset, qui rimait mal ; mais si les auteurs tragiques se sont avidement emparés des catastrophes patriotiques et amoureuses, ils ont négligé les petits côtés de l'amertume humaine ; et cependant un muletier peut, à son heure, se sentir autant de rancœur qu'un roi. Les humbles ont leur histoire aussi, leurs lancinantes tortures, morales et physiques ; et quel que soit l'homme qui passe, grand ou petit, riche ou pauvre, un chagrin le suit.

Or, dans la vie de ce monde, où toute valeur n'est que comparaison, nulle quantité ne me paraît négligeable.

Je chanterai donc un très petit homme et ses très petites douleurs.



Depuis près de huit ans, Charlemagne Foiret, employé inférieur dans un quelconque ministère, entretenait cette habitude, qui lui –, était bien douce, de fonctionner tout seul, selon son métier, dans un bureau grand comme la main, à lui spécial, le bureau de Foiret, quoi ! – quand, un matin, à son arrivée, il recula de navrante surprise : – à *sa table* *quelqu'un* était assis, installé, – un intrus, un usurpateur, à ses yeux.

Ce téméraire s'appelait Saturnin Labirotte ; par des protections, inavouables certainement, il venait d'être promu, la veille et d'emblée, au grade de commis rédacteur, à cent cinquante francs par mois, juste comme le méconnu Charlemagne Foiret, après deux fois quatre ans. Pour comble d'injustice et d'irritation, un sous-chef irréfléchi, et n'en sachant que faire, l'avait logé dans la pièce sacro-sainte, dans le *bureau de Foiret*.

Nez à nez, sans un salut, sans un mot, hargneux par nature, ils se considéraient. Tous les deux étaient également laids, également chétifs, – mal bâtis, jaunes, chauves, myopes, voûtés, cagneux également ; tous les deux de la seconde jeunesse.

Au demeurant, les plus beaux fils du monde. Tout de suite, ils s'abominèrent. On le sait, la pièce était petite, la table étroite ; – une belle existence commença. Cette première matinée fut, pour Charlemagne, le prélude de la ronde infernale des angoisses multipliées à travers les cinquante-deux semaines de l'année ordinaire. Il mesura d'un coup d'œil l'horreur de sa destinée.

Déjà, Saturnin occupait sa place, la meilleure, loin de la porte, près de la cheminée, et non seulement sa place, mais sa chaise ; elle n'avait rien de particulier, cette chaise, c'est possible ; – mais, sur toute autre, Foiret se tenait dépaysé, perdu, comme en voyage. Puis l'*ennemi* remuait continuellement, et fredonnait ou sifflait de petits airs (joyeux pour lui), en les accompagnant avec des roulements de doigts sur la table, ou des frétillements cadencés du pied gauche. Charlemagne, comme Napoléon (noblesse de nom oblige), détestait la musique. Dès la première heure, il souffrit de tout l'être, et de mille façons ; il se considérait comme

dépossédé, spolié, insulté, violé, diminué, scié, coupé en deux, et plus encore...

Aussi quand l'allègre carillon de midi dégringola en appels de bronze sur le ministère brusquement réveillé, ce fut avec une vivacité de déroute qu'il prit son chapeau et la porte.



Dans la rue, il songeait, – peu à peu envahi par une joie reposante, – au petit restaurant blanc, aimable, où, depuis tant d'années, il s'en venait chaque matin fidèlement, s'asseoir à la même table. Celle-là, on ne la lui prendrait pas... Ah ! non ! *il payait là !* – il était un citoyen français, peut-être... un homme libre... On verrait bien... Pour son malheur, un rassemblement, devant un cheval de fiacre abattu, l'arrêta quelques minutes ; quand il entra dans son café, il devint pâle, chancela, ses yeux se voilèrent. Saturnin Labirotte l'avait distancé ; et, par un pur hasard, là encore, il occupait sa table, près de la caisse – et de la caissière... Oh !... Augustine !

Le petit café blanc, le plus proche du ministère, était le rendez-vous des employés ; la cuisine y est mauvaise assurément, mais, pour trente-cinq sous, il faut être indulgent ; puis les resserrements de l'estomac se retrouvaient largement compensés par les débordements du cœur ; car un chacun des clients brûlait d'amour pour la caissière.

Mademoiselle Augustine comptait de vingt-huit à trente ans ; une brune redoutable, massive et matronesque ; un monument superbe sur de grandioses assises. Hiver comme été, – son corsage, ouvert en carré, laissait entrevoir, sous une chemisette perfide, une grosse gorge solide, – de quoi occuper quatre mains d'honnête homme. La tête était belle, régulière, un peu empâtée cependant, mais les yeux et la bouche auraient tenté le diable.

Elle était sage, disait-on, toujours grave, presque sévère, elle ne souriait qu'aux plus vieux habitués, et Charlemagne Foiret se prétendait le doyen de ceux-là.

Pour achever de tourner les têtes, de la personne d'Augustine se dégagait éternellement un subtil parfum, doux comme une caresse, qu'un renifleur émérite avait déclaré être « de l'héliotrope blanc ». Comment résister à tant de charmes réunis ? Depuis huit ans, Charlemagne soupirait pour Augustine.

Et l'autre était là !... *lui*, près *d'elle* !

Amèrement, Foiret se plaignit. La caissière lui jura que rien n'était de sa faute... ce monsieur s'était installé, en entrant, délibérément, comme chez lui...

– Mais mon rond... ma serviette ?...

– J'ai cru que c'était un de vos amis, monsieur Charlemagne...

– Un de mes amis... Oh !!

Puis il se tut ; rarement, elle l'appelait « monsieur Charlemagne », seulement les jours où il bougonnait à propos d'œufs pourris, ou de beefsteaks de cheval ; – d'ordinaire, c'est « monsieur Foiret ». Avec « monsieur Charlemagne », elle lui aurait fait mettre son chapeau devant le ministre. Il s'apaisa. Mais à l'avenir, il comptait bien...



LE NATUR

– Ils se battirent au pistolet, sous des parapluies.

– Sans aucun doute j’y veillerai.



De retour au ministère, après son déjeuner, Foiret, comme bien d’autres, honorait la coutume de sommeiller une petite heure, ce qui facilite la digestion. Il essaya d’oublier son affreux compagnon de chaîne (lui-même paraissait assoupi), et, brisé d’émotions, il pencha la tête et s’endormit...

Brutalement, de son rêve il fut tiré par une odeur qu’il exécrait, l’odeur du tabac. Labirotte fumait... fumait dans le bureau, dans *son* bureau !

Charlemagne, indigné, pour lui-même et pour l’administration tout entière aux statuts outragés, se décida douloureusement, mais se décida à interpeller l’individu...

– Monsieur, il est, ici, interdit de fumer.

Saturnin, aspira trois énormes bouffées de cigarette, les répandit nonchalamment à travers l’atmosphère obscurcie, – puis se tournant vers Foiret, il se tapota légèrement l’œil droit avec l’index trois ou quatre fois de suite. Ce fut tout. Charlemagne, suffoqué moralement et physiquement, toussa, puis se résigna.

Telle fut sa première journée, entre toutes mémorable, première station vers un calvaire obscur.

Le lendemain, il arrivait à son bureau, une demi-heure en avance (souffrance encore), et reprit sa place. Quand survint Labirotte, ce fut Foiret qui ricana. Mais à midi, Saturnin prit sa course, et, comme il avait tout entendu la veille, il se carra, malgré les supplications d’Augustine, à la table privilégiée. C’était la guerre, décidément.

Puis au bureau, il fuma de nouveau. comme une cheminée poussive. Charlemagne, pâle de rage, s’en fut ouvrir la porte. Le froid entra, avec un courant d’air.

Saturnin grelottant, commanda :

– Fermez ça, et vite !

Exaspéré, oubliant la décence, le doux Foiret répondit quelque chose comme « zut ! », mais plus gras.

Labirotte se leva et fut pousser la porte. L'autre l'alla rouvrir.

Ils se regardèrent, livides, les dents serrées. Puis, à travers la table, ils s'agrippèrent aux cheveux, se collant mutuellement le museau sur le tapis taché d'encre.

D'égale faiblesse, ils luttèrent longtemps de la sorte, puis se lâchèrent, n'en pouvant plus. Le reste du jour, ils s'envoyèrent des insultes et des coups de pieds.

– Tiens, saligaud !

– A toi, cochon malade !

Ils se tutoyaient -à présent. – seconde journée.



Dès lors, ce fut entre eux une course de vitesse, chaque matin et chaque midi. Oubliant les traditions de paresse ministérielle, ils arrivaient à des heures indues, avant que les portes fussent ouvertes, se disputant la place. Quand sonnait le déjeuner, ils dégringolaient les escaliers, arpentaient les rues, au triple galop, se voulant devancer quand même, – s'essoufflant en efforts héroïques, échangeant des bourrades. Au grand désespoir de Foiret, maintenant Augustine se déclarait neutre ; avec quelques bouquets de violettes, Saturnin l'avait conquise ; elle lui souriait comme aux anciens, plus peut-être ; on en causait. –

De sommeil au bureau, il n'était plus question. Chacun veillait sur ses positions craignant une trahison.

Cet état de choses durait depuis six mois 2 au milieu des horions donnés et reçus quand éclata la catastrophe, autant qu'une catastrophe peut éclater.

Décidément la caissière *favorisait* Labirotte.

La jalousie et le désespoir amoureux s'ajoutaient aux tribulations quotidiennes du triste Charlemagne. Il ruminait de noirs desseins, et se comparait volontiers à une poudrière prête à sauter. Or, un matin, comme il

venait de s'asseoir près de son collègue, il éprouva tout à coup une sensation douce d'abord, puis amère et poignante. Sans aucun doute, dans le bureau flottait le parfum de l'aimée. D'où venait-il ? De Saturnin. Saturnin fleurait l'héliotrope blanc d'une manière indubitable. Était-ce une flatterie à l'égard de la belle caissière ? Était-ce *pour faire croire* ? Était-ce la suite d'un libidineux rapprochement par une nuit passionnelle ? Qui le dira ! Mais ce fut à cette dernière conclusion que s'arrêta le persécuté sempiternel, l'amoureux jaloux. Labirotte était l'amant de la caissière... *il la sentait*, horreur ! Alors, blasphémant l'encens de sa déesse, fou de douleur Quelle sale odeur ! » cria Charlemagne.

– Si vous préférez celle-là, à votre service ! fit d'un air gracieux Saturnin ; et le manant, se trémoussant sur sa chaise, toussa du mauvais bout.

Hors de lui, le paladin Foiret balaya la table à tour de bras, giffant de gauche à droite, et puis de droite à gauche.

Ce fut un beau combat. Il se continuait depuis un quart d'heure, avec des alternatives diverses, quand entra le chef de bureau, un pète-sec, ancien soldat ; ahuri, il contemplait cette furibonde mêlée.

– Messieurs ! dit-il, – puis il s'en alla.



Un duel fut exigé. La rencontre eut lieu dans le bois de Vincennes. Il pleuvait à torrents. Ils se battirent au pistolet, sous des parapluies. La poudre mouillée, les deux coups ratèrent. L'honneur était satisfait. Les témoins forcèrent les adversaires à se serrer la main, ce qu'ils firent de mauvaise grâce, en essayant de se griffer.

Le lendemain, ils se retrouvaient face à face dans le petit bureau, se haïssant plus que jamais.

Depuis lors, depuis cinq ans, il continuent leurs intimes raclées, de temps à autre, à propos de leurs places, à propos du tabac, à propos de la porte, à propos d'Augustine Armés de longues règles, retranchés derrière leur ronds

de cuir, transformés en boucliers (« reviens dessus ou dessous ! »), ils s'asailent d'estoc et de taille, de plat et de pointe, s'égratignent, se balafrent, ruent, se mordent, se mangent, sans un mot et sans bruit, de peur d'une révocation ou d'un nouveau duel.

Et cela ira de la sorte, de jour en jour, de mois en mois, d'année en année, jusqu'à la retraite ; le tout pour cent cinquante francs par mois... Soyez justes, ce n'est pas payé.



LES REGRETS DE FERNANDE



QUATRE, les coudes sur la table carrée, après un dîner long, elles causaient par phrases mur murées, dans la buée flottante des cigarettes hongroises. Les trois invitées : Caillette, Peccadille, – et Doudou, la plus aimante, – étaient rousses, ce soir-là, tout au moins. La maîtresse de la maison, Fernande d’Acre, mince, pâle, d’un charme torturé, était brune :

On eût dit, à la voir,
Une belle guerrière avec un casque noir.

Elles comptaient de vingt-huit à trente ans chacune, – et toutes savaient la vie, leur vie plutôt, – et la jugeaient différemment, selon les aventures.

Une pointe de griserie amollissait les poses, – noyait les yeux ; et, loin des hommes, elles étaient sincères, c’est-à-dire un peu tristes.

– Oh ! moi, laissa tomber Doudou, je ne regrette rien... Que voulez-vous que je regrette ?... Je n’ai jamais connu que ça... j’étais prédestinée ; j’ai chassé de race.

Peccadille se récria : les parents sont toujours honnêtes ; les siens étaient de braves gens qui ne voulaient plus entendre parler d’elle... et c’était son

ennui, les soirs qu'elle y pensait,

Caillette, sentimentale, parla du foyer, du mari laborieux, des enfants blonds, ces anges qu'on mouche. Elle était née pour être mère assurément ; – mais il y a une fatalité. – Puis elle se tourna vers Fernande.

– Toi, dit-elle, tu ne peux rien regretter, de même que tu ne peux rien désirer... n'est-ce pas ? Tu es la reine. Tu as tout, même de l'amour vrai, et à foison.

Fernande soupira, se renversa sur sa chaise :

– Si, mes enfants, écoutez ! – La ligne de démarcation infranchissable qui nous sépare, nous, des autres femmes, réputées vertueuses, me préoccupe fort peu, vous le savez. Si la marquise de Carabas ne m'invite pas à ses « five o'clock », son noble époux ne manque pas un seul de mes petits soupers, ce qui m'est une compensation suffisante ; ce n'est donc pas une histoire de vanité blessée que je vais vous conter, mais bien une histoire de cœur, – à laquelle, après des années, je songe encore parfois avec mélancolie.

J'avais vingt-cinq ans. Mon banquier actuel était marié, père de famille ; l'époque des vacances le rappelait dans ses terres pour y recevoir ses trois garçons et ses trois filles, échappés du collège ou du couvent. En août et septembre, j'étais donc libre. C'est alors que survint Guy de Parthenaud ; vous l'avez rencontré sans doute ; c'est un beau garçon, correct de corps et d'âme, très froid, très réservé, d'allure hautaine, sans pose cependant, et d'un grand charme. Depuis longtemps j'avais pour lui un sentiment bizarre, que je définirai par ces deux mots : *un béguin d'estime*.

Jadis, même, je lui avais adressé quelques sourires ; il m'avait répondu par un impertinence, déclarant *qu'il n'était pas assez riche*. Je n'y pensais plus guère, quand il parut, et me proposa d'utiliser ma liberté d'occasion par un voyage quelconque. A la vérité, il me désirait aussi ; mais il répugnait à ce bon gentilhomme de coucher dans les draps des autres. Il m'enlevait pour m'avoir bien à lui, toute seule ; sans rien, dans le décor, qui pût lui rappeler de fâcheux souvenirs. J'acceptai, très heureuse, et nous partîmes pour la Bretagne.

Vous connaissez Guy, vous me connaissez moi, mieux encore ; vous avouez donc que nous étions le couple le plus correct du monde...

Les trois têtes rousses s'inclinèrent sérieusement :

– ... Partout où nous passions, on nous croyait mariés, ce qui m'amusait un peu, et le faisait sourire. Nous devions parcourir le Morbihan et le Finistère, à l'aventure, par zigzags, en voiture, en bateau, selon les paysages ; et ce fut délicieux. A Vannes, le hasard nous plaçait, à la table de l'hôtel, près d'un jeune homme et d'une toute jeune femme.

– Ils sont trop gentils pour être mariés, me dit Guy, qui est parfois sceptique.

Autant nous étions bruns, nous, – autant ces deux-là étaient blonds ; mais pas fades, oh ! loin de là ; des blonds du Midi, avec la peau dorée. Elle, surtout, nous conquit au premier regard... une enfant... une véritable enfant... dix-huit ans, une merveille fragile, d'une grâce exquise...

– Dis donc, interrompit Doudou... tu sais, je ne l'aime plus, ton histoire...

– Bête, répliqua Fernande, en haussant les épaules, il y a cinq ans, – et tu vas voir... – Elle s'appelait Ève, cette gamine ; et son compagnon, le vicomte de Poujac.



– Elle me sauta au cou, m’embrassa dix fois.

On nous servit de l’anguille aux pruneaux ; et la voilà partie dans un éclat de rire fou, découvrant toutes ses dents blanches de petit chien content de vivre, et cela d’un tel cœur, que la table entière riait comme elle ; nous les premiers. On fit connaissance. Monsieur et madame de Parthenaud. Le vicomte et la vicomtesse de Poujac, parbleu ! en voyage... on était présenté.

Le lendemain, Poujac, qui lui aussi cherchait la fantaisie, demandait à Guy de continuer la route, ensemble, tous les quatre ; Eve m’appelait Fernande ; on ne se quitterait plus ; c’était un coup de passion réciproque – de l’adoration à première vue. Les deux hommes s’étaient compris de même race ; les deux femmes... hélas !

Fernande s’arrêta ; un instant ses yeux humides semblèrent, dans le passé, poursuivre quelque fugitive image ; puis, sans souci de Doudou devenue très pâle, elle continua, la voix basse et brisée :

– Que vous dire ! La main dans la main, les matins, les jours, les soirs, des nuits parfois, nous avons couru les plaines, attendu la vague, gravi les rocs ; je suis forte, Ève était frêle, elle s’appuyait à moi, et je respirais à toute heure son parfum de jeunesse... Oh ! les parfums !... A Notre-Dame-d’Auray, j’étais sérieuse ; elle, la folle, gravit par bonds, à cloche-pied, la jupe envolée, l’escalier des indulgences ; et, comme le peuple grognait, – avec Parthenaud et Poujac, moi aussi, comme un homme, j’ai croisé les bras, sourcils froncés, narine au vent, prête à la lutte – pour la petite...

Dans un clair de lune, à Karnac, sous les menhirs, sur les dolmens, j’ai suivi d’un long regard cette fée rose – et, la nuit, j’ai rêvé d’elle...

Doudou cassa un verre.

– ... A Quiberon, devant la mer sauvage, je la tenais très fort, comme elle se penchait sur le gouffre rageur qui nous crachait son âpre écume... En bateau, sur la mer, quand il houlait, quand il ventait, c’est dans mes bras qu’elle cachait sa tête blonde peureuse. Que de souvenirs ! – un dernier, le plus âcre, et c’est tout. C’était à Benodet, suprême pointe du Finistère... Nous étions fous d’horizon, de grand air, d’eau et de ciel... c’est un pays perdu, rien au delà... L’auberge est inimaginable. Un lit seul était possible...

– Couchez ensemble, – nous dit Poujac, à Ève et à moi... – Nous, nous arrangerons toujours, n'est-ce pas, Guy ?

Guy me regarda d'un singulier regard – puis, laissa faire. Toute la nuit, je l'ai contemplée dormir...

* Le lendemain Parthenaud me murmura, les yeux dans les yeux : « Tu sais qu'ils sont vraiment mariés ? »

Pendant leur veille, Poujac lui avait conté toute sa vie ; Ève était sa cousine, un mariage d'amour. Alors, j'ai demandé à Guy de revenir à Paris.

C'était la fin de septembre, les deux mois avaient coulé vite. Eux aussi voulurent revenir. Nous prîmes le même train, le même wagon. Elle m'appelait toujours sa Fernande ; Parthenaud n'avait rien dit encore, mais je savais bien qu'il lui fallait parler, car Ève faisait, à tous propos, des projets pour l'hiver, – encore tous les quatre : dîners, théâtres, soupers même, la curieuse... On devait en finir. A une station, vingt minutes d'arrêt, à quatre heures de Paris, Parthenaud et Poujac descendirent – et je sentis que l'explication allait avoir lieu. En effet, de loin, j'aperçus Poujac reculer, faire un grand geste d'étonnement, de chagrin... Tous les deux parlaient à la fois – puis ils se turent ensemble, et Poujac, – avec un effort, il m'a semblé, – tendit la main à Guy, qui la serra violemment.

Le reste du voyage fut glacial. Ève, seule, bavardait ; mais ses jolies phrases tombaient dans un vide sans fond. Poujac feignit de dormir ; Parthenaud mordait sa moustache. Et moi, je saignais du cœur.

A l'arrivée, à la recherche des bagages, les deux hommes avaient convenu qu'on se perdrait, *par hasard*. Ce qui fut fait, rapidement. Déjà, Guy et moi, nous montions en fiacre, quand je vis, courant à moi, Ève, les mains tendues, les joues trempées de larmes.

Elle savait, à présent ; son mari venait de tout lui dire... et, malgré lui, la pauvre âme, elle revenait quand même, ne voulant pas *me quitter comme cela*. Elle me sauta au cou, m'embrassa dix fois, la bouche brûlante de sanglots, – puis s'enfuit, en criant des adieux...

Et Fernande conclut :

– Eh bien ! oui, là, – cette fois-là, – j'ai regretté !



PASSIONS PRATIQUES

I



LOTILDE Désormes était la femme d'un fonctionnaire, – fonctionnaire où, en quoi ? Mystère, énigme ! Cependant, elle avait des relations honorables, était reçue partout et ailleurs, bien que son mari restât éternellement invisible, ou peut-être à cause de cela.

Très grande, très mince, – une fausse maigre, les cheveux blonds, les yeux bleu sombre, elle rappelait le type écossais, et les figures de keepsake. A Nice, l'hiver, – à Paramé l'été, – elle tenait une cour ; et si elle avait des amants, – chose étrange, ils se montraient discrets, et l'on n'en savait rien. Elle semblait fort riche, et cela suffisait. Quelques médisants avaient seulement remarqué que ses meilleurs sourires s'adressaient aux gens fortunés, par habitude ou par occasion. Ainsi l'été dernier, après avoir, pendant trois

semaines fait grise mine à Robert Coupigny qui en était à ses dernières cartouches, un soir qu'aux petits chevaux il avait amené la forte somme, elle daigna répondre, cette fois, à son salut, et même (ô versatilité féminine !) accepter son bras et une promenade au bord des vagues chantantes.

Coupigny l'adorait ; des nuits entières il avait rôdé sous la petite maison qu'elle habitait, en arrière de la ville ; il s'était fait son ombre sur la plage, au casino, dans les excursions, à pied, à cheval, en voiture. Toujours rebuté, reçu glacialement, il désespérait quand lui tomba du ciel cette double chance de gagner au jeu et d'être enfin accueilli par son unique amour. Les bon heurs, comme les malheurs, viennent par série ; tous les chercheurs de veines vous le diront. Robert rayonnait.

Le long de la mer sombre, ils marchaient isolés, doucement. Elle s'appuyait à son bras, un peu trop fort, peut-être ; mais, s'il le remarquait, il ne songeait guère à s'en plaindre. Et, par degrés, sans qu'on sût par quelles routes, l'entretien montait vers des sommets dangereux, ou, brusquement, roulait à des gouffres perfides. Elle lui reprochait, d'un accent maternel, sa passion pour le jeu, qui l'avait ruiné, ou presque ; il se défendait par des mots lâches ; les cartes, la roulette, c'était l'oubli momentané, la distraction de nos douleurs intimes ; si quelque femme ici-bas l'eût aimé, jamais il ne se serait assis au tapis vert, – mais, hélas ! il était seul, et si seul !...

Elle se ravisa, rompant les chiens, en coquette habile, excusa les faiblesses, parla du détraquement général de cette fin de siècle ; et subitement, la voix changée, tremblante, elle avoua qu'elle comprenait toutes les passions, même les plus folles, car elle même...

Elle s'arrêta, – sur un geste de souffrance expressif.

A son tour, il la gronda tendrement, avec des interrogations timides. Quel était donc son mal à elle ? si belle, si pure, si infiniment chaste ?

Alors, hautaine et brève, elle dit !

– Robert, vous m'aimez ? – vous m'aimez, vraiment ?

Oh !... Ma vie entière...

– Je le sais, je vous crois... Eh bien ! moi aussi, je vous aime ; trois semaines, j'ai lutté, je vous ai tenu à l'écart, repoussé, justement par ceci

même que je vous com prenais dangereux pour moi... pour mon repos... pour mon honneur...

– Clotilde !

– Robert, j’ai fini de lutter... mais, écoute, ami, les mauvais livres m’ont inspiré des curiosités malsaines, d’effroyables envies... Tu ne sais pas., non, tu ne peux pas te douter... promets-moi simplement de ne pas me prendre plus tard en dédain, si misérables que te semblent mes fantaisies... Et... de toute mon âme, de tout mon corps, je suis à toi...

– Tout ce que tu feras sera bien fait, Clotilde, cette heure est la première de ma joie... partons...

– Non, on nous observe, – on nous épie.

A minuit, tu viendras frapper à ma porte, – elle s’ouvrira.

Et elle s’enfuit.



– Aboulez galette..., presto !

II

Huit jours ont passé. Sur la grève, Coupigny marche seul et la tête baissée. Il se parle à lui-même : Être ou ne pas être... un imbécile, voilà la question. De loin, je la jugeais sentimentale ; à la première épreuve, j'ai dit : c'est une vicieuse, et cela m'a réjoui... mais à présent, le mot coquine me vient naturellement aux lèvres, à la suite de son nom.

Récapitulons, et concluons froidement, avec intégrité. D'abord, elle s'est moquée de moi ; elle savait (ce n'est pas un mystère) que j'étais décavé... puis, je gagne dix mille un soir, et, paf ! elle me saute au cou ; jusque-là ma fatuité pourrait encore s'en tirer saine et sauve ; caprice et caprice, chaud et froid, c'est toute la femme. Mais elle m'avoue qu'elle est pervertie par les romans modernes – et qu'elle est à *passions*. J'ai été assez bête, je le répète, pour en être ravi... Si j'avais su... Enfin, l'expérience s'achète toujours argent comptant. Elle me reçoit chez elle... et c'est là que les fameuses fantaisies commencent. Je m'attendais, comme au régiment, à des changements de position, des rappels de chiffres, j'étais naïf. Elle me dit : Traite-moi, comme une fille ; jouons la comédie du vice. Cela m'enchant, me grise et... je suis heureuse. Je ne comprenais pas. Elle s'explique : Dis de gros mots, brutalise-moi, *paye-moi* ! – Diable ! les gros mots, passe encore, Henri Monnier a fait la scène... mais l'argent !... un peu gêné, je tire cinq louis... – Que cela ? et elle les fourre dans son bas, en riant ; puis, elle ajoute : N'oublie pas la bonne... Et, sur cette jolie phrase, elle se livre ; mais elle reste aussi froide qu'une tortue, cette passionnée, cette détraquée, cette fin de siècle !

Depuis, tous les jours, la même histoire, avec ce détail que la gamme allait montante ; crescendo, tout le temps ; le second jour, dix louis dans la

tire-lire. Le troisième, quinze louis ; et ainsi de suite ; aujourd'hui cinquante louis, la tire-lire est pleine, ma poche est vide ; et, pas une fois, cette endiablée n'a vibré une seconde ; je m'y connais, moi ; elle est à passions, dit-elle ; eh bien ! et moi donc ?

A passion, oui, la passion de l'argent ; je comprends que les autres ne se soient pas vantés de leur bonne fortune ; tous joués, eux, et moi aussi ! C'est une façon commode de se faire des rentes ; le contraire des lapins, par exemple... Allons, décidément, je suis un imbécile.., Mais je vais me venger, pour moi, pour ma famille, pour mon sexe outragé, oui, oui, vraiment, je vais me venger – mais de quelle manière ? Et rêveur, il arpen tait la dune.

III

Ce même soir, Clotilde attendait Robert, pour la dernière fois. Elle était décidée à rompre ; elle savait qu'il n'avait plus le sou ; tout son gain avait passé dans la tire-lire ; il fallait s'en débarrasser au plus vite ; d'ailleurs un financier sérieux l'avait lorgnée trois fois le matin, et longuement.

Il entra, rapide, empressé, l'air très amoureux.

– Ma chérie, je suis désespéré, une dépêche grave me rappelle à Paris, je pars demain matin...

– Comme cela se trouve, pensa-t-elle ; il y a un bon Dieu.

Robert continua : – Je me suis toujours prêté aux caprices de tes passions curieuses... puisque cela te montait l'imagination et le tempérament d'être traitée en fille, je t'ai traitée comme telle ; pour mon dernier soir, permets-moi, à mon tour, une petite extravagance de désir...

– Quoi donc ? dit-elle en souriant, très nonchalante.

– Renversons les rôles ; traite-moi en... Alphonse ; cela me fera plaisir...
Allons, allons, la marmite !...

Ce disant, Coupigny tirait de sa poche et se plantait sur la tête une superbe casquette à trois ponts, crachait dans ses mains, ramenait ses cheveux aux tempes, prenait un air vainqueur, avec un gracieux dandinement de corps... et, d'une voix enrouée à plaisir :

– De quoi ? On ne reconnaît pas son bibi, alors ? On fait des mages...
Aboulez galette..., presto !

Clotilde s'était levée très pâle. Ou il se moquait d'elle, ou il devenait fou. Lâche comme toutes les filles, elle avait peur ; elle tremblait.

Tranquillement, Robert ouvrit l'armoire, prit la tire-lire très lourde, la fourra dans sa poche et sortit, ricanant.

Seulement, quand, chez lui, il la cassa, il y trouva le double de ce qu'il avait donné, ce qui le fit réfléchir – mais pas longtemps.



DE LA MAIN DROITE A LA MAIN GAUCHE

I



L n'y avait pas huit jours que Cœsar de Virenplane avait épousé la veuve Stéphanie Tardiveau quand, un beau soir, vers dix heures, en se mettant au lit, ils se prirent de querelle, et fâcheusement, sur une question délicate.

– Je vous ferai remarquer, – avait dit Stéphanie d'une voix aigre, – que je vous attends toujours, Cœsar...

Cœsar, qui dépliait un journal, fit une demi-conversion vers son épouse et, l'air étonné, répliqua :

– Vous m'attendez...? en quoi ? Comment ?...

Rageusement, elle trémoussa sa formidable corpulence, se cala sur un coude, puis lâcha la bonde à ses inoubliables rancunes :

– Quelle injure ! Voici huit nuits qu’avec la permission paternelle de monsieur le maire, et la sanction sacramentelle de l’Église catholique et romaine, vous partagez ma couche, Cœsar... (ah ! que ce nom vous va mal !) et depuis ces huit nuits, ô Cœsar, vous n’avez même pas essayé de franchir le Rubicon !

– Le rubi... quoi ? balbutia Virenplane, qui avait fait de mauvaises études.

L’épouse outragée haussa ses grosses épaules nues, rouges, sous les dentelles blanches, et continua :

– Quelle idée avez-vous donc du mariage ? Si je vous ai choisi entre vingt prétendants, c’est que, malgré vos quarante ans, vous aviez l’air encore solide, – de l’œil, du poil et du jarret ; j’ai cinquante et un ans, je l’avoue, puisque vous le savez par mon acte de naissance ; mais, veuve depuis dix ans, et restée vertueuse quand même, malgré les pièges, les séductions, les tentations, jusqu’à l’offre d’un trône, – oui, Cœsar, – je ne prenais un nouvel époux que pour répandre sur lui, sur cet élu, le trop plein des chaudes tendresses, les trésors d’affection, accumulés peu à peu dans mon sein. Et vous les méprisez, monsieur !

– Quoi donc ?

– Ce trop plein, ces trésors !

– Et ce sein ! oui, madame...

– Infâme !... il avoue... Vous n’avez donc plus ni sang, ni... cœur ?

– Très peu, Stéphanie. A mon tour, si vous voulez bien...

Tout à l’heure, s’il vous plaît ! Une question préalable. Pourquoi donc, alors, vous imaginez-vous que je vous ai élevé jusqu’à moi ? Vous, un panné, un gueux, un crève-la-faim, sans feu ni lieu, sans foi ni loi, sans sou ni maille, – pourquoi, dites, pourquoi ?

– Vous êtes une créature amère, injuste et vexatoire ; n’importe ! je parlerai, puisqu’il le faut. Tant pis, après, si vous pleurez, madame... Que vos pleurs vous retombent sur la tête !... J’ai cru que vous m’épousiez pour mon nom ; le baron Cœsar de Virenplane, en vous tendant la main, vous a faite baronne, Stéphanie Tardiveau. J’ai cru que vous m’épousiez aussi pour

ma noble et robuste allure, mais simplement au point de vue décoratif, car je ne m'imaginai guère de si vaillantes flammes en si vieille cheminée.

– Monstre ! le monstre ! il m'appelle fourneau !!

– Pas tout à fait. Ne m'en faites pas dire plus que je n'en pense ; c'est déjà suffisant. Puis, à la vérité, je vous savais riche ; et voilà pourquoi j'ai daigné consentir à cette mésalliance. Or, tous vos titres de rente, toutes vos propriétés sont encore à votre nom personnel ; malgré vos promesses, vos serments, vous n'avez rien changé... aucun transfert, aucun virement...

– Vous non plus... hélas !

– Bref, pour conclure, madame, ce qui me refroidit à votre endroit...

– Mon endroit ?...

– C'est que vous m'avez fourré dedans !

– Cæsar ! Cæsar ! dans la même occasion, c'eût été le contraire pour moi ! soupira Stéphanie. Puis, la voix plus douce, allongeant ses gros bras courts vers « l'élue », elle murmura : « Alors, c'est de l'argent, que tu veux ? »

– Pas d'argent, pas de... Suisse..., certains écrivent le mot avec un C, – grogna Cæsar.

L'épouse énamourée chuchota quelques mots énigmatiques à l'oreille du baron de Virenplane, qui sourit et acquiesça noblement : « Ça y est ! » dit-il.

Et ça y fut.



– ça y est ! dit-il. Et ça y fut.

II

Comme vous le pensez bien, en épousant la veuve Tardiveau, le baron Cœsar de Virenplane n'avait cherché qu'une affaire. Certains misérables vendent ainsi leur personnalité, âme et corps, dans des marchés infâmes que la morale réproouve et que la charité déplore. Réproouvons, déplorons. Tels, dans les foires, on voit des étalons avec des bouchons de paille à la queue, tels... (j'aime mieux m'arrêter là).

En épousant Stéphanie, Cœsar se trouvait encore plus coupable que vous ne le supposez, – car il était, à cette même époque, follement amoureux d'une petite trottinette de Montmartre (ayant nom Irma) ; cette enfant, qui avait appris à compter à la mutuelle, opposait un tarif parfaitement établi aux fougueux désirs de notre gentilhomme pauvre. C'était donc, ô misère ! pour payer sa maîtresse qu'il convolait en noces légitimes.

Qu'avait-il été convenu dans le lit conjugal, en cette huitième nuit, – la première ? – Devine qui voudra ; mais, le lendemain Cœsar se présentait chez Irma, et, cette fois, était bien accueilli.

Il revint dans la suite, régulièrement, tous les deux jours.

Il l'adorait. Elle était si franchement comique quand, – simplement vêtue d'une paire de bas noirs et de pantoufles bleues, – elle dansait devant lui, et pour lui seul, une gigue étonnante de sa composition. Ah ! dans ces moments-là, il ne regrettait rien ; pas même l'effort de l'autre nuit auprès de Stéphanie, car c'était cet effort même qui permettait d'être là, à présent, chez Irma. Le Purgatoire conduit au Paradis. Et près d'Irma, il oubliait la fatigue des corvées légitimes ; il redevenait jeune, et la petite n'avait pas à se plaindre. Elle ne se plaignait pas, d'ailleurs. Elle aimait bien son vieux

César, qui, sans jamais manquer les lundi, mercredi et vendredi, lui apportait un beau louis d'or, et s'en allait au bout d'une heure ou deux... Très commode, pas gênant, bon rapport, et du ressort tout de même ! Et, à cela, drôle de fille, elle tenait, – par amour-propre, sans doute.

Un jour, Irma eut envie d'une robe et la demanda à son bon César.

Le baron s'en alla, pensif ; cela tombait justement le jour de la fête de Stéphanie. Il acheta six sous de violettes et se dirigea vers le conjugal toit. Tête basse, il réfléchissait, additionnait et doutait de ses forces.

O sombre monologue, où l'Esprit inquiet
Interrogeait le corps qui tremblait et pliait !

– Une robe, cent francs ; cent francs, cinq louis ; cinq louis... cinq... sourires pour Stéphanie ; car Stéphanie reconnaissait pratiquement chaque sourire par une pièce d'or, d'après les conventions jadis intervenues. Le prétexte de *la fête*, pour ce débordement, était avantageux et flatteur. Mais, était-ce possible ? Allons, se dit César, essayons toujours ; si, ce soir, nous ne gagnons que la jupe, demain nous décrocherons le corsage, bouton à bouton, s'il le faut !... Dieu t'aide, Virenplane !

Ce disant, il s'arrêta au café Riche et prit trois menthes vertes, – puis il rentra chez lui.

Pour l'esbaudissement radieux de Stéphanie, criant à la merveille, dans sa nuit, de huit heures à midi, César gagna en cinq bagues la robe toute entière. Joyeux, le cœur à l'aise, il se précipita le même jour (l'imprudent !) chez Irma et jeta sur la che minée, d'un beau geste, cet or si noblement acquis.

La petite battit des mains, rouge de plaisir, puis voulut remercier son chéri, chéri César à sa façon, une très bonne.

Mais César, malgré son envie, ne put accepter ces remerciements jusqu'au bout, hélas ! Il s'y déroba.

Alors Irma, qui avait sa robe et sans doute en tête un caprice nouveau, Irma furieuse réellement ou non, – poussa ce martyr héroïque à la porte, en l'appelant « gâteux », – en lui défendant de jamais revenir.

Désabusé, il ne reparut pas et souffrit en silence. Mais quelqu'un de tout cela est plus triste encore que lui-même ; c'est la baronne de Virenplane, qui, malgré des offres doubles, triples, quadruples, n'arrive plus maintenant à faire... sourire Cœsar une seule fois l'an, pas même, – ou plutôt surtout, – le jour de sainte Stéphanie.



LA QUEUE DE CHEMISE

OU LE DOIGT DE DIEU



UE les damnés sceptiques, les faillis parpaillots qui ne croient pas à la Providence n'en lisent pas plus long. Ce poème est écrit tout entier pour célébrer la bienveillante Intervention Divine dans nos humaines aventures. A certaines heures, il est doux d'affirmer ses croyances. Cette heure m'est douce.

En ce temps-là, Séraphin Bombonnet habitait sous un parapluie ; certes, c'est un toit bien fragile, mais enfin c'est déjà mieux que rien ; notre héros, donc, avait pépin sur rue, pas autre chose ; mais qu'importe à vingt-cinq ans, lorsque l'on est solidement bâti, quand on a bon pied, bon œil, – et bon estomac... hélas ! – Cinq pieds six pouces, les cheveux drus, la barbe épaisse, des dents de dogue, tel, au physique, apparaissait Séraphin ; – au moral, une espèce d'artiste, sans un sou de talent réel, aimant le beau quand même, la liberté, le grand soleil, et riant de la misère, pour être bien certain de n'en pas pleurer... un sympathique, quoi ! Un matin d'avril, après une nuit d'errance, il se trouvait dans Montmartre, le ventre creux depuis deux jours, un peu de vague à l'âme...

tout allait mal. Brusquement, il se ressouvint qu'en ce quartier habitait un ancien camarade de collège, Ferdinand Ducluzeau, garçon de bonne famille, qui traînait la bohème par caprice, et, quelquefois, avait de l'argent. Allons, on déjeunerait peut-être ; il monta deux rues, tourna sur la gauche, s'engouffra dans le corridor noir d'un hôtel aveugle et gravit six étages en douze enjambées.

– Pan ! Pan ! – Entrez !

Ferdinand Ducluzeau était encore au lit.

– Qu'est-ce que tu fais là, sybarite ?

– J'attends la Fortune.

– Diable ! moi, je cours après... Alors... pas le sou ?

– Moins que rien ; le vide dont la nature a horreur... les poches et l'estomac aussi.

– Tant pis, j'avais faim.

Ducluzeau se leva, s'habilla rapidement, puis laissa tomber ces mots profonds : « Inventons quelque chose. » Il se fit un silence. Tous deux réfléchissaient... Pas d'amis possibles ? – Tous à la côte. – Rien à vendre ? –

Non ; hier, ô suprêmes sacrifices ! j'ai déjeuné du prix de mon narghilé, et dîné de mes deux navajas. – Le Clou ? – Qu'y pendre ? des habits ? – Cherche, mais je doute, oh ! amèrement !

Séraphin ouvrit une malle ; elle était vide, elle aussi ; des tiroirs, déserts ; il fouilla dans l'armoire ; – et, soudain, poussa le grand cri triomphal des obstacles vaincus, des désirs satisfaits ; il brandissait un chiffon de drap noir, loqueteux, informe.

Ma redingote ! y penses-tu, profane ? et. puis... elle a cinq ans.

– Trois francs ! trois francs, au Clou ! trois francs, entends-tu ?

– Vrai ? fit Ducluzeau émerveillé, mais non, la faim t'égare, c'est du délire... la folie des grandeurs...

– – Viens, tu verras.

– Allons.

Dans la rue, Bombonnet, la redingote, symbole d'espérance, soigneusement pliée sur le bras gauche, le parapluie dans la main droite, gesticulait fiévreusement. Il expliquait à son ami qu'il leur fallait aller au

bureau K, au Mont-de-Piété du square des Arts-et-Métiers ; là, il était connu, très connu ; on lui donnerait certainement dix sous de plus qu'ailleurs... Et, de ses grandes jambes, il arpentait le pavé d'une telle allure que Ducluzeau, plus petit, courait à ses côtés, comme un jeune chien qui suit son maître.

Ils arrivèrent à la terre promise, au bureau K...

Attends-moi là, dit Bombonnet, dans cinq minutes je reviens, et l'on déjeune....

Ducluzeau, pris de confiance, fit les cent pas sur le trottoir ; il combinait un menu choisi pour trois francs, à deux, dans un cabaret du boulevard de Clichy dont la cuisine était saine ; des cochers de fiacre s'y donnaient rendez-vous, ces gens-là savent manger... du bœuf, des haricots à l'huile, un litre... Quelle noce, messeigneurs !

Tout à coup, pâle et défait, Séraphin reparut – avec la redingote ; tout s'évanouissait en fumée.

– Hein ? quoi ?...

– Catastrophe ! il faut une enveloppe ?

– Qu'est-ce que c'est que ça ?

– Enfant !... apprends la vie... Je le savais, moi, mais j'avais oublié ! fatal oubli ! une enveloppe, en argot de misère et de Mont-de-Piété, c'est un morceau de toile qui sert à emballer les vêtements qu'on engage... c'est exigé, indispensable... ils en vendent là-haut ; mais il faut la prendre d'abord, et la payer... vingt sous !



– Elle avait tout vu... Elle laissa tomber son livre de messe.

– Vingt sous, comme ils y vont !

– Si nous avions vingt sous nous ne serions pas là !

– Je te crois ! Comment faire ? c'est atroce !

Ils s'interrogeaient mutuellement du regard, anxieux, cherchant l'idée qui sauve. Cette fois, ils ne trouvaient pas. C'était le naufrage au port... la fin de tout... l'abîme.

– Un journal ne suffirait pas ?

– Non, puis où prendre ce journal ?

Subitement, et encore une fois, avec une exclamation de renaissant espoir, Bombonnet releva la tête... « Eurêka !... la faim justifie les moyens... Allons, rien n'est perdu... »

– Quoi donc ? interrogea Ducluzeau, haletant.

– Tais-toi, tais-toi ; et d'un coup d'œil inquisiteur, Séraphin inspectait les maisons voisines.

Tout près, une porte cochère s'ouvrait, opulente et tranquille, seuil imposant d'un bâtiment à six étages, asile inviolable où des bourgeois dormaient encore sur l'oreiller moelleux des richesses conquises. Au mur du large corridor menant à l'escalier monumental, et couvert d'un tapis bigarré, se détachait cette phrase élégante, peinte en lettres multicolores : « Le concierge est à l'entresol. »

– Ouf !! beugla Bombonnet... les Dieux sont avec nous !

Et, rapide, il pénétra dans la maison.

Ferdinand, ahuri, le suivit, ne comprenant plus rien.

Avec la vivacité d'un homme qu'une envie d'amour, ou toute autre, presse et torture, Séraphin défit sa culotte, sortit son immense chemise, et la dépliant devant lui dans toute sa largeur : « Voici l'enveloppe ! » cria-t-il avec un cri sublime. Puis, d'un grand geste, il déchira le pan de calicot.

Un autre cri répondit au sien.

Une toute jeune femme, blonde, frêle, exquise, vêtue de noir, d'allure riche, un paroissien dans les mains, venait d'entrer dans le corridor ; stupéfaite, elle assistait à cette scène étrange, incompréhensible... elle avait

tout vu... elle laissa tomber son livre de messe, et, se voilant la face, rouge de pudeur offensée, elle monta en courant l'escalier, puis disparut dans un frou-frou d'étoffes soyeuses, laissant après elle un subtil parfum d'iris.

Troublés un instant, les deux amis prirent la fuite ; dans la rue ils éclatèrent de rire... tant pis pour la belle dame... ils avaient leur enveloppe... le reste ne pesait pas une once.

Et, de nouveau, Bombonnet gravit l'escalier des prêts sur gages.

Or, d'une fenêtre, au premier de la noble maison, sans qu'il s'en doutât, derrière un rideau écarté, deux beaux yeux le suivaient avec un intérêt étrange.

On l'a deviné, c'était la dame au paroissien.

Elle s'appelait Henriette Delys, avait épousé, quatre ans auparavant, par intérêt, un vieillard stupidement riche, qui, en mourant lui avait laissé cette maison qu'elle habitait et des titres de rente à compter pendant huit jours. Mais si son vieil époux lui avait apporté la fortune, il ne lui avait pas appris l'amour – et pour cause ; la bonne volonté ne suffit pas toujours. La jeune veuve attendait pour le remplacer, avantageusement, d'avoir rencontré quelqu'un – riche ou pauvre – qui lui plût, simplement. Séraphin Bombonnet, tel qu'il lui était apparu, l'avait ravie, conquise, émerveillée.

Elle donna des ordres, et le portier fut chargé d'observer et de suivre les deux jeunes gens.

Pour la secondé fois, Séraphin, sortait du Mont-de-Piété ; mais livide à présent, pitoyable, l'air égaré, toujours avec l'habit – et son pan de chemise en plus.

– Ils n'en veulent pas de ta redingote, – pour rien – elle est trop vieille...! – Consternés, sans un mot de récrimination inutile, ils s'en furent tête basse à travers les rues ensoleillées.

Bombonnet soupira seulement : « Il est écrit que je ne dois plus déjeuner... – ni dîner », ajouta-t-il encore, après un silence.

Il se trompait. Le concierge les escorta jusqu'à Montmartre, jusqu'à l'hôtel de Ducluzeau, où celui-ci, faute d'autre chose, offrit l'hospitalité à son ami, en attendant des temps meilleurs. Ils vinrent, et rapidement.

Hantée, jours et nuits, par la vision de ce beau jeune homme vigoureux, et semblable, en sa pose héroïque, à l'Hercule expirant, arrachant de ses flancs la mortelle tunique, la blonde Henriette Delys comprit qu'elle avait enfin rencontré l'idéal vaguement rêvé jadis, par les soirées chaudes, et lourdes d'orage amoncelé. Elle s'avoua qu'elle l'aimait, – à en mourir, s'il ne devenait pas son époux ; et, comme elle tenait à la vie, elle se fit connaître et lui tendit la main.

Séraphin Bombonnet la prit sans faire de manières. Que dire de plus ? Henriette est heureuse, naturellement, car elle n'a pas acheté son bonheur chat en poche ; elle connaissait d'avance son mari tout entier. Séraphin est riche ; ils auront, c'est convenu, beaucoup d'enfants qui leur ressembleront... *Amen !*

Et après cela, si vous l'osez encore, impies, niez la Providence !



LES TROIS PROPHÉTIES

I



'UN rouge et bleu sales, dans sa culotte et sa capote des anciens jours, les cheveux ras sous un képi déformé, le soldat de deuxième classe Oscar Riffault, libéré du service, après son temps, sortait de la gare Saint-Lazare. Il hésita quelques minutes, l'air abruti devant Paris tumultueux ; puis, d'un coup d'épaule, rajusta la musette qui contenait ses quatre nippes, renifla, prit le vent et grimpa la rue de Rome.

Il avait hâte d'arriver aux boulevards extérieurs. Là, il était né, il avait vécu ; il s'y reconnaissait, se sentait chez lui. Clichy, Batignolles, Saint-Ouen, c'était sa 'patrie. Ailleurs, – surtout au bout de cinq ans d'absence, – il avait presque peur... C'est si traître, les grandes villes. Il salua d'un petit bonjour familier la rue de Lévis, puis enfila le boulevard de Courcelles.

A présent, toutes les maisons étaient de vieilles amies, tous les bancs d'anciens camarades, et un souvenir d'autrefois s'accrochait à chaque coin de rue.

La vie s'ouvrait belle.

Il avait été mauvais soldat, carottier, fricoteur, tireur au... chose ; mais tout cela était fini, bien fini. Demain, il remplacerait son képi crasseux par une casquette neuve, et – zut pour le régiment ! – la bonne vie d'auparavant recommencerait de plus belle.

Il n'avait pas un sou ; sa masse tout en tière étant *passée au bleu*, – mais sa tante, la vieille Phrasie, – Euphrasie Loteau, – était là pour un coup ; dans les temps, elle aimait bien son *fieu*, – car elle était aussi sa marraine. Pourtant, depuis qu'il était *militaire*, elle l'avait un peu, beaucoup, salement lâché, ne répondant pas un mot à ses lettres lointaines, et toutes intéressées... Bast !... C'était humain ; la sagesse des nations l'a prévu : loin des yeux, loin du cœur. Mais au jour d'aujourd'hui qu'il s'en revenait, il saurait bien, coûte que coûte, rallumer les affections languissantes ; il n'avait qu'elle ; elle n'avait que lui ; on est ou on n'est pas de la même famille, – et puis une blanchisseuse, ça gagne gros, et sans peine. On s'arrangerait ; où il y en pour un, il y en a pour deux... et lui, pas fier, il prendrait tout, au besoin, pour concilier les choses... Vive la joie !

Devant le parc Monceau, dans un alignement d'hôtels neufs, comme une plaie sur un corps vierge, subsiste un amas de masures lépreuses, à l'air sinistre, rechigné, et – qui sentent mauvais. Un ou deux étages tout au plus, et là-dedans, toutes les industries du monde, les moins propres, un tas de misère et d'iniquité.

C'est là, devant une boutique basse, jadis : peinte en vert clair, que s'arrêta Riffault. Il touchait au port, et comptait bien s'y ancrer, prélassé sur ses amarres, *usque ad æternum...* : *amen* !...

La tante Phrasie accueillit son neveu et filleul Oscar sans beaucoup d'enthousiasme.

– Alors, c'est fini, ton temps ?

– Fini ; pas trop tôt, vrai !

. Elle le considérait, inquiète, jugeant tout haut son uniforme dégoûtant, horrible ; on eût dit qu'elle en avait peur...

– Enfin ! tu n'es plus soldat, hein ? Demain, tu te déguiseras autrement, j'espère, et pour toujours ; car, vois-tu, chacun a ses raisons, pas vrai ? Ça ne me plaît pas, toutes ces couleurs ; chacun son idée... ce rouge, ce bleu... j'aime pas ça !

De son côté, Oscar Riffault faisait maussade mine. Les deux apprenties de la boutique étaient l'une vieille, et l'autre laide et torse... pouah ! –

Hélas ! il ne retrouvait plus Celle à laquelle, dans toutes ses garnisons, en Afrique, à Lille, à Douai, il avait pensé sans cesse, et pendant cinq années : la belle Olga, la perle du quartier Monceau, à qui la considération venait toute seule, à cause de sa jolie tournure et de son nom distingué... Une fine mouche avec ça, qui, dès l'âge de seize ans, avait commencé sa dot dans ses bas, en se chargeant spécialement de rapporter le linge aux vieux garçons de la clientèle. Brune, mince, nerveuse, grasse en dessous, et des yeux ! et des dents !... Olga ! Il aurait bien voulu demander à sa tante des nouvelles de la chérie de son cœur, mais il n'osait, crainte d'un coup, étant impressionnable. En cinq ans, sait-on qui vit, qui meurt ?

II

Sur la tableau repassage, entre deux chandelles, ils dînaient tous les quatre, la tante, le neveu, les ouvrières ; ils dînaient maigrement, ainsi que des gens pauvres, quand, d'une poussée, la porte s'ouvrit en bourrasque, et, tête nue, rigoleuse et bien mise, une grande fille entra comme chez elle.

– Et ce jupon, même Loteau... tiens... monsieur Oscar !

– Mademoiselle Olga !!

Il se levait, en s'essuyant la bouche, faisant des politesses... comme on se retrouve... on en était saisi...

– Bien sûr – après des temps !

Sur une invitation elle s'assit à la table sans se faire prier ; pas dégoûtée ; elle avait dîné, elle n'acceptait rien de rien... Si, une goutte de cognac pour faire la digestion ; mais elle voulait l'offrir ; elle se précipita dehors pour l'aller chercher.

– Bonne fille !... s'extasia Euphrasie. Et sans que Oscar eût besoin de la pousser, la vieille débagoula d'un jet l'histoire de la « bonne fille. » A force de porter leurs chemises aux vieux messieurs, elle avait fait des économies ; alors, elle avait lâché le métier, la boutique, s'était meublé une chambre en .acajou, rue Guersant, et d'ouvrière elle était passée cliente ; et du linge, elle en avait, et du fin, et du beau, que c'était plaisir de le renifler tant il y avait d'odeurs... Ah ! les amateurs ne lui chômaient pas, à celle-là ; ils faisaient queue à la porte...

Sur ce mot, Oscar pouffa de rire, et les deux apprenties pincèrent les lèvres, pudiques, étant jalouses.

Olga reparut, une bouteille à la main. Elle avait bien fait les choses... le pouvant, ayant de quoi, comme elle le disait elle-même.

On trinqua, on but. Et les souvenirs, en tas, roulèrent sur la table, entre les verres et les assiettes,

Oscar et Olga comptaient le même âge ; ils s'étaient connus vers quinze ans, et, de cela, il y avait bientôt dix années pleines.

– Vous souvenez-vous ?

– Vous rappelez-vous ? (Car ils n'osaient plus se tutoyer, dans une commune gêne.) Et un tel ? et la vieille Chose ?

Et aux interrogatoires d'Oscar, que le cognac commençait à attendrir, la tante Phrasie et Olga, devenues roses – et bavardes – répondaient à la fois ; les ouvrières buvaient, le plus possible, sans desserrer les dents.

Mais aux trois principaux personnages, le souvenir d'antan qui revenait le plus intense, et mêlé de réticences et de terreurs inavouées, était une ballade à la fête de Neuilly... Oh ! c'était vieux, bien vieux ; cela remontait aux premiers temps de leur connaissance, alors que Oscar et Olga étaient

encore gamin et gamine, lui, gauche et hargneux ; elle, dé lurrée déjà, et si jolie, la précoce !... – Un beau soir de juin, avec la lune et ses étoiles... la porte Maillot reluisante de verres de cou leur en girandoles ; et des pétards, et des coups de feu qui faisaient sauter et rire ; puis la grande avenue, pleine de lumières, de bruit, de monde, où les voitures ne passaient plus. A gauche, à droite, les tirs aux pigeons, les tourniquets, couverts de porcelaine, les baraques de lutteurs en maillots, des gars solides que, en dessous, reluquait la petite, née perverse ; puis les cirques et les monstres ; encore des tirs, – au pistolet, à la carabine cette fois ; avec des pipes en éventail, des œufs sur des jets d'eau, se tenant par miracle : et les chevaux de bois, les bateaux, les montagnes russes, les balançoires, les jeux de massacre, les vélocipèdes, et tout, et tout... avec une sacrée musique : éclatant de cent côtés, dans un vacarme énorme auquel répondait, par instant, la voix formidable des lions de Bidel...



– Je serai à onze heures au café blanc.

Tout en haut, près du pont, tous les trois, hébétés d'admiration, ivres de clarté et de bruit, ils s'étaient arrêtés, dans un endroit plus sombre, devant la maringotte d'une prophétesse à cinq sous ; drôle de maison, cette guimbarde, où il y avait un lit, des fenêtres, tous les ustensiles de la vie ambulante. Cinq sous pour connaître son avenir, ce n'était pas cher vraiment ; ils s'étaient poussés du coude, en ricanant ; puis, un à un, ils avaient monté les six marches de l'escalier volant. Chacun son tour ; la Bohémienne ne recevait qu'une personne à la fois, – silence et mystère. –

Ce fut Oscar qui commença. Il aligna sur la petite table cinq sous à la file, prix marqué sur l'annonce, à la porte.

La sorcière grogna. Pour ce prix-là, on n'avait que le petit jeu, le tout petit jeu, *le jeu de la couleur*. Allons, du courage à la poche ; et il serait satisfait ; elle était consciencieuse avant tout ; mais on ne peut donner, pour cinq sous, ce qui en vaut quarante. Oscar se défendit, résista ; il ne lui restait qu'une pièce blanche ; et il voulait offrir du pain d'épices à Olga, dont le clair regard déjà lui chauffait le peau. La romanichelle insista ; Oscar refusa tout net. Alors, furieuse, la vieille battit un vieux jeu de cartes, et, précipitamment, murmura :

– Pique, pique, et repique, mort ; chacun a sa couleur adverse, méfiez-vous du vert, ah ! l'as de trèfle et l'as de pique, argent et mort ; eh ! eh ! voilà du beau ! Vous tuerez une vieille pour son argent ;... méfiez-vous du vert. En voilà assez pour cinq sous... bon soir... Au suivant !

C'était la tante Phrasie. Même débat pour la monnaie, même résistance, même refus. Même rage de la devineresse : – Méfiez-vous du rouge et du bleu ; des perroquets, des militaires, – on vous tuera un soir pour vous voler, – attrape ! Au suivant !

Olga parut. Dès les premiers mots, elle lâcha ses quarante sous : – Parfait ! rose, trèfle, rose. Argent, bonheur, amour, vie heureuse, vieillesse honorée... Puis, un pique... mon enfant, vous coucherez une fois avec un assassin – mais sans le vouloir, – et il ne vous en arrivera rien de plus... Au revoir, mon bijou ; adieu, mon cœur !...

Au retour, ils ne s'étaient pas communiqué *l'arrêt du sort*. Ils gardaient leur secret, très remués.

Et, de cela, après dix ans, ils ne parlaient pas encore, ce soir-là, sans effroi ; chacun, à part lui, songeant à son destin, y croyant, malgré tout.

Brusquement, Olga se leva ; elle avait un rendez-vous : elle l'oubliait avec la société, mais il fallait être raisonnable. A Oscar, sur la porte, les yeux dans les yeux, elle murmura : « Je serai à onze heures au café blanc, avenue Wagram, à côté du bal ; viens si tu peux... tu sais, ça m'a fait toc de te revoir. » Et elle disparut, en courant, – le laissant radieux.

III

La boutique était fermée, les ouvrières parties ; Riffault et sa tante restèrent seuls ; : = il prit son courage à deux mains, il lui fallait de l'argent pour aller retrouver Olga, lui rendre sa politesse du cognac et se bien poser, quoi, envers une dame. Il risqua la demande. La vieille Euphrasie Loteau tres¬ – sauta, secoua les mains... Impossible, mau¬ – vaise semaine, le terme ; pas le sou...

Il insista, devenant pâle, la voix dure... Manquer Olga, après dix ans, – jamais !

Une querelle commença, furieuse, tout de suite.

– Je n'ai rien, répétait obstinément la tante, rien de rien.

Oscar haussa les épaules, puis regarda du côté d'un petit buffet où jadis Phrasie serrait ses écus ; la clé était au tiroir. Il fit un pas. Mais elle avait surpris le regard au vol, elle se jeta devant lui ; il avança les mains, puis ils se contemplèrent fixement tous les deux, également livides.

– Rouge, bleu..., balbutiait la tante, éperdue.

Alors Oscar remarqua qu'elle avait des rubans bleus à son bonnet, une robe de laine verdâtre. C'était écrit...

– Allons vite, la braise, ou gare !...

– Jamais, voleur ! assassin ! au secours !...

Il lui sauta dessus, la prit au col, et l'étrangla, malgré ses griffes. Quand il desserra les doigts, la vieille roula comme une masse, le nez au plancher. Il vida le tiroir, lécha sa main qui saignait, égratignée, et sortit, en bouclant le volet.

Dehors, il marmottait : « Pourquoi diable aussi avait-elle des rubans verts ? »

Un instant, la tête basse, il erra dans le parc Monceau, où la lumière électrique, capricieuse et changeante, agitait des ombres folles et fantastiques dans les feuillées épaisses ; puis, en entendant sonner onze heures au clocher d'une église, il s'en fut retrouver Olga. Il avait vingt-cinq francs en poche ; il se montra généreux, invita du monde, raconta ses campagnes à sa façon. On l'entourait, on l'approuvait – puisqu'il payait. Olga, orgueilleuse et ravie, à la sortie du café, prit son bras, et l'emmena chez elle, rue Guersant.

Mais, après l'amour, dans le sommeil, dans la cuvée de l'ivresse, Oscar eut des sursauts, cria des mots étranges ; Olga, réveillée, ralluma la bougie ; elle le regardait, l'écoutait, vaguement inquiète. Sur ses mains, elle vit de larges balafres rouges, saignantes. Il avait joué avec le chat, avait-il dit dans la soirée, comme explication... Non, non, un chat ne griffe pas de la sorte...

Et la prédiction d'autrefois revint à sa mémoire affolée. – Impérieuse, sonnant haut, elle entendait la voix de la magicienne : « Tu coucheras avec un assassin ! »

Olga ne dormit plus. Au petit jour, le soldat frissonnant, secoué de cauchemars, cria, distinctement cette fois... « Vert ! vert ! le bonnet, la robe ! Puisque je vous dis que ce n'est pas moi !... D'abord il n'y a pas de sang... là ! »

La fille n'hésita pas. Elle devinait. Elle se leva, descendit dans la rue, appela les voisins, la police – et livra son amant.



LA PART DE L'EAU

I



OUT petit, sitôt qu'il tint à peu près sur ses jambes, Siméon courait à la mer, comme les poussins aux mares ; et, les pieds nus, dans les flaques laissées entre les rochers par la vague descendue, il barbotait, extasié, poussant des cris très doux, les yeux grisés par les reflets du soleil sur cette eau, où ses mains, plongées, remuaient le cuivre, l'argent et l'or liquides.

Très faible alors, il s'intéressait aux faibles, et suivait curieusement, dans le sable, les courses aventureuses des crabes et des insectes amphibies ; puis, bientôt, il lança des flottes de bouchons sur les premières vagues, rêva l'au-delà, derrière l'horizon, les voyages et la conquête ; mais un banc de varechs arrêtait, emprisonnait brusquement son escadre de liège, et l'espérance était à bas.

Son père, ses oncles, ses frères, tous les siens étaient marins de l'Etat ou pêcheurs sur la côte ; il ferait comme eux ; à mesure qu'il grandissait, il comprenait plus largement sa mer intime, et ne l'en aimait que mieux ; elle lui semblait la grande féconde, l'éternelle productrice qui travaille en chantant d'un bout du monde à l'autre ; et ce qu'elle gardait de mystère, même pour ses familiers, ajoutait une coquetterie à sa grâce ; ce que l'homme désire avant tout, c'est l'inconnu ; or, il est des jours d'intrigue où la mer est masquée.

A douze ans, la première fois qu'il s'en fut au large, sur le bateau du père, il passa la nuit la face aux étoiles, couché, sans dormir, écoutant la berceuse infinie autour de lui murmurée par des voix sans limite ; pendant que le bateau tout noir, les voiles abattues, roulait et tanguait nonchalamment, trainant ses filets lourds que la mer emplissait.

La mer ! Il l'adorait..... Dans sa naïve orthographe, volontiers il eût écrit : *La mère*.

A vingt ans, la conscription l'envoya sur les navires de guerre, et l'orgueil le prit devant sa destinée : s'en aller, bien vêtu, sur ces vaisseaux superbes aux corsets de cuivre, guidés par des officiers galonnés d'or, à travers des mers bleues, sous des cieux éclatants et nouveaux, machines ronflantes, panache au vent, étendards déployés, salués et saluant par des voix de bronze, grosses comme le tonnerre. Quittait-il une patrie ? Non, puisque la mer était partout, et que, l'un après l'autre, se déroulaient toujours des océans pareils.

D'enthousiasme, il aimait son métier et chantait aux manœuvres ; sa jeunesse, sa force et sa gaieté amusaient les anciens et les chefs, qui lui criaient :

– Bravo, garçon !

Le novice promettait ; il avait de l'eau de mer autour du cœur, ce petit ; – vieux sang breton ne saurait mentir.

En avant ! en avant ! – Dans le soleil des mers, l'escadre retentissante se déploie en grandes lignes majestueuses, creusant et labourant les molles lames soumises. Et Siméon sourit de pitié au souvenir lointain des petits bouchons flottant au hasard sur les flaques tièdes, aux marées basses... et

cependant... Mais qui resterait humble à bord du vaisseau neuf, près des canons armés, sous le déroulement du pavillon amiral ?

Les jours, les mois s'en vont...

II

Les mers de Chine. Un implacable firmament bleu morne ; pas de vent. La mer est démontée et savonne ; l'écume bout si loin que cherche l'œil ; et les lames de fond, perfides, soulèvent de leur dos monstrueux les grands navires estomaqués, qui râlent, crachent leur fumée et fuient à toute vapeur la passe mauvaise ; ils dansent, sursautent, regimbent et plongent, avant, arrière, bâbord, tribord... va comme l'on te pousse et gouverne où tu peux... L'horreur grandit. Dans la dérouté des vagues, l'escadre est dispersée. Le vaisseau amiral tient seul à présent au cœur du tourbillon. Sous la pression exaspérée des machines furieuses, ses flancs trépident, anhelent, craquent ; mais l'assaut vient de toutes parts et la route est à faire.



– L’aumônier, très grand – tout noir sur le ciel bleu, leva les bras,
les étendit, bénit le moribond.

– Bon Dieu, c’est dur, tantôt !

Les officiers sont pâles et l’équipage a peur, Siméon le premier. Qu’est-ce qu’elle a donc, sa vieille amie, la mer, pour être ainsi fâchée ? N’importe, à travers ses grimaces, elle est toujours bien belle... et cela passera... Bravo, l’ancienne ! quelle bourrée !...

Un cri, terrible, – puis vingt cris terrifiés. « Quoi donc ?... Un homme emporté... – là-bas... – un homme à la mer ! – Qui ça ?

– Siméon, – le novice ! – Aux canots !

– Arrêtez ! tout le monde à son poste !

C’est l’enseigne qui parle ainsi. Par ces trombes, cette rage d’eau, cette mer en folie, tout canot est perdu qui déborde. Pour un homme, risquer la vie de vingt autres... Que l’amiral décide !

Alors les matelots déjà pendus aux palans, et tirant aux amarres, – à regret, douloureusement, de la colère aux yeux, s’arrêtent et se regardent, impuissants, et des jurons sont mâchés.

– L’amiral ! l’amiral !

A cent brasses du navire, l’*homme*, Siméon, aveuglé, suffoqué, roule de flots en flots, émergeant sur des crêtes, retombant à des gouffres, et la clameur de mort l’assourdit, et sous ses mains raidies l’écume est impalpable ; du vide, rien que du vide ; une descente sans fin vers un néant sans fond. Et Siméon, pourtant, ne veut pas mourir ; il lutte des bras, repousse l’eau des jambes ; l’eau siffle, ricane, hurle, revient, l’empoigne, l’enlève, jongle avec cette muscade humaine ; et, si le secours ne vient pas, dans quelques secondes tout sera bien fini.

Sur la tourelle, l’amiral a paru. Lentement, dans le silence des hommes, il contemple la mer, et ses yeux se fixent sur un point ballotté.

– Impossible !... murmure-t-il.

Et si bas qu’il soit dit, le mot est entendu.

Un murmure, le premier peut-être, l’accueille et se prolonge. Le commandant se retourne :

– Eh bien ? fait-il... Puis : « Allez chercher l’aumônier ! »

L’aumônier vint. Sur le vaisseau dansant, les têtes se découvrirent. Au prêtre, l’amiral, d’un geste, désigna le matelot perdu dans l’horreur infinie :

— Faites votre office, monsieur !

L’aumônier, très grand, – tout noir sur le ciel bleu, leva les bras, les étendit, bénit le moribond...

Quand il baissa les bras, l’*homme* avait dis- ’ paru.

– En avant !



PASSÉ OBLIGE

I



EPUIS trois quarts d'heure, monsieur et madame Lambrequin (Théodore et Antonia), les yeux fixés sur la pendule, observaient un douloureux silence. Ils étaient assis, l'un très loin de l'autre, à chaque bout du salon ; et rien qu'à les entrevoir, le plus grand imbécile eût deviné d'un coup d'œil que des étendues noires, des gouffres insondables séparaient ces

époux.

Par une porte entr'ouverte, on apercevait dans la salle à manger une table carrée confortable, bourgeoisement servie, où trois couverts étaient dressés.

Huit heures, lentement, sonnèrent d'un timbre lugubre.

– Il ne viendra pas, soupira madame Lambrequin.

– Il viendra, vous dis-je, Antonia ; il ne peut pas faire autrement d'ailleurs, ou du moins, je l'espère... mais, de toutes les façons, c'est un manque d'égards qui indique bien des choses... Jadis, au prix de sa vie, il n'eût pas agi de la sorte.

– Hélas !

Et le silence retomba, plus lourd, et plus pénible.

Théodore avait cinquante ans ; il était laid d'une laideur piteuse, petit et maigre et chauve, le teint jaune, l'œil morne, glauque, l'air raté. Antonia, malgré une défense désespérée, accusait dans l'ensemble la quarante-cinquième année : face empâtée, buste écroulé, base accablante ; autrefois, sans conteste, elle avait dû être belle, et très belle ; à présent, la quantité gâtait la qualité ; l'ombre de la lèvre était devenue moustache ; l'opulence des formes, de la prodigalité. Ce n'était plus la belle Antonia, c'était la grosse madame Lambrequin.

... Tout passe, tout tasse.

Oh ! oui, certes, elle était réellement superbe, vingt ans auparavant, quand, à Rome, elle faisait tourner toutes les têtes, chavirer tous les cœurs ; alors, on se battait pour elle ; et, bien que mariée déjà, elle n'était guère avare d'œillades et de sourires ; un baiser lui semblait péché véniel ; Théodore, né myope, n'y voyait aucun mal. C'était à cette époque qu'il avait rencontré Anatole Sistoumard, un peintre français, pensionnaire à la villa Médicis. Il était très jeune, de son âge à elle, très beau, très enthousiaste de son art ; mais, avant tout, en ouvrier sincère, il adorait les études de nu. On avait beaucoup jaser sur leur compte. Ce qui restait certain, c'est qu'Anatole et Théodore étaient amis intimes, compagnons inséparables ; à tel point qu'ensemble ils avaient quitté l'Italie, et habitaient, à Paris, deux hôtels côte à côte, car l'un et l'autre avaient une certaine fortune, et le peintre, très vite, grâce peut-être à son modèle préféré, était devenu célèbre. Cette bonne vie familiale avait duré longtemps, sans trouble, sans nuage ; elle durait encore même, – mais, à présent, le ciel se chargeait de noir sur ces trois têtes unies ; et l'horizon ou l'avenir, comme on voudra, s'annonçait, menaçant, lamentable, parcouru brusquement d'un souffle de trahison, de froideur, d'abandon. Depuis quelques mois, Anatole se relâchait.

Et c'était lui que M. et madame Lambrequin, consternés, irrités, attendaient en ce jour, à cette heure, – huitième du soir – : pour le dîner.

– Il ne viendra pas...

Un coup de sonnette en bas retentit enfin, très net, très clair ; et deux voix à la fois, et d'un accent de triomphe, crièrent :

– Le voici !

Il parut, encore jeune, encore beau, souriant d'un sourire voulu, un peu embarrassé ; sa taille restait fine dans son costume noir de soirée ; les blancheurs du plastron et de la cravate rappelaient, dans une harmonie de tons, la blancheur des cheveux aux tempes, et l'ensemble se fondait dans des gammes décroissantes de douceur infinie. Il baisa galamment la main d'Antonia, s'inclinant, très bas, vers elle ; et Antonia, les yeux mouillés, pardonna tout. Puis, il serra les mains de Théodore, qui, un peu déridé, grogna malgré tout :

– Cher ami, voyez l'heure ! vous connaissez ma faiblesse d'estomac ; vous pourriez...

Le peintre s'excusa : Les affaires..., le jury..., les élèves..., la vie enfin, qui retient, toujours, et malgré soi, bien loin de ceux qu'on aime...

Et l'on se mit à table, tous trois, comme au bon temps.

II

D'abord, ce fut un bruit actif et régulier de cuillers et de fourchettes, cliquetant sur les porcelaines. L'estomac est l'ennemi direct du cœur et de l'esprit ; chacun, faisant trêve aux rancunes ou aux préoccupations, satisfaisait au plus vite la bête humaine.

Au deuxième service, la fringale apaisée, les poses s'alanguirent, – et l'on parla. Et ce que l'on disait – toujours avait trait à la peinture ; c'était des potins d'atelier, de virulentes critiques sur les rivaux du maître., . (Le maître, en cet endroit, avait nom Anatole). Puis des appréciations acerbes

sur l'inqualifiable audace d'un dessinateur à la mode qui posait sa candidature à l'Institut.

Mais, en dépit des violences d'expression, des gestes passionnés, toutes ces paroles s'appuyaient sur de l'air, tombaient dans du vide, en sonnant faux, toutes, l'une après l'autre. Chacun, évidemment, suivait à part soi une pensée unique, pensée de derrière la tête, et plus il voulait la dissimuler, plus elle apparaissait, constante, dans son regard dis trait, ses oublis d'une seconde.

Or, voici ce que songeait le maître Anatole Sistoumard :

– Zut ! j'en ai assez, elle est laide, grosse, le nez rouge ; la petite Fanny (j'adore les Américaines) m'a donné rendez-vous chez les Bovington... Il faut que je file à dix heures... comment faire ?

– Cher ami, – dit Antonia, – par un hasard, qui fait croire à la Providence, vous êtes venu, ce soir, en habit... je voulais justement vous demander de m'accompagner au Théâtre-Français, voir la nouvelle comédie... Comme cela se trouve !



– Ce soir, vous irez à la Comédie-Française avec notre Antonia, –
ou je vous brûle la cervelle.

– Très mal, pensa Sistoumard ; puis, avec un sourire enchanteur, il répondit : « Chère madame, avec quel plaisir ce serait !... Vous le savez, n'est-ce pas ? Mais, par un de ces malheurs qui feraient douter de Dieu, j'ai disposé de ma soirée..., je vais à une réunion privée, chez l'ambassadeur d'Angleterre.... Il y a une commande – importante – sous roche..

– Anatole, interrompit Théodore, l'ambassadeur anglais est en congé à Londres depuis trois jours... Pas de chance, mon garçon... Antonia, allez vous habiller, mon enfant ; vous irez ce soir aux Français avec notre ami... Allez, allez, ma bonne.

Antonia se leva et s'en fut.

Furieux, Anatole regarda Théodore et lâcha sa colère :

– C'est absurde ! Il est neuf heures un quart. Nous arriverons à dix au plus tôt et encore !

– Il y a deux petits actes en lever de rideau, cher ami, répliqua doucement Théodore. Vous arriverez à temps pour la pièce importante.

– Mais, enfin, si j'ai autre chose à faire, moi ?

– Anatole, écoutez-moi, c'est sérieux, très sérieux...

Le peintre eut un tressaillement ; M. Lambrequin le considérait fixement de ses petits yeux glauques, où pointaient des lueurs d'ironique gaieté...

– Anatole, écoutez-moi. Mieux que personne vous le savez, n'est-ce pas ? pendant dix-huit ans, je n'ai rien dit. J'ai tout supporté en silence, avec résignation, une résignation facile. J'étais et je suis riche, au-dessus du soupçon ; ma femme est une femme à tempérament ; et moi je suis l'ami de Platon plus que de la vérité ; elle m'eût tué ; or, j'aime la vie, même vue en jaune. Vous êtes venu, on vous a vu, vous avez vaincu. Il y a dix-huit ans de cela. Depuis ce temps, ingrat, je veille nuit et jour à ce qu'Antonia vous reste fidèle ; dans les premières années, la tâche fut assez difficile, mais je puis ce pendant vous affirmer que, dans ce salon, il n'y a qu'un cocu, et ce cocu, c'est moi.

Ahuri, hébété, le *maître* écoutait sans pouvoir interrompre.

Théodore continuait : « – Vous avez eu ma femme jeune, ma femme belle ; vous l’avez peinte en Vénus, en Diane, en Minerve, en Junon, sur le mont Ida, sur un nuage, vêtue d’un arc, coiffée d’un croissant, comme il vous a plu – et cela vous a donné la gloire que vous avez ; car entre nous, vous n’avez jamais rien fait de mieux qu’Antonia avec ou sans costume ; vous étiez pénétré de votre sujet, et vous l’aviez pénétré... mais passons...

Ah ! ça, vous figurez-vous qu’après vous être glorifié de sa jeunesse, après avoir promené, étalé sa beauté, après vous être grisé de sa passion, maintenant qu’elle est vieille, laide, débordante, décuplée ! vous allez me la rendre tout simplement, en disant « quitte ! » Et alors, ce sera moi qui devrai, sur le tard, devenir le sigisbée, le patito, le cavalier servant de cette grosse dame dont je suis le mari ? Que non !... Vous l’avez prise, vous la garderez, mon garçon ! – tout maître que vous êtes, je dicte ma volonté. Et pour commencer : – Ce soir, vous irez à la Comédie-Française avec notre Antonia, – ou je vous brûle la cervelle.

Et Théodore, implacable, sortit un revolver de sa poche de derrière... du côté où était son idée.

– J’irai, j’irai... balbutia Anatole.

Il y alla... Il y va encore.



LA RESSEMBLANCE

I



EUX qui prétendent – d’après trente-six mille théories et systèmes scientifiques plus ébouriffants les uns que les autres – que, sur un visage, on peut juger une âme, pataugent lourdement dans les couses de l’erreur ; je connais pour ma part un tas de gens sans aveu, de galvaudeux infâmes, de maroufles imbéciles qui ressemblent, traits pour traits, à de purs gentilshommes ou à de divins artistes. Bien souvent, le plus souvent même, les canailles ont grand air ; je n’en veux pour exemple que mon héros de ce soir :

Florentin Maquignon.

Qu’était Florentin ? Un triste individu ! comme dans la chanson de Victor Meusy ; son seul moyen d’existence, son unique profession, pour ainsi dire, c’était son extraordinaire ressemblance – physique – avec le grand

romancier Marcel Hédouin ; même âge, même taille, même démarche, mêmes traits, même regard, et son de voix semblable, – Sosie et Sosie, – à crier, quoi ! Et ce qu'il en jouait, de cette ressemblance !... De cet unique lapin, il se faisait plus de trois mille francs de rente, et sans se fatiguer.

Comme l'on sait, Marcel Hédouin est un sédentaire, un ermite littéraire, qui ne sort guère de sa petite maison de la banlieue ; vivant avec ses livres, dans un nonchalant désintérêt du bruit de la foule, des *fêtes de l'intelligence*, puisque c'est ainsi qu'on dénomme coutumièrement les *premières* des Bouffes ou du Cirque d'Hiver.

Aussi donc sa surprise était-elle grande, quand il lisait régulièrement son nom imprimé dans les comptes rendus mondains, dans le tas des célébrités de tout genre. Il haussait les épaules, en grognant, – et taxait tous les *soiristes* d'impudents blagueurs et de mauvais tireurs à la ligne... « C'est ainsi qu'on écrit l'histoire, – murmurait-il mélancoliquement ; – la province me prend pour un viveur... hélas ! »

Vous avez deviné sans peine que c'était ce gredin de Florentin Maquignon qui passait de la sorte, en saluant, devant tous les contrôles, et se prélassait ensuite, le derrière à l'aise dans les meilleurs fauteuils ; au besoin, il réclamait si la place ne lui paraissait pas tout à fait excellente, et toutes les directions faisaient droit à ses réclamations. Le romancier Hédouin méritait tous les égards... Un si beau talent, un écrivain si justement illustre, dont le portrait s'étalait à toutes les vitrines, emplissait orgueilleusement les premières pages des journaux illustrés... – Une loge de face... une avant-scène à M. Hédouin, – et Florentin jubilait, amenait des femmes, applaudissait ou sifflait, selon son bon plaisir, l'idée du moment, le vin qu'il avait bu. Naturellement, le faux grand homme ne reconnaissait pas ses confrères, qu'il ne connaissait guère ; à peine daignait-il répondre aux coups de chapeau qu'il soulevait sur son passage.

– Quel ours, disait-on, quel orgueilleux ! toute son œuvre ne saurait excuser un pareil dédain, une telle impolitesse !

Et, de temps à autre, une note perfide, dans un journal quelconque, sifflait comme un serpent sur la queue duquel on a marché.

Tout seul, chez lui, Hédouin, le vrai, l'unique, n'y comprenait rien, et se disait ingénument : « Que diable leur ai-je fait ? Pourquoi m'en veulent-ils ? » Puis, comme il était sceptique au fond, il ajoutait en philosophe : « Ce qui les gêne, c'est qu'à trente-cinq ans, je gagne cent mille francs, sans quitter mon coin du feu ; c'est que je suis très décoré, *très arrivé*, et que je n'ai pas besoin d'eux... » Et, par horreur des publicités inutiles, des mauvaises réclames, il ne soufflait mot, et se tenait coi.

, Pourtant un matin, devant un ami sincère, il lâcha la bonde à sa mauvaise humeur, soulagea sa pauvre âme des biles amoncelées. Pourquoi le citer partout, quand il n'allait nulle part, et ajouter qu'il était grincheux, arrogant, insociable ? Quelle petite guerre en vérité, et basse, et lâche... indigne !

L'autre hocha la tête, l'air pensif et répliqua :

– Mon cher, vous avez un Sosie, oui, uni homme, *un quelconque* vous ressemble étonnamment. Il y a de cela huit jours, j'ai cru' vous rencontrer, dans un endroit cocasse... et j'ai été à vous les mains tendues, – vous m'avez regardé, puis tourné le dos ; – ce n'était pas vous.

– Non, certes, je vous le jure.

– Je le sais. Laissez-moi faire ; j'ai pris mes renseignements, je vous tirerai cette épine du pied ; et la lumière sera faite pour votre gloire, et la confusion des autres... A bientôt !

Le même soir, pris de mélancolie à la suite de ces méchantes histoires, se sentant incapable d'écrire une ligne, le romancier Marcel Hédouin sortit vers six heures, erra à l'aventure ; et quand l'heure du dîner fut venue, se trouvant devant la Maison d'Or, il y entra. Il s'assit à une table. On le servit. Quand il demanda sa note, le garçon lui en apporta douze ; il y en avait pour cent louis. Ahuri, il demanda ce que cela voulait dire. *Monsieur le patron* apparut en personne.

– Cher maître, vous m'aviez promis de régler le tout la première fois que vous nous feriez l'honneur...

– Ah ! ah !... vraiment (Marcel comprenait subitement). Eh bien ! non, pas ce soir encore... Prenez simplement mon addition du jour, – 17 fr. 50, – et ce n'est pas donné !

Il s'en fut très nerveux. Pour se distraire, et contrairement à toutes ses habitudes, il suivit la foule dans un théâtre de genre où une bouffonnerie grossière avait un grand succès. A peine eut-il franchi le seuil qu'un contrôleur échevelé bondit vers lui :

– Ah ! non ! assez ! il ne faut plus la faire... On nous a prévenus, nous la connaissons ; – vous n'êtes pas Marcel Hédouin, – d'abord, il ne va jamais au théâtre !

Et le romancier, hébété, poussé vers la porte, se retrouva dehors, sous la pluie.

Dans la journée son ami était passé chez tous les secrétaires de direction et les avait mis en garde contre l'imposteur.

Hédouin rentre chez lui... En route, il avait peur que son portier lui refusât le cordon... Ah ! s'il le tenait, *cet autre lui* !

II

Vers cette même époque, Florentin Maquignon poursuivait une aventure. Dans un café du boulevard, à l'heure de l'absinthe, il avait rencontré, trois jours de suite, un couple qui l'avait intrigué : une très jeune femme et un très vieux vieillard. Elle, très belle, très triste ; lui, très laid, pesant, tirant les pieds, la lèvre tombée, et malgré cela, l'air content de vivre encore. Quel genre d'association attachait l'une à l'autre ces deux créatures disparates ? Florentin s'était enquis ; et, rien qu'à suivre les personnages, il avait facilement pénétré leur mystère.

Le vieillard, M. Désiré Morel, était le parrain de la jeune fille : Renée Seguin ; jadis, disait-on, il avait eu des bontés pour sa mère, morte il y avait trois ans. Après cette mort, il avait recueilli Renée, dont il faisait une

demoiselle de compagnie, et qu'il traînait au café, dans ses habitudes de vieux garçon désœuvré. Egoïste et gâteux, il lui menait la vie dure, – et, quand il avait bu, – malgré sa parenté spirituelle, ou peut-être plus effective, il l'inquiétait parfois de ses regards allumés, et de ses tâtonnements séniles sur les jupes. La « petite, » comme il l'appelait, n'avait jamais consenti à coucher dans l'appartement du vieillard ; elle habitait au sixième étage de la même maison, une chambre de domestique où elle se consolait de son équivoque existence en lisant coup sur coup, très avant dans la nuit, tous les romans à la mode. A cet exercice sa cervelle s'était peu à peu détraquée, mais le cœur restait bon et loyal. Elle avait vingt-deux ans.



– Ébahi, Marcel se laissait faire, – et il avait bien raison.

– Je l’aurai, pensa Florentin, – maîtresse commode, et qui m’adorera.

Un soir, à l’heure habituelle, il entra au café et s’asseyait tout près de Renée ; il la touchait du coude. Négligemment, il feuilletait un roman de Marcel Hédouin, un exemplaire de luxe, avec le portrait de l’auteur à l’eau-forte.

Renée, curieuse, regarda le livre, aperçut le portrait, considéra Florentin et rougit, avec un tressaillement. – Marcel Hédouin était son préféré des écrivains modernes ; elle ne quitta plus Florentin des yeux, elle l’admirait, elle l’aimait déjà. Le drôle avait tout vu, tout compris ; il triomphait. –

Mais, peu à peu, il déchantait ; la « petite » était honnête. Il lui avait écrit, implorant des rendez-vous ; elle n’était pas venue, n’avait pas répondu.

Elle résistait, prise de peur, – même à Marcel Hédouin, et, chose étrange, cela vexait Florentin Maquignon.

– Qui diable lui faut-il donc ? songeait-il, – le tzar ou le schah de Perse, alors !

Au café, il lui envoyait, comme ambassade, des œillades assassinés, des roulements d’yeux renversés jusqu’au blanc ; quand M. Morel s’en allait, vers sept heures, il les suivait, elle et lui, sur leurs talons, jusqu’à leur porte ; et, chaque soir, il recommençait et expédiait quelque brûlante supplique, qu’il signait simplement des initiales M.H.

Cela dura deux mois, sans résultat. Renée aimait, mais elle se défendait. Cependant, dans le fond du cœur, elle s’avouait qu’un jour ou l’autre elle serait vaincue, dominée... Elle retardait l’heure définitive, se raidissait, – mais elle savait par cœur tous les livres d’Hédouin.

Parmi ses attributions journalières auprès de son *parrain*, elle avait, comme premier devoir, de lui lire, après le déjeuner, les quatre ou cinq journaux auxquels il était abonné.

Or, voici ce qu’elle vit, un matin, dans les Echos :

« Une scène pénible a eu lieu, hier dimanche, aux courses de Longchamps ; à la suite d’une altercation, M. de C... a souffleté deux fois le

romancier bien connu M.H..., qui s'est retiré sans protestation, et n'a pas encore, à cette heure, constitué de témoins. Vilaine affaire que nous aurions passée sous silence, si elle n'avait pas été publique. »

Elle pâlit... Lui, un lâche !... Toute la journée, elle pleura. Vers le soir, un formidable orage balaya d'averses rageuses les rues de Paris ; M. Morel ne voulut pas sortir ; et pendant la nuit entière, Renée ne dormit point. Quand le jour parut, elle descendit et de manda les journaux ; la presse avait changé de ton ; la jeune fille se redressa, radieuse.

Elle avait lu :

« Une incroyable ressemblance nous a trompés, nous et tout le monde. Ce n'est pas M.M. Hédouin (à présent, nous levons les masques), qui a été souffleté à Longchamps, dimanche dernier ; ce n'est pas lui, mais un individu qui le rappelle traits pour traits... il paraît que ce n'est pas le premier mauvais tour que ce Sosie ignoble joue à l'illustre écrivain. Voici, sans plus d'explication, la lettre que nous recevons à ce sujet, et que nous sommes joyeux de reproduire

« Monsieur,

« J'ai passé la journée de dimanche dernier à Fontainebleau, chez le prince Erloff, en compagnie du comte de Stern, du marquis de Poy, etc. Ces messieurs, au besoin, affirmeront le fait. Il paraît que la nature a tiré deux exemplaires de mon visage, et que le second numéro appelle des calottes. Soyons sérieux. J'envoie mes témoins à M. de C..., *pour avoir cru m'avoir giflé.*

« MARCEL HÉDOUIN. »

– Il va se battre ! murmura Renée... O mon Dieu !... Pas un instant elle ne songea que le *second numéro* pouvait être son adorateur... vanité féminine !

Le lendemain, une femme voilée, en noir, descendait de voiture devant la Librairie nouvelle. « L'adresse de M. Marcel Hédouin, s'il vous plaît ? »

Le commis hésita : « Madame, Marcel Hédouin s'est battu en duel hier, il est blessé... je ne sais si je dois, en cette occasion...

– C'est justement pour cela que j'implore ce renseignement... par grâce, monsieur !

Elle était jolie, elle obtint ce qu'elle voulait, remonta en voiture, étouffant un sanglot.

III

Marcel Hédouin, condamné à deux jours de repos, le bras en écharpe, sommeillait sur une chaise longue, dans son cabinet de travail.

– Une dame qui veut absolument voir monsieur, dit le domestique en ouvrant la porte.

– Jeune ? jolie ?

– Oh ! oui !

– Qu'elle entre.

Ainsi qu'un coup de vent, Renée se précipitait déjà ; elle aperçut Marcel debout ; elle eut un cri de joie, immense, comme un séraphin en exil rentré en grâce enfin, au seuil du paradis retrouvé... « Toi, toi... vivant !... pardon... merci !... » Elle l'entourait de ses bras, le couvrait de larmes chaudes, de baisers fous. Ebahi, Marcel se laissait faire, – et il avait bien raison. Pourtant il voulut, parler... Elle lui ferma la bouche avec d'autres baisers. Alors, comme il avait trente cinq ans, et que la chaise longue était proche, il songea que les actes valent mieux que les mots...

.....

– Mais, cette blessure ?...

– Rien, une égratignure ; l’autre est plus mal en point... Laissons cela, – voyons, raconte-moi comment tu m’as aimé.

– Tu le sais bien, méchant.

– Sans doute, mais donne-moi des détails... ça flattera mon amour-propre...

Et Marcel, en riant, peu à peu, -mot à mot, lèvre à lèvre, se fit tout dire, tout ce qu’il aurait dû savoir, tout ce que savait Florentin.

– Encore mon coquin de second exemplaire, songea-t-il ; mais, cette fois, je le remercie ; il est certain qu’après un tel scandale, il ne reparaitra pas de longtemps et renoncera à son petit commerce. Pourquoi détromper cette enfant ? C’est bien moi qu’elle aimait, après tout. Puis il ajouta :

– Renée, tu vas quitter aujourd’hui même, et sans retour, ce monsieur Morel que je soupçonne fort d’être un affreux bonhomme...

– Oui, fit-elle, soumise.

– Nous ne retournerons jamais à ce café où l’on t’a vue avec lui.

– Non, jamais.

– Et tu resteras ici, autant que tu voudras...

– Toujours, alors.



29 FÉVRIER

I



A Sagesse des Nations affirme qu'il n'y a pas de sots métiers, – je m'incline ; – mais il y en a, qui donc en doute ? de répugnants et de considérablement sales, et la liste en serait longue. Pour aujourd'hui, contentons-nous de citer la noble confrérie des usuriers, confrérie qui existe encore, bien qu'on en dise, et qui continuera son petit commerce tant que la terre tournera.

Axiome : Tout usurier est juif ou mérite de l'être. Lazare-Esaü Schull l'était, lui, bel et bien ; et son nom et son nez l'indiquaient avec surabondance.

Oh ! il n'était pas plus canaille que ses confrères, mais il l'était autant. Il prêtait à cinq cents pour cent, sur bonnes garanties, et payait moitié argent et moitié *marchandises*. Ce n'était plus, comme aux temps romantiques, des

chameaux empaillés ou des crocodiles en bas âge qu'il livrait à ses *clients* ; foin de cela ; vieux jeu, vieilles lunes ; mais il vous rétrocédait, en due forme, des prairies dans le Nicaragua, ou des icebergs en ballade, dans les environs du banc de Terre-Neuve, avec les phoques compris, cotés à tant la paire ; et, ma foi ! il avait peut-être bien raison, puisqu'il trouvait des amateurs. Tout est relatif, en ce bas monde. Ce gnome, laid et féroce, avait, – par on ne sait quel mystère, – une fille très belle, qui répondait au nom délicieux de Zénobie. Quand les juives sont belles, elles sont admirables. Zénobie rappelait, dans sa plus idéale perfection, le type primitif des femmes orientales qui s'en allaient jadis, aux époques bibliques, pieds nus, sous les palmiers, dans la poussière d'or, puiser l'eau des fontaines, dans le décor ardent de la Judée perdue...

Bien qu'il aimât sa fille presque autant qu'il s'aimait lui-même, le trafiquant d'argent n'hésitait pas cependant à s'en servir comme d'un appoint vainqueur, dans les marchés difficiles, auprès des emprunteurs exaspérés qui résistaient encore à ses étranglements. Au moment suraigu de la discussion, la jeune fille apparaissait, souriait, faisait autour d'elle de la lumière, et le *client* surpris, charmé, ébloui, ne se défendait plus. Puis quand tout était signé, Zénobie s'en allait comme elle était venue. Le tour était joué.

II

Un matin d'hiver, Thibaut Cascadérac, beau Gascon de trente ans, vint frapper à la porte d'Esau. Le juif ouvrit lui-même et fit la révérence.

– Quel bon vent vous amène, seigneur ?

– Toujours le même, Israël, vent de la guigne, bise de misère, ouragan d’amertume, rafale de tristesse, trombe de désespoir – mais vous êtes le port ; écrivez ce mot-là comme vous voudrez, circoncis.

– Entrez, entrez, mon gentilhomme.

Puis, quand Thibaut fut assis dans l’obscur petit cabinet d’affaires, le juif, placé à contrejour, et clignotant de l’œil malgré tout, murmura :

– Voyons, aujourd’hui, ce que vous désirez.

– Cinquante mille, répliqua négligemment Cascadérac.

Esäü Schull répondit : – C’est beaucoup pour vous, à présent – mais cependant laissez-moi réfléchir et consulter mes casiers.

– Faites, mais vite.

En bonne vérité, l’usurier n’avait qu’un médiocre besoin de feuilleter les paquets de notes et de fiches qu’il remuait à cette heure. Il savait par cœur la condition exacte de chacun de ses habituels clients, et Cascadérac était certainement le premier de ceux-là. Dix, vingt marchés avaient été, depuis cinq ans, traités, conclus, entre les deux compères ; jadis, Thibaut était « une affaire merveilleuse » ; fils de grande famille, neveu d’oncles et de tantes à héritage, filleul de vieilles gens sans descendance ; – mais, peu à peu, il avait tout escompté, par avance, à la boutique de Lazare-Esäü ; pour lui, sur tout, le père avait joué de sa fille ; Zénobie était intervenue, le sourire à ses lèvres rouges, découvrant ses dents blanches, dans toutes les combinaisons Schull et Cascadérac... – plus souvent même, peut-être, qu’il n’eût été nécessaire ; mais de cela, le juif ne se doutait guère ; ne soupçonnant pas les surprises du cœur, pour cette bonne raison qu’il n’avait pas de cœur. Zénobie et Thibaut s’entendaient donc mieux que ne pensait le diable, ce parrain naturel de tout bon usurier.

Non, actuellement, Thibaut ne valait plus *cinquante mille* ; mais il fallait pourtant le ménager, car ses connaissances étaient nombreuses et riches, et belles à cultiver, grasses à exploiter ; il avait déjà – et que de fois ! – adressé à Schull de bons garçons de sa trempe qui se laissaient dépouiller gaiement, gruger congrument, et remerciaient encore à la sortie, – ravis de l’or sonnant dans leurs poches après quinze jours de « tire la langue, si tu as soif ».



– Dans cette poignée de main loyale, chacun passait un petit billet à l'autre.

Et le juif cherchait une façon de dire oui, sans que cela lui coûtât rien. Il trouva brusquement, car son honnête cervelle était machinée comme un sous-sol de théâtre féerique, et des trucs en surgissaient d'une pièce, au moindre appel du désir machiniste.

Lazare Esaü sourit, puis parla :

Monsieur Thibaut, vous êtes pour moi une trop vieille connaissance...

– Hélas !...

– ... Je vous dois trop...

– ... Hum ! grogna Thibaut, je croyais le contraire... n'importe, allez !...

– J'ai pour vous trop d'estime pour vous refuser le petit service que vous me demandez présentement. Mais, entre nous, vous n'êtes plus solvable, – du moins tant que vos oncles, tantes, parrains, marraines, s'obstineront à vivre... donc, c'est simplement par égards que je traite aujourd'hui.

– Ce qui veut dire, Shylock, qu'il vous faut six livres de viande au lieu d'une.

– Vous comprenez tout à demi-mot ; quelle admirable intelligence... en vérité, je n'en connais pas de comparable au monde...

– Merci, merci, passons aux chiffres.

Malgré sa grande habitude et son adorable cynisme, le juif hésitait cette fois, tant c'était énorme ; il eut recours à l'ordinaire stratagème ; il sonna. Zénobie parut.

– Monsieur Thibaut !

– Mademoiselle Zénobie !

Ils se serrèrent la main, franchement, en braves enfants qu'ils étaient tous les deux ; et, dans cette poignée de main loyale, chacun passait un petit billet à l'autre, et cela si vite et si adroitement, que le plus grand jaloux n'y aurait rien surpris.

– Voici mes conditions : dix mille comptant.

– Oh !

– Quarante mille représentés par une terre dans le Morbihan, dans la presqu’île – terre superbe, pas un arbre ! On peut y faire tout ce que l’on veut ; n’est-ce pas, Zénobie ?

– Oui, papa.

– Lazare-Ésaü Schull, répondit gravement Cascadérac, par tes ancêtres, tu abuses ; – mettons quinze mille comptant, et je signe. A quand l’échéance ? à quand l’échéance ?

– Comme toujours, à un an. Mais quinze mille, c’est trop... je ne puis pas.

– Douze mille à un an. Oui, ou non, Israël ?

– Soit... parce que c’est vous !... Voici du papier timbré, – libellez l’acte de votre écriture : c’est plus correct.

– Je le veux ainsi, Judas ! répliqua Cascadérac avec un infernal sourire. Puis consultant de l’œil un almanach-bloc qui marquait la date du jour : 29 février 1888, – il annonça tout haut ce qu’il écrivait :

« Au 29 février prochain, je paierai à M. Esaü Schull la somme de cinquante mille francs, valeur en compte. »

Et il signa.

– Parfait, dit le juif, escamotant le papier, va-t-en, Zénobie.

Zénobie disparut, après un long regard ; Thibaut tirait sa moustache diaboliquement.

– Voici douze billets bleus, puis vos titres de propriété pour la terre de « Biniou-les-Sables ». Plaignez-vous, à présent... Et que comptez-vous faire de cette fortune ?

– Avec votre argent je veux enlever une jeune fille qui m’aime et que j’aime, et dont le père me dégoûte, – voilà, cigare d’un sou !

Et, Thibaut, billets et titres empochés, sortit gaillardement en sifflant les *Pioupiou d’Auvergne*.

– Imbécile ! cria Esaü, quand la porte fut refermée...

Il jubilait ; il avait tort. La main vengeresse de la Providence s’appesantissait sur sa coupable échine.

III

Le même soir, en rentrant chez lui, Schull, qui n'avait pour servante que sa fille, trouva le foyer éteint, la maison vide.

Il appela : « Zénobie ! » Rien ne répondit. Furieux il grimpa au second, ouvrit la porte d'une petite chambre, – personne ; mais sur une table, une lettre.

Il l'ouvrit, avec un frisson, et voici ce qu'il lut :

« Papa, j'en ai assez d'être ta bonne, et de t'aider à voler le monde. Je pars – très loin – avec M. Cascadérac et ton argent de ce malin... tu sais, les douze mille. On se brûle à jouer avec le feu. J'aime, à présent. Bonne nuit. – Z. »

– Anathème ! hurla le Juif ; mais il ne déchira pas ses habits, étant fort économe.

Trois jours, il resta, sombre, enfermé, solitaire ; puis, peu à peu, il se consola, à feuilleter, une par une, ses deux mille créances.

A la dernière, il s'arrêta, pensif ; c'était celle de Cascadérac. Il la contemplait mélancoliquement ; elle lui coûtait cher – si gros encore que fût le bénéfice futur.

Soudain, il verdit : « 29 février..., le 29 février prochain, balbutia-t-il... Mais c'est dans quatre ans ! Au voleur !! »

Profitant de l'année bissextile, Thibaut s'était généreusement accordé du temps pour rembourser sa dette.

Alors, Lazare-Esaü Schull baissa la tête – et pleura de la bile.

Les malheurs s'en viennent par série. Un mois plus tard, il lut dans un journal officiel qu'une nouvelle voie de chemin de fer allait être établie en Bretagne. Sur son tracé direct se trouvait la terre de « Biniou-les-Sables »,

qui désormais valait deux cent mille francs ; l'État l'achetait. Ce fut le coup de grâce. Le Juif eut la jaunisse, liquida ses biens, partit pour Stamboul. A présent, il est Turc.



LE VIOLON DES MARTYRS

I



Tous les matins, au coup de midi, tous les soirs, au coup de six to he heures, l'année dernière encore, et cela depuis des années, o un petit vieillard étonnamment un jeune, sortait d'une maison de la rue des Martyrs, un peu avant la rue de Laval, et s'en allait à petits pas par la rue de Latour-d'Auvergne. Ne vous attendez pas à un bien gros mystère. Tout le monde, dans son quartier, connaissait M. Charles Sureau, rentier, – homme très doux, très poli, – et très avare, ajoutait-on. Il était propriétaire de cette antique bâtisse qu'il habitait, en percevait régulièrement les loyers, aimait les gens exacts et tranquilles, mais cependant accordait volontiers *du* temps aux locataires peu fortunés. Son renom d'avarice lui était tout doucement venu de ce que, étant riche, il ne dépensait rien. Il n'avait même pas un domestique, et couchait au dernier

étage dans une chambre, très simple, que son concierge mettait en ordre, chaque jour. Dans cette rue de Latour-d'Auvergne, il prenait ses repas dans un restaurant de vingtième classe, surtout fréquenté par des artistes pauvres, et, chose singulière, chaque fois, à midi, à six heures, chaque fois qu'il arrivait dans son cabaret, il s'arrêtait un instant devant la maison, considérait les fenêtres du second étage d'un regard triste, soulevait son chapeau, comme s'il eût salué quelqu'un d'absent et de lointain, puis entrait sans mot dire, s'asseyait à sa table ordinaire, mangeait un peu, buvait à peine, et se retirait très vite. Pour les habitués de l'endroit, le père Sureau était, selon les expressions diverses : original, toctoc, loufoc, – ou « une âme bourrelée de remords ; » personne ne songeait à en savoir plus long. Mais dans sa propre maison de la rue des Martyrs, les commentaires allaient du plus beau train. Le concierge lui-même déclarait n'y rien comprendre. Pourquoi habiter, sous les toits, une misérable chambre, quand on possède au premier étage un appartement magnifique, plein d'objets rares et de meubles précieux ? Dans cet appartement, il est vrai, Charles Sureau passait toutes ses journées enfermé à triples verrous ; mais jamais il n'ouvrait une fenêtre, jamais il n'avait laissé pénétrer personne à sa suite dans le séjour enchanté où la poussière des années s'épaississait lentement. Tout ce que les oreilles curieuses aux écoutes avaient pu saisir au vol, derrière les portes, était un petit bruit furtif, étouffé, de violon raclé péniblement ; on eût dit un enfant qui s'essaye sur un instrument de vingt-neuf sous peint en rouge. Il y avait trente ans que ce mystère persistait, sans souci des voisins, éternellement attentifs et des boutiquiers furieux de ne rien savoir. On avait parlé de fausse monnaie, de Barbe-Bleue, de magie noire... autant en emporte le vent ; le vieillard n'entendait rien et continuait à s'agiter son existence régulière et monotone, confiné dans un rêve et présent sur cette terre, juste ce qu'il en faut pour n'être pas un mort.

II

Or, nous, conteurs, qui avons ce naturel privilège de connaître le fond des choses que nous inventons, – nous ouvrons, avec la clef magique des volontés souveraines, la porte archi-fermée de l'énigmatique vieillard. C'est un procédé encore plus simple que de soulever les toits des maisons, comme des couvercles de boîte, selon la mode d'un de nos ancêtres directs : le diable boiteux. Ouvrons donc.

Il est une heure de l'après-midi. Charles Sureau vient d'entrer dans le « magnifique appartement, rempli de bibelots rares ». Celui qui a dit cela ne s'est point trompé, quoiqu'il ait parlé au hasard d'une imagination vagabonde. Le vieillard se tient assis, sur une petite chaise basse, dans le coin obscur d'une chambre où les lourds rideaux croisés et clos laissent filtrer à peine les rais tremblants d'un automnal soleil... Et l'on distingue : un grand lit à colonnes, aux draps ouverts, et qui gardent encore (on le devine après des ans) l'empreinte d'un corps rigide. de là parti pour la terre éternelle. La pendule, arrêtée *exprès*, jadis, marque trois heures, – nuit ou jour ? Un seul le sait, le contemplateur au regard fixe, dans le coin obscur. Des portraits sont accrochés aux murailles ; et le plus grand, le plus en vue, *l'affirmatif*, représente un homme de quarante ans au bon sourire ; figure un peu vulgaire sans doute, mais qu'on aurait aimée. Comme si la chambre eût été habitée la veille par l'être familier, des papiers – jaunis à présent, – sont entassés sur une table ; des vêtements surannés, des livres d'auteurs, débutants *alors* (?), morts depuis, traînent sur les meubles, et les plantes mortes aussi, décolorées, devenues vagues, sèchent et se cassent dans des vases du Japon où une eau s'est tarie. Et toujours, tout petit dans son coin obscur, sur sa petite chaise basse, le vieillard considère – et se souvient.



Il avait un chapeau pointu de Pierrette, et dans les bras un violon d'enfant.

La religion du souvenir, maladie douloureuse, inconnue aux cœurs vulgaires, symptôme des morts prochaines, dit-on, sentiment particulier, affreusement tendre, d'une stupéfiante douceur, voilà donc le grand rêve où s'isole le petit bourgeois de la rue des Martyrs – et vous l'avez compris. Dans cette chambre, il y a trente ans, son père est mort, Et dès lors, rien n'a été touché, toute chose est à sa place ; et seul, le fils pieux, depuis qu'un cercueil la heurta en s'en allant, à rouvert cette porte, qui donne sur le passé., ,

Son père l'avait élevé lui-même, – la mère était morte à vingt ans, – son père n'avait jamais voulu qu'il allât dans un collège ; il lui avait appris ce qu'il savait, et c'était bien assez pour être un honnête homme ; et d'éducation et d'instruction, celle-ci est la meilleure, qui nous vient sans idée de devoir imposé.

Le moraliste Louis Cabrol, esprit mûr dans sa jeunesse, nous le dit : « Les guides sûrs... sont les bons génies tutélaires présidant à nos destinées : nos familles... » Or, à lui, toute sa famille était son père ; ce père le *gâtait*, selon le mot des aïeules.

Un soir, en s'endormant, dans un caprice d'enfant qui connaît sa puissance, il avait désiré de trouver à son réveil un violon sur son lit. Et, par la nuit d'hiver, le père était parti ; le lendemain matin, Charles avait son violon, et ne s'en étonnait guère. Pourtant, il n'avait jamais cassé cet instrument tombé d'un rêve, et l'avait conservé toujours, dans une divination précoce du religieux souvenir. Et c'est de ce violon que, parfois, les curieux aux aguets entendaient racler le vieillard, se refaisant tout petit enfant, dans la grande ombre du père mort...

La nuit tombait, il était six heures. Charles Sureau s'en fut dîner, de son petit pas monotone. Et, rue de Latour-d'Auvergne, au-dessus du cabaret, il salua, comme de coutume, les fenêtres du deuxième étage.

III

Là, à ce deuxième étage, il avait autrefois aimé son unique maîtresse ; et, dans ce cabaret, ils avaient, tous les deux et cent fois, déjeuné côte à côte. Il y avait vingt-cinq ans de cela, encore. Depuis, dix patrons s'y étaient succédé... lui seul, client antique, était resté fidèle, et s'en revenait chaque jour s'asseoir à la même table, en tête-à-tête avec un léger fantôme. Car elle aussi était morte bientôt ; tout ce qu'il aimait le quittait avant l'heure. Et c'est pourquoi il se défendait d'aimer personne, par pitié pour autrui.

Un soir, à la sortie d'un bal masqué (elle était en Pierrette), elle avait pris froid, et, tout de suite, s'était sentie très mal. Alors, malgré quelques murmures de conscience maladive, il l'avait emportée dans l'appartement où son père était mort, et l'avait installée dans son ancienne chambre à lui, *voisine de l'autre* ; comprenant bien qu'elle allait mourir, et voulant avoir sous le même toit tous ses souvenirs réunis, pour les revivre ensemble.

Mais Charles Surau a fini son dîner de pauvre. Il rentre chez lui, dans l'appartement-cimetière. Cette fois, c'est dans une autre pièce qu'il pénètre. Encore un lit – étroit celui-là – défait, marqué d'une forme disparue. Des vêtements de femme épars, et dans un coin, pendu à une patère, un grand chapeau pointu de Pierrette amoureuse...

Ainsi donc, la journée appartient à son père ; la soirée à sa maîtresse. Dans la journée, il revit son enfance, sa prime jeunesse ; il revoit le père attentif, il marche avec lui la main dans la main, comme au temps où il était petit, blond – et joli, – disaient les commères sur les seuils. Il s'absorbe, il s'abstrait, il force le passé à surgir vivant de la nuit des sépulcres ; dans la journée, il est « enfant ».

Mais, le soir, il se transforme ; c'est l'amant. Il l'appelle, il l'évoque, elle ! qu'il eut vierge, qu'il aima, dont il fut aimé. Il se souvient, fixement,

volonté concentrée, sourcils froncés, narines ouvertes, il se souvient des couchers joyeux et des charmants réveils ; il aime !

Soir ou midi, père ou maîtresse, il rêve de *lui*, il rêve d'*elle*, – éveillé, – automatique, oubliant le réel et les ans révolus ; et son rêve a vaincu la mort. *Il est heureux.*

Puis quand minuit sonne, il souhaite un bon sommeil, – ô folie ! – à l'ombre de ses aimés et va dormir, paisible, – sous les toits, près des laquais qui ronflent. Qu'importe ! demain le rêve reprendra – intense, englobant tout... – Tel il vécut.

IV

L'an dernier, après deux jours de silence, le concierge, inquiet, prévint la police. Charles Sureau n'avait pas reparu. On viola, brisa brutalement les portes de l'appartement sacré.

On trouva le vieillard mort à son tour, – et couché, ce qui fit sourire, au milieu de la porte qui mène d'une chambre à une autre... oui, au milieu, le cœur bien au milieu.

Sur la tête, il avait un chapeau pointu de Pierrette, et dans les bras un violon d'enfant.

– Pauvre fou..., dit quelqu'un.

Hé, hé ! Je ne sais pas.



ÉGOÏSME

I



ÈS le collège, Casimir Valtragne était un petit homme important, content de soi, vivant pour soi ; – hors de lui, rien n’existait. Pour camarades, il choisissait ceux-là qui pouvaient lui rapporter quelque agrément ou lui être de quelque utilité dans le présent comme dans l’avenir ; car il regardait de loin la vie et, par avance, réglait ses destinées. Aux heures de conversations graves, sa phrase coutumière était : « Quand mes parents seront morts... » Alors, il ferait telle et telle chose ; mais ses désirs restaient bien les plus plats du monde : un appartement chauffé, de larges voitures, de gros cigares qu’il fumerait tout seul, de bons dîners servis pour lui, et des fourrures où son « moi », l’hiver, aurait chaud ; jamais il n’associait personne, même en rêve, aux joies qu’il se souhaitait.

Très heureusement, un tel caractère est rare dans la jeunesse, et pour expliquer Casimir Valtragne il fallait remonter jusqu'à ses parents, dont il envisageait la mort avec une si parfaite sérénité. Casimir était fils de vieux. Quand il avait quinze ans, son père en comptait soixante-dix et sa mère cinquante-cinq. L'enfant était né avec une âme froide de vieillard ; et pour une fois, l'on eût dit que la triste expérience de la génération ascendante profitait au nouveau rejeton, si pourtant sécheresse est profit.

A vingt ans, il ne croyait à rien, ne riait jamais, ne voulait pas d'amis, encore moins de maîtresses, se montrait raisonnable en toute occasion et ne s'était jamais grisé. Bien habillé, logé, nourri dans sa famille, un peu d'argent en poche, il se contentait de son sort, et si parfois quelque désir *trop cher* lui chauffait la cervelle, il remettait à plus tard : « Quand mes parents seront morts... » Il attendait.

Il n'avait pas de métier, devant être riche, et son unique occupation était le soin de sa personne. Si, avec quelques compagnons, il entrait dans un cabaret, il payait strictement sa dépense, n'acceptait rien, ne voulant rien offrir, et, tout bas, se moquait de ceux qui ne savent pas calculer..

A deux années de distance, il perdit successivement son père et sa mère, porta correctement leur deuil, et résolut de s'installer dans l'existence d'une manière définitive et conforme à ses goûts invariés. Il n'avait plus que lui au monde ; il tenait à conserver son « *je* » à son « *moi* ».

Bien que fort jeune encore, il était déjà chauve et bedonnant ; mais tel quel, il se jugeait agréable et s'estimait très haut.

Il voulut être aimé. Pour lui, le verbe aimer n'avait de raison d'être qu'au passif absolu. Et, sa maison installée, selon ses anciens rêves, il se mit en quête de la femme qui devait l'adorer.

Il la désirait jolie, pour lui-même, et pauvre, pour qu'elle lui dût tout. Il tenait à de la reconnaissance ; c'était bien le moins.

II

Or, il advint naturellement qu'il ne rencontra que des gueuses qui s'efforcèrent de le duper, piper, plumer comme oison, et qui, reconnaissant leurs tentatives foncièrement inutiles, s'éloignaient à la file, après de mauvais jours et de boudeuses nuits.

Cela commençait mal, et le parfait équilibre d'une existence précieuse et sacrée s'en trouva quelque temps compromis.

Casimir Valtragne allait renoncer à jamais à être aimé, quand le hasard jeta dans sa route une jeune femme, très pâle, très triste, encore jolie, qui accepta tout ce qu'il voulut, avec une sorte de résignation fataliste. Elle s'appelait Jeanne ; elle avait beaucoup souffert, aulrefois, – disait-elle, – et n'importe quoi serait un mieux dans sa vie. Elle était douce, silencieuse, humble, plus servante que maîtresse, prête à tout. Si parfois, en cachette, elle pleurait, Casimir ne voulait pas remarquer ses yeux rouges, et se congratulait sur sa bonne trouvaille. C'était bien la femme dévouée, muette, et fidèle, qu'il lui fallait – et pas exigeante du tout, en vérité.

Au bout de quelque temps, subitement, sa tristesse augmenta, et des larmes débordèrent, forçant l'attention du plus indifférent.

Avec ennui, Casimir interrogea, et la jeune femme répondit, entre mille sanglots, qu'elle était enceinte.

A cette nouvelle, Valtragne se sentit ému, ô miracle ! mais de diverses façons.

Sa première impression fut une contrariété furieuse ; voilà qui dérangeait tout, le calme, le trantran ordinaire ; puis il s'avoua flatté ; être père, c'est une affirmation de puissance virile, qui, pour être vulgaire, n'en est pas moins chatouillante. Et il sourit :



– La mère et l’enfant partirent avec l’homme.

– Eh bien ! après, on l’élèvera ce petit.

– Mais je suis mariée !!

– Hein ??

C’en était la première nouvelle. Elle était mariée. Tout se compliquait, empirait ; adultère, un enfant... que devenir, ô ciel ! adieu la tranquillité !...

– Conte-moi ça, et vite, dit-il brusquement.

Il entendit alors une lamentable histoire. Un homme, joli garçon, épousé à la hâte ; puis les déceptions, puis les épouvantes. Ce joli garçon était un débauché crapuleux, qui avait fini par emporter la caisse d’une maison de commerce, avait filé à l’étranger, laissant sa femme au pavé... C’était tout.

Casimir respira. Le mari ne pouvait reparaître de si tôt ; on avait le temps de voir venir ; et, puisque le mal était fait, il fallait se résigner.

L’enfant naquit. Un garçon. Et Casimir ne se tint plus d’orgueil. Ce bambin grandit et Casimir l’adora. Un cœur est un cœur, tôt ou tard il doit aimer. La nature impérieuse prenait sa revanche enfin.

III

Des jours, des mois, des ans passèrent, transformant les êtres, les choses. A présent, le fils de Valtragne, le petit Jean, finissait sa dixième année. Il était joli comme sa mère, mièvre, avec des yeux ardents, et des cheveux trop lourds ; et ce n’était plus Casimir qui commandait en tyran absolu dans la maison changée, – c’était Jean. Ce qu’il disait était bien dit ; – ce qu’il faisait était bien fait. Son père s’inclinait devant lui ; et la mère ravie, traitée en épouse à présent – se reprenait à croire à la clémence du sort.

Dans ses courtes maladies de la première enfance, Jean avait été veillé, sans un arrêt d'une heure, par son père attentif, épiant un soupir, éperdu pour une plainte. Casimir ne vivait plus pour lui, il vivait pour le « petit ».

Dans ce cœur desséché, et qu'on aurait cru mort, s'était fait le réveil éclatant des nécessaires tendresses humaines, sans lesquelles l'homme au monde n'aurait pas sa raison d'exister. Et l'enfant adoré grandissait, libre et fier, dans cet air surchauffé.

Et jamais, un instant, Valtragne ne songea que plus tard, *le petit*, à son tour, pourrait dire : « Quand mes parents seront morts... »

Un jour, dans son cabinet de travail, Casimir lisait un livre chantant le charme intime des maisons familiales ; et, à chaque page, d'un geste, il approuvait, le cœur tout imprégné de satisfaction honnête et vertueuse, quand, dans une chambre voisine, un grand cri retentit, déchirant et terrible. Il courut. Devant sa femme et son enfant, épouvantés tous deux, se tenait un homme inconnu, mal mis, l'air pauvre, souffrant et mauvais.

Et Jeanne bégayait, : « *Lui ! lui !* »

Casimir comprit : c'était le mari ; on ne l'attendait plus ; il revenait.

L'homme ricana, regardant Valtragne dans les yeux.

– Oui, c'est moi ; après trois ans de voyage, six ans de prison, deux ans de recherche. Je viens réclamer ma femme et mon enfant – puisque j'ai un enfant ; pas de bâtards dans le mariage, je connais le Code... Si vous voulez du train, on va en faire, et du raide. Sinon, en avant marche, filons, j'emmène le tout... J'adore la famille, moi !

– Combien voulez-vous pour disparaître ?

– Rien, rien de rien. Je vous hais, c'est assez naturel. Je pourrais vous poursuivre en justice, mais j'y perdrais peut-être ; je suis trop connu. Je reprends ce qui m'appartient sans façon, à la bonne franquette. C'est mon droit ; – qu'est-ce que vous en dites ?

Alors, Valtragne essaya de tous les moyens, offrit une fortune.

– Non, non.

– Mais cet enfant, misérable, qu'en ferez-vous ?

– Un gueux comme moi, qui haïra les bourgeois comme vous ; j'ai volé, il tuera, lui ! Je me venge, tiens ! Vous m'avez pris ma femme, je vous

prends votre enfant, – qui est le mien, – car les lois sont bien faites ; – puis vous êtes un riche, un gavé, un accapareur, – et j’espère bien que vous en crèverez. Oust ! partons ; en route, mauvaise troupe !

L’enfant criait.

– Jean ! hurla Valtragne, les bras tendus.

– Viendra-t-on, nom de Dieu !

Il fallut céder. La mère et l’enfant partirent avec l’homme...

Casimir restait *seul*, comme il avait, jadis’ rêvé de vivre – pour lui même.



LES DIAMANTS DE MARIETTE



un ami qui l'interrogeait, dans les beaux jours, Georges Fénestrel répondait : – Tu me demandes pourquoi je l'aime ? – Parce qu'elle est petite et que je suis grand ; parce qu'elle est blonde et que je suis brun ; parce qu'elle est faible et que je suis fort ; parce que c'est une enfant et que je suis un homme ; parce qu'elle est seule, sans moi, et que, sans elle, le monde me reste : parce que j'ai tout et qu'elle n'a rien !... Es-tu content ?

Et l'ami s'en allait en haussant les épaules, étant un homme sérieux... pour les autres. A la vérité, s'il avait fallu que Georges racontât sincèrement comment il avait connu Mariette, on eût bien entendu la plus banale des amoureuses histoires. Mais les coups de foudre, dans un décor d'aventures, deviennent de plus en plus rares, en ces temps mélancoliques ; et, parmi les chances d'amour, c'est encore l'habitude qui tient la première place.

– Marions-les d'abord, – ils s'aimeront après... disaient nos pères, en poussant le garçon vers la fille ; car ils savaient que souvent la sagesse des nations déraisonne, et qu'il est fallacieux entre tous le proverbe : Au frottement, tout s'use. – Point en l'amoureuse matière, dame Sagesse, ne vous en déplaie... au contraire...

Donc Georges et Mariette n'avaient aucune raison de se connaître ; mais, s'étant connus par hasard, ils s'étaient aimés, et continuaient la vie côte à côte ; et des imbéciles leur en voulaient de cela.

Des ans étaient passés sur cette liaison introublée, sauf, de ci de là, par quelques-unes de ces nécessaires querelles qui rompent agréablement, dans un bruit de vaisselle cassée, la monotonie bourgeoise des tête-à-tête prolongés...

Et ce fut cette époque que, plus tard, Georges Fénestrel appelait amèrement : « les beaux jours ».

Dans ces faux ménages jeunes, nés d'un caprice, un soir de fête, l'étiquette ordinaire pour les yeux superficiels, c'est la gaieté ; mais tout ce qui est humain compte sa part de tristesse, et le malheur frappe à toutes les portes, sans s'occuper de l'habitant.



Un matin d'automne, Mariette se réveilla en toussant... un rien, un rhume, et ni son amant ni elle ne songèrent à s'inquiéter. Tout le monde tousse à Paris lorsque novembre est proche. Mais, avec l'hiver, la toux s'accrut, devint sèche et chronique ; soir et matin, c'était une crise répétée, fatigante, qui laissait aux joues pâlies un point rouge vif, joli et fatal. Et cependant, ni l'un ni l'autre encore ne voulait croire au mal. Ils étaient ensemble pour aimer et pour rire ; une heure d'amertume leur eût semblé du temps volé à leur jeunesse, ils n'écoutaient pas les voix mauvaises, mais, comme sous une menace, ils se serraient plus étroitement, perfide remède sans doute, quand les forces s'en vont.

Enfin, après des mois, Mariette dut bien s'avouer qu'elle avait *quelque chose*, et tout aussitôt, brusquement, elle prit peur et devint triste affreusement.

Et Georges aussi s'épouvanta. Alors, défilèrent les médecins, qui ne voulaient rien dire, secouaient la tête, et s'en allaient en conseillant des

voyages du côté du soleil, aux pays bleus.

Mariette refusa de quitter Paris, elle y était née, – elle y voulait mourir, songeait-elle.

Puis le printemps, l'été clément, un instant, arrêtaient la maladie en marche. Ils espérèrent.

Mais quand les mois noirs s'en revinrent avec les brumes, tout empira, et cette fois la vérité sinistre s'imposa, souveraine. Mariette était phtisique, et rien, et nul ne la pouvait sauver. Pour Georges, c'était une stupeur. Il avait de la peine à comprendre, à croire.

Il allait, murmurant : – Voilàcequec'est... Les suites d'un souper... ça finit drôlement, la vie joyeuse... mais non, c'est impossible, si, pourtant, ça est !

Sur ces mots, il s'arrêtait, pris d'un besoin fou de hurler à la mort, comme les chiens prophétiques. Mais il fallait mentir, rire, railler pour Mariette, qui, dans ses songes, la nuit, se cramponnait aux draps, criait qu'elle ne voulait pas mourir, et, les jours, restait sombre, silencieuse, perdue dans un grand fauteuil, pâle dans des oreillers, déjà partie, absente...



Et de cette mourante, les corbeaux s'approchèrent ; toute une famille indigne, un père, une mère, qui, jadis, l'avaient vendue, vierge, au plus offrant ; des frères blêmes, suant les vices, flambants d'alcool ; une sœur de treize ans, déjà perdue, qui, l'œil en dessous, reluquait la défroque soyeuse que laisserait Mariette, après elle. Et tout cet affreux monde, sous prétexte d'affection dernière, entourait la moribonde et lui rendait odieux ces jours suprêmes, sur cette terre en boue.



Les frères buvaient les bouteilles au goulot, pour noyer leur tristesse.

Devant ces gens ignobles qui le saluaient, très bas, Fénestrel prenait la fuite, désolé d'abandonner la malade, mais suffoqué de nausées et d'angoisses neveu.

Alors, *Monsieur parti*, le père et la mère, curieux, fureteurs, avides, rôdaient par l'appartement, soupesant les tentures, sondant les meubles. Tout cela était à Mariette, – Georges le lui avait donné, – tout cela serait à eux, et les sinistres drôles, en s'entre-regardant, avaient de la peine à ne pas chanter leur bonheur. Ils la retrouvaient enfin, cette fille adorée, disparue depuis cinq ans ; ils la retrouvaient pour en hériter... et elle avait de *quoi*, du bien... quelle au bain !

Dans la salle à manger, les frères buvaient les bouteilles au goulot, pour noyer leur tristesse, disaient-ils.

Et ces vampires, ces larves, ne s'en allaient plus, attendant la curée et la réjouissance. Il y en aurait un bon morceau pour chacun, tout le monde serait satisfait sans avoir à se battre ; – par avance le partage était fait. La sœur essayait les robes, chaussait les souliers, et riait à toucher les velours. Mariette laissait faire, résignée.



Avec son Georges, elle voulut revoir les endroits où belle et forte, jadis, elle était passée. Il obéit à ce désir, comme à tout autre. Il la promena dans les bals, où les orchestres fous enlevaient les danseurs désarticulés, les chahuteuses grises, dans des « en avant » tumultueux ; les cabarets où l'on dînait gaiement autrefois avec des camarades qui, eux, continuaient la fête, et la vie ; ils revirent tous les endroits banals, devenus chers, par leurs souvenirs, et parce que, bientôt, elle ne les verrait plus.

Et ce fut un douloureux calvaire, que toutes ces stations au travers de la joie.

Dans les derniers jours de sa vie, comme souvent il arrive, la jeune femme se sentit subitement allégée de son mal ; elle respirait librement, – elle crut, follement heureuse, à une guérison miraculeuse, impossible. Et Georges, qui ne s’y trompait guère, lui, disait comme elle, affirmait que bientôt elle redeviendrait vigoureuse et vaillante, et que toutes les mauvaises heures s’en iraient, oubliées.

Un soir très doux, sur le boulevard, à la vitrine d’un joaillier, Mariette admira un bracelet lourd d’or, un collier de reine, orné de diamants superbes. Cela coûtait une petite fortune.

– Les veux-tu ? dit Georges.

– A quoi bon ? soupira-t-elle, songeant que ce serait sa famille, ces monstres, qui recueilleraient encore cette nouvelle part d’héritage.

Le lendemain, Georges lui apportait ces diamants.

D’abord, elle refusa d’un geste douloureux. Il insista gaiement, déclarant ne pas comprendre cet inconvenant refus.

Alors, elle pensa que si, réellement, elle devait bientôt mourir, Georges, qui n’était pas bien riche, n’aurait pas fait cette dépense énorme – et inutile.

Elle se dit : « Décidément, je suis sauvée ! » Et elle accepta bracelet et collier, comme un talisman, comme un gage de santé et de vie, avec un débordement de joie immense, dans son cœur rassuré.

Avalant ses larmes, Georges souriait.



Jouant avec son bracelet et son collier, comme une petite fille, s’en parant tous les jours, à toute heure, et prise de confiance, dans son pauvre calcul humain, – elle n’entendit plus le spectre venir.

Une nuit, Georges sentit une étreinte très douce ; Mariette endormie s’était rapprochée de lui. Un souffle tiède lui passa sur le visage ; la jeune

femme murmurait son nom – puis elle eut un léger frémissement de tout l'être, qui l'inquiéta.

Il alluma la bougie à la hâte.

Mariette était morte... Elle était morte heureuse et sans croire à la mort.

La famille hérita.



LA DERNIÈRE DU « BEL ADO »

I



Montmartre, tout le monde connaît le « Bel Ado » ; mais, comme en cette époque de centenaire et d'universelle exposition, l'on-compte autour, tout autour de-la Tour... Eiffel – plus de nobles étrangers que d'habitues de la Reine-Blanche, nous allons indiquer d'une façon précise le-signallement physique et moral de cet homme de bien :

Le Bel Ado, Ado-ré, pour les dames ; Adovert, pour les curieux ; Ado-nis, pour lui-même, – Adophe enfin, et non Adolphe, d'après son parrain et sa marraine, des gens sans préjugés. Age, la trentaine ; taille moyenne, tout moyen, excepté le nez, un nez monstrueux, un nez rare qui l'avait fait surnommer dès l'enfance : *Double-Blair*, et qui, plus tard, lui valut ses succès féminins. Signes particuliers : l'air commun. Voilà pour le corps.

Une belle âme, indifférente à tout ce qui ne peut rien rapporter... un peu dédaigneuse même ; mais chevaleresque au point de tout accepter sans rancune : l'argent des femmes, les coups de pied des hommes. Au demeurant, le meilleur fils du monde... un garçon sympathique, quoi ! et connaissant la vie...

Ces derniers temps, il honorait de ses grâces et de sa protection la petite Esther Gratton... Cette jeune fille, très désirable en vérité et d'un abord facile, habitait, rue de Moscou, un appartement meublé assez propre qui lui coûtait bel et bien dix louis par mois, sans compter les faux frais, car sa propriétaire, madame Bujour, était une femme à cheval sur les principes, mais qui voulait son dû... « Un sou est un sou... comme disait feu Bujour. » Avec cette phrase-là, elle répondait à tout. Pour que sa propriétaire fût satisfaite et que le Bel Ado se déclarât content, il fallait une rude activité dans le petit commerce, mais Esther était vaillante, et comme l'héroïque Antée, à peine sur le dos, elle retrouvait des forces pour le bon combat.

Depuis un an environ, Ado lui était fidèle, quand la semaine dernière, brusquement, il disparut. Il avait trouvé mieux sans doute. Esther le chercha, ne put le découvrir et le pleura trois jours. Jamais elle ne retrouverait un homme si caressant, avec un nez pareil, songeait-elle. Un instant, elle pensa à prendre le deuil, mais elle y renonça, craignant d'attrister la clientèle.

Un malheur n'arrive jamais seul. Un matin, madame Bujour vint frapper chez Esther.

– Ma petite, vous êtes bien gentille, mais vous allez déguerpir ; j'ai trouvé à louer votre appartement pour la durée de l'Exposition, le triple du prix actuel, à une noble dame anglaise, lady Bitonnett ; elle l'a visité hier pendant votre absence, et l'affaire est conclue. Pas de pétard, prenez vos nippes, et bonsoir, vous me devez huit jours, je ne vous en fais pas cadeau, – un sou est un sou, comme disait feu Bujour, mais vous me les paierez plus tard ; ce crédit vous indemnise ; ainsi donc, il faut voir à filer.

Esther voulut crier, mais madame Bujour avait un frère dans la police, elle rappela ce détail, et l'enfant dut se résigner.

Sa malle faite, tristement, elle remit sa clé à la propriétaire.

– Une clé ? il y en avait deux ; – où est l'autre ?
– L'autre ? C'est Ado qui l'a ; – courez après.
– Cent sous de plus sur votre compte – et portez-vous bien, mademoiselle. En octobre, si vous voulez, nous nous reverrons, l'appartement sera libre.
– Plus souvent !
Et Esther s'en alla furieuse.

II

Deux heures plus tard, lady Bitonnett arrivait et s'installait. C'était une vieille fée britannique, de cinquante-cinq ans ; elle voyageait pour la première fois et trouvait tout étrange dans ce damné Paris.

Quand elle eut vidé ses deux malles et ses quatre nécessaires, elle sortit, courut les rues, l'Exposition, dîna dans une taverne, et revint, vers minuit, de belle humeur, et l'esprit egayé par trois cherries-brandies.

Pudibondement, elle se dévêtit, coucha ses charmes, et s'endormit d'un sommeil sans remords.

Or, ce même soir, vers la même heure, le Bel Ado, ivre-mort, mais n'ayant plus un sou dans ses poches, se prit à regretter Esther. Il s'avouait ses torts et souhaitait son pardon.



– Ké-ksé-kça ? hurla-t-il.

En titubant, il prit le chemin de la rue de Moscou, passant, mélancolique, devant les cabarets où sa détresse lui défendait d’entrer.

Il se reprenait décidément de passion pour Esther.

Arrivé devant la maison de l’aimée, il sonna, monta les deux étages, tira sa clé, ouvrit la porte, frotta une allumette et entra dans la chambre.

Lady Bitonnett, réveillée en sursaut, crut, à cette apparition, sa dernière heure venue. Dans un éclair de pensée, elle se figura que Jack l’Eventreur la suivait depuis Londres, elle se vit découpée dans les côtés intimes de son « moi ». Elle voulut crier ; elle ne put desserrer les dents. Dans l’ombre des rideaux, elle attendit, suffoquée, pâmée d’épouvante.

Devant le silence de l’alcôve, le bel Ado ne s’émut pas. « Elle boude », songea-t-il, « on verra bien tout à l’heure ; – on sait comment faire rire les dames. »

Rapide, il se déshabilla et se fourra dans le lit. L’Anglaise ferma les yeux et récita ses prières. Sur la table de nuit, Ado aperçut une pile d’or, cette vue l’enflamma ; il voulut reconquérir sa maîtresse à tout prix, et brusqua l’attaque. Lady Bitonnett s’évanouit à. moitié. La bougie, usée, venait de s’éteindre.

Par trois fois le bel Ado chargea, comme nos cuirassiers à Waterloo, sur la vieille garde anglaise. Rien ne bougeait ; seuls, de violents soupirs s’entendaient dans la nuit.

– Elle a engraisé, ma parole, l’ingrate, en mon absence... Va, fais ta tête, – demain il fera jour...

Et, fatigué de vin et d’amour, le Bel Ado s’endormit brusquement et ronfla comme un orgue.

Alors, peu à peu, lady Bitonnett, rassurée et ravie dans sa chair, rassembla ses esprits en déroute.

Non, ce n’était pas là un assassin, mais au contraire un agréable gentleman... Et quel nez !... Il ne s’en trouvait pas de semblables parmi les Iles unies – où cependant, dans sa longue carrière, il lui avait été donné bien souvent, Dieu merci ! d’en contempler de gros et de grands, et de belle

venue. Mais comment cet aimable jeune homme se trouvait-il à ses côtés ? Elle réfléchissait. Puis elle se souvint que jadis des voyageurs impudiques avaient conté devant elle, les incorrects ! qu'en Italie, en Suisse, en Belgique, dans les établissements de bains, par exemple, les dames, selon leur volonté, étaient suivies par des hommes, et les gentlemen par des demoiselles... Dans ce Paris immoral il devait certainement exister des maisons analogues. Il était évident que, dans cet appartement meublé, garni, se comprenait un homme ou une femme, selon le sexe des locataires, ou leur désir exprimé... *Shoking !* c'était bien immoral, mais bien délicieux... *indeed !*

Et, sur ces bonnes pensées, à son tour elle ferma les yeux, souriante et rêva de la Tour Eiffel.

III

Le matin triomphant criblait de flèches d'or les façades endormies de maisons paresseuses. Un rayon tapageur glissa entre les rideaux de la chambre fermée ; tout s'éclaira.

Le bel Ado, ouvrit un œil ; deux bras, à ce moment, deux bras grenus et rouges, s'enlaçaient amoureusement autour de son cou.

– Ah ! ah ! on ne boude plus son homme, alors ?...

Mais la voix lui manqua, il poussa un cri de terreur et sauta hors du lit.

– Ké-ksé-kça ! hurla-t-il.

Devant lui assise et toujours souriante, la chemise tombée, se montrait, ingénument dépeignée, les dents dehors et jaunes, son amante de la nuit...

Il ne comprenait rien ; il se sentait devenir idiot ; mais ses yeux ahuris, pour la seconde fois, rencontrèrent la pile d'or étalée... Il retrouva son sang-

froid.

– Pas de bêtises, murmura-t-il, il y a de quoi frire...

A cet instant, lady Bitonnett gazouillait une phrase de tendresse dans le plus pur anglais.

Ado avait été un peu palefrenier, un peu bookmaker, et comprenait à peu près cette langue.

L'explication fut difficile, mais on s'expliqua. Le bel Ado ne jugea pas à propos de détruire les croyances fantaisistes de sa nouvelle maîtresse sur les appartements garnis.

Il lui proposa d'aller déjeuner. Elle accepta. Et, lui mettant dix guinées dans la main, elle le pria de payer partout, craignant d'être volée. Il se laissa faire.

Voici quatre jours que cette liaison dure. Lady Bitonnett est folle du Bel Ado. Il roucoule en anglais. Il l'a menée au boulevard extérieur, dans tous les caboulots, où les camarades la trouvent distinguée et s'empressent autour d'elle.

Hier, son Anglaise au bras, Ado a rencontré Esther Gratton. Il l'a foudroyée d'un dédaigneux regard, puis est passé superbe...

N'importe... de retour à Londres, lady Bitonnett, retrouvant sa vertu égarée en voyage, en racontera de belles sur l'immoralité française en général, et sur les appartements garnis en particulier.

Mais les philosophes vous diront que c'est toujours avec des documents semblables que fut écrite l'HISTOIRE, enseignement éternel des peuples prosternés.



LES DEUX SERVANTES

I



ES hommes ont beau, – lorsqu'ils sont entre eux, – parler haut, taper du poing les tables, casser la vaisselle, pour affirmer leur puissance et leur autorité, – rentrés à la maison, ils n'en sont pas moins aussitôt repris par le bout du nez et conduits à la guise de tout ce qui porte un cotillon, femme ou maîtresse, le titre importe peu ; et ce sont ceux qui ont crié le plus fort qui filent le plus doux ; les vieux comme les jeunes ; les uns par amour de la paix, les autres pour n'être pas privés de leur petite ration quotidienne de gymnastique cubulaire... toujours le bout... du nez, soit !

C'est à cela que songeait tristement, assis sur un banc de pierre, à côté de sa porte, le vieux Grégoire Pacotin. Le crépuscule, violet, tombait sur le

village, et le coucher du soleil teintait d'or et de pourpre sanglante les mares d'eau sale, au milieu de la rue principale, où les bruits s'apaisaient.

Trois fois de suite, Pacotin, se parlant à lui-même, répéta dans le silence, d'un accent convaincu :

– Tu n'es qu'une vieille bête... oui une vieille bête !...

Et, désespérément, il secouait sa tête rude, au profil anguleux, volontaire, têtue, de vieux paysan qui vit pour lui seul.

Puis, il se leva, traîna quelques pas, montant la rue vers la campagne ; et, s'abritant les yeux de la main, il regardait au loin sur la route :

– Rien... elle ne se presse pas... qu'est-ce qu'elle fait donc, bon Dieu ?

Celle dont il guettait le retour avec angoissé était sa servante Brigitte, partie en ville dès le matin. Il y avait vingt-cinq ans passés que Brigitte vivait dans sa maison. Quand elle y entra pour la première fois, portant au bras son baluchon de nippes rapiécées, Virginie Pacotin, la femme de Grégoire, achevait de mourir d'une mauvaise maladie qui lui bouchait la gorge. A cette époque, Brigitte était une belle fille, grande et mince, à l'allure décidée, au regard clair, hardi, et pourtant laborieuse, tôt levée, tard couchée, brassant la besogne, sans se plaindre.

Quand Grégoire fut veuf, par économie il devint aussitôt l'amant de sa servante, qui se rendit au premier mot. Il lui fallait des femmes, c'était un besoin de son sang, celle-là ne coûterait rien. En effet, Brigitte ne murmura pas de cette augmentation de service ; et, dès l'aube, elle quittait la couche du maître pour aller reprendre son balai de fille à gages.

Les ans avaient coulé sur cette liaison. Tous deux vieillissaient ; mais, peu à peu, Brigitte s'était fait large la place au foyer : et les autres domestiques lui obéissaient plus vite et plus volontiers qu'à Pacotin lui-même. Ces autres domestiques étaient deux hommes, un garçon de labour et un bouseux d'écurie, propre à tout, propre à rien. Pacotin était riche ; il touchait à la soixantaine et n'avait point d'enfants, Brigitte comptait quarante-sept ans.

Brusquement, un beau soir, elle se prit à geindre se déclarant lasse. L'âge, c'est l'âge... Les nuits ne chômaient pas, Grégoire étant resté diablement vert ; elle méritait bien son repos dans le jour ; elle pouvait à son tour faire

un peu la dame et dormir plus longtemps... Il fallait prendre une autre servante.

Pendant six mois, Pacotin refusa. Mais, alors, il eut à supporter les bouderies de midi, les soupes froides, les refus du soir, le lit sans contact, la femme d'un côté, lui de l'autre, séparés par la rancune et la mauvaise humeur. Et, tout vieux qu'il était, cette glace dans sa couche le vexait singulièrement, ayant conservé des appétits solides que l'abstinence quadruplait.

Et toujours, aux repas déliant sa langue, et de la bonne façon, Brigitte revenait à la charge, chantait son antienne :

Elle avait bien gagné, vrai Dieu, sa part de calme pour les temps mûrs, depuis vingt-cinq ans et plus qu'elle peinait du corps, trimait de toutes les manières. Le jour, aux champs, au lavoir, aux bêtes, partout ; la nuit, toujours prête, et toujours occupée, pis qu'une paillasse à soldats, jamais de dimanche pour ce travail-là... Justement, elle avait une nièce qui se faisait grande ; c'était l'affaire toute trouvée. Pas de gages, bien sûr, la nourriture ; un vêtement à la saint-Jean, pour ne pas la laisser aller toute nue, sous le soleil du bon Dieu... Voilà tout... Ça vous ruinerait-il, grigou que vous êtes ?

– A vingt ans, on mange dur... ripostait le paysan... Allons, tu peux marcher encore, la vieille, t'as le sang chaud, les charnières bonnes...

Et, elle, furieuse : – Possible ! – puisque je suis votre servante, je peinerai encore à la journée. – Mais pour la nuit, fermez boutique, il n'en faut plus !

Il se querellaient ainsi chaque fois que la mangeaille les ramenait à la même table. A la longue, fatigué des cris et des scènes, *privé d'amour*, Grégoire céda.

– Va quérir ta nièce, avait-il soupiré, vaincu.

Le lendemain matin, en carriole, Brigitte partait à la ville, fouettant le gros cheval, sur les routes mouillées, la coiffe au vent, triomphante.

II

A présent, Pacotin regrettait sa faiblesse ; cette seconde servante était bien inutile... Enfin, il n'y avait pas à s'en dédire... Brigitte la ramènerait ; – elles allaient arriver...

La carriole parut en haut de la côte. Grégoire aperçut, branlantes aux cahots de la course, deux cornettes, l'une à côté de l'autre.

– Les v'là ! dit-il, découragé. – Jusqu'au dernier moment, il avait espéré que la nièce serait empêchée de venir.

– Les v'là !...

Les bras ballants, le dos gros, il rentra dans la maison.

La voiture s'arrêta. Imposante et lourde, Brigitte descendit, puis une jeune fille lestement sauta à terre.



– A présent, couche-toi, – nous recommencerons...

Pacotin, qui, du coin de l'œil, derrière la vitre, reluquait, sans en avoir l'air, entrevit deux jambes rondes et sentit subitement tomber sa mauvaise humeur... Il se leva, ragaillardi, et s'en fut au devant des femmes.

– Ma nièce, not' maître – présenta Brigitte ; – not' maître, ma nièce... elle s'appelle Louise...

– C'est bien, qu'elle entre, ce qui est dit est dit. Et qu'on soupe, il se fait tard.

La marmite apportée, Grégoire se mit à table, et la serviette au cou, considérant son entourage, il se frotta les mains d'un air enchanté. A sa gauche il avait Brigitte ; à sa droite, Louise.

— Mangeons.

Louise avait été élevée à la ville, dans un faubourg ; elle savait tout au monde, malgré ses dix-huit ans, tout ce qui est mal, du moins. Et cela se voyait ; elle était jolie diaboliquement, sentant l'amour ; ses escapades au rempart ne se comptaient plus ; et ce qu'elle s'était déjà de fois promenée au clair de lune devait être innombrable. Le paysan, d'un coup d'œil, avait compris tout cela. Il flairait le vice et s'en régala, machinant quelque chose, comme une revanche, une vengeance, une bonne farce, et, pour lui, de la rigolade comme il n'en rêvait plus. Doucement il avança son genou sous la table ; il rencontra celui de sa voisine, qui ne s'écarta pas, – mais sourit, le nez dans son assiette. A la fin du repas, qui fut court, Louise avait le pied posé sur le chausson du vieillard, devenu rouge aux pommettes, les yeux luisants.

– Demain, dit Brigitte à Louise, je te montrerai le service ; – pour ce soir, regarde alentour, afin de connaître ; – moi, je vais aux bêtes.

Pacotin, regardant Louise, riait silencieusement. Quand la porte eut claqué sur l'antique servante, le vieux saisit la jeune fille à pleines mains, lui tâtant tout le corps, et l'embrassa à grosse bouche.

Elle se laissait faire et rendait le baiser.

Brigitte reparut :

– Où ce qu'elle est ?... Louise ! viens voir ton lit – une paille dans la grange... – c'était le mien dans les temps... à dix-huit ans, on dort partout...

– Tu crois ? ricana Grégoire.

Elle le regarda, subitement inquiète, ne comprenant pas sa gaieté. Mais Pacotin lui commanda d'aller voir au potager ; un lapin s'était échappé, prétendait-il ; gare aux choux !

Passive, elle obéit.

Alors, Grégoire prit Louise par la main, lui fit monter un étage, ouvrit sa chambre, tira le verrou, jeta la fille sur le lit ; et, dans les dernières lueurs du jour, il la posséda.

En gueuse d'expérience, elle s'était caché la tête sous le bras, le corsage ouvert, les jupes retroussées, les jambes au hasard...

– A présent, couche-toi, – nous recommencerons...

Brigitte les avait cherchés partout inutilement ; elle frappait à la porte, qu'elle n'avait pu ouvrir ; elle frappait, furieuse, exaspérée, comprenant tout d'un coup la trahison, pleurant sa bêtise d'avoir amené cette fille.

– Tais-toi ! cria Grégoire, je n'ai pas commandé de musique à ma noce.

Elle les entendait se dévêtir, en riant, avec des chatouilles, des bourrades amoureuses...

Elle devint folle et tapa des pieds, cogna des poings, fit un vacarme d'enfer...

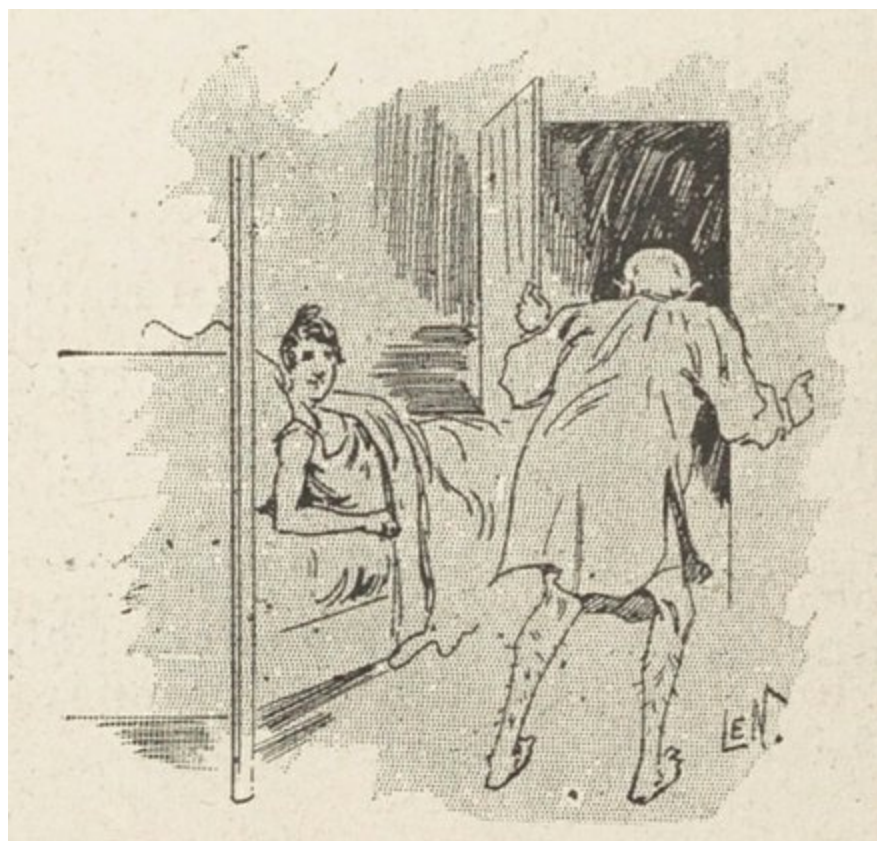
Pacotin, en chemise, alla ouvrir, et, l'air mauvais :

– Voyons, qué que tu veux ? C'est-y fini bientôt ? T'as voulu que j'aie une autre servante, merci ; – je couchais avec toi – je couche avec elle. Tu n'auras plus de fatigues ni jour, ni nuit... et puis, si ça ne te va pas, prends tes nippes et file au diable !

– Mais qu'est-ce que je vous ai fait, not' maître, pour m'abaisser ainsi ? sanglota-t-elle.

– Rien. T'as vieilli. Bonsoir !

Et il referma la porte.



APPARTEMENT A LOUER

I



ux environs de la rue Lafayette, dans une rue tranquille, et d'aspect sévère presque, au milieu de bâtiments corrects, occupés à chaque étage par une honnête population, se dressait une maison correcte elle aussi, mais, on ne sait par quel mystère, vide du bas jusqu'en haut, ou du haut jusqu'en bas, selon votre bon plaisir.

Pas un locataire n'en franchissait le seuil ; et toutes les fenêtres ouvertes apparaissaient, noires, désertes, sans rideaux, tristes comme des yeux crevés.

Un écriteau sur la porte annonçait : *Appartements à louer*.

Mais personne ne venait ; et le portier vivait tranquille et mélancolique dans le silence prolongé de l'immeuble et son obscurité, sitôt la nuit venue ; car il n'allumait plus le gaz... Pour qui ? grand Dieu !

Un matin de ces derniers mois, le concierge cependant eut coup sur coup une surprise et une émotion.

Une jeune femme, gracieuse d'allure, jolie sous la voilette, pénétra dans le corridor ; et ses pas sonnaient, clairs et légers, dans l'air habitué au silence, avec des échos de cathédrale ; et le parfum griseur émané de sa gentille personne combattait un instant les caverneuses senteurs des humidités successives...

– Combien l'appartement du premier ?

– Deux mille francs, mille francs, ce que vous voudrez, balbutia le concierge ahuri, et faisant des efforts pour se rappeler le langage des humains, dont il vivait séparé depuis deux ans.

– Voyons, demanda la jeune femme, étonnée à son tour, est-ce mille ou deux mille ?

– Mettons neuf cents..., si vous voulez...

Elle considéra le portier longuement. Cet homme n'avait pas l'air fou, cependant... Alors, elle ajouta : « Eh bien ! faites-moi voir cet appartement. »

Ils montèrent. Très ému, le concierge cherchait dans un trousseau rouillé la clé du premier... Il en essaya cinq avant d'ouvrir la porte ; – enfin, il l'ouvrit. Aussitôt, une odeur rancie de solitude et d'abandon frappa la jeune femme en plein visage. Elle reculait ; mais le charme et l'étrangeté de la décoration dès l'antichambre la retint et l'at tira.

Murs et plafonds, tout apparaissait tendu d'étoffes riches, bigarrées, chatoyantes, où chantait la gamme des couleurs, du bleu tendre, des gris pâles, au vermillon suprême, aux jaunes incandescents... Chaque pièce offrait une ordination de nuances nouvelles et bizarres ; et partout le satin, le velours, la soie, la peluche, à profusion, assourdissaient les voix, amusaient le regard, intriguaient la pensée ?

Qui diable avait habité là ?

Mais l'étrangère ne cherchait pas si loin. – Ce luxe, criard pour d'autres, exquis pour elle, la charmait, l'hypnotisait, lui criait : Reste ! – Et dans toutes ces glaces, se reflétant l'une l'autre, elle se trouvait belle.

– Combien, décidément ?

– Eh bien !... mettons huit cents.

Sans rien comprendre, mais sans rien chercher, elle signa, joyeuse, sa feuille de location : « Veuve Lucie Ferrand, rentière »

– C’est parfait, dit le pipelet... Quand emménagez-vous ?

– Dans huit jours, je pense...

– Pourquoi pas demain ? l’appartement est libre.

– C’est vrai... Eh bien ! oui, demain !

Et quand Lucie Ferrand s’éloigna dans la rue :

– Enfin ! s’exclama le tireur de cordon, dans un étrange délire.

II

Lucie Ferrand, par cela même qu’elle était veuve, avait été mariée, n’est-ce pas ? Elle n’avait jamais beaucoup aimé son légitime, qu’elle avait épousé parce qu’il semblait riche, et, le jour qu’il mourut d’une jaunisse après faillite, elle ne l’aimait plus du tout. Ce qui la chagrinait surtout, c’était la misère imminente (il lui restait à peine quelques billets de mille francs), et surtout c’était de quitter son bel appartement rue Cambon pour un trou quelconque, où elle devrait désormais enterrer sa jeunesse et sa beauté. Elle avait vingt-trois ans, une tête fine et drôle, un corps parfait.

Mais voici que le bon Dieu, qui se mêlait décidément de ses affaires, lui avait fait trouver ce logement merveilleux de décor et de bon marché, dans cette belle maison vide. Rue Cambon, elle payait quatre mille ; là ce serait huit cents, et le nouvel appartement valait mieux que l’ancien sous tous les rapports...

Ce fut un grand adoucissement à ses regrets de veuve, et quand elle entra dans ce « chez elle », ce fut avec un sourire aux lèvres, et presque une

chanson.

Le soir même de son installation, vers six heures, quand elle parut à la fenêtre, elle dut remarquer chez les boutiquiers voisins un certain émoi et des signes manifestes d'une offensante curiosité.

Les commis sur les portes, les bonnes dans là rue, voire des passants, un instant arrêtés, considéraient la maison d'un air peu respectueux ; et tout ce monde là, le nez en l'air, ricanait à qui mieux mieux, sans rien dissimuler de leurs impressions quelconques, mais, à coup sûr, populairement ironiques.

Lucie avait un peignoir de laine rouge.

Un grand garçon, l'air effronté, se campa au milieu de la rue, le chapeau sur l'oreille, et lui fit visiblement un geste interrogatif qui semblait dire :

– Peut-on monter ?

Elle rougit et se retira confuse... la foule, à présent, riait à gueule pleine. « Le commerce reprend... » murmura quelqu'un.

– Les gens de ce quartier sont vraiment malhonnêtes, dit Lucie à sa vieille bonne, campagnarde naïve.

– Pour sûr, madame, c'est à qui vous reluquera le nez... Oh ! ce Paris !

Des jours passaient, et chacun amenait son aventure. A tout moment, un monsieur montait l'escalier, sonnait, – et, devant l'air ébahi et peu à la coule de la servante agreste, demandait madame Chose, mademoiselle Une-telle, Maria, Joséphine, quelquefois même la baronne. Elle leur fermait la porte sur la figure ; et elle les entendait s'en aller en jurant.



Il la regardait, rougissait, soupirait, manquait des jambes et n'osait l'aborder.

Drôle de maison !

Lorsque Lucie sortait, elle sentait dans son dos cent regards railleurs et malveillants qui l'accompagnaient jusqu'au coin de la rue. D'abord, elle en souffrit. Puis elle s'y habitua. D'ailleurs de graves soucis lui hantaient la cervelle. Dans quelques semaines, elle ne saurait plus comment vivre... L'argent allait manquer...

Jamais elle n'avait fait œuvre de ses dix doigts ; elle était paresseuse avec délices ; épousée par amour, elle ne pouvait compter sur sa famille, plus pauvre qu'elle encore, et qui tirait tous les diables par toutes leurs queues. L'idée d'un travail, si doux qu'il fût, l'épouvantait jusqu'aux larmes ; et chaque heure qui s'écoulait lui paraissait une heure de grâce, de répit, avant l'inconnu définitivement tragique.

Dans ses promenades, elle s'aperçut, un matin, qu'un jeune homme la suivait ; mais de loin, de très loin, timidement ; il était joli garçon ; très blond, très mince, imberbe, avec des apparences de fille déguisée.

Elle pressa le pas, et se perdit dans l'encombrement du boulevard. Mais le lendemain elle le retrouvait encore sous ses pas. Si timide qu'il fût, il était tenace. Il la regardait, rougissait, soupirait, manquait des jambes et n'osait l'aborder.

Cela dura trois semaines.

Et maintenant, sans se l'avouer, elle sortait un peu pour lui, dans l'espoir de le retrouver. L'aimait-elle ? Ni oui, ni non, mais cette passion muette, douloureuse, persistante, la flattait. Elle jouait avec cet enfant, se laissant suivre une heure ; puis, brusquement, se perdait dans un passage, se dissimulait derrière une voiture ; alors, effaré, comme un chien qui ne voit plus son maître, il errait de droite et de gauche, puis enfin, renonçait et revenait, tête basse, l'air malheureux. Et Lucie en riait, oubliait ses ennuis, et rapportait chez elle un peu de cette gaieté légère que donnent, au passage, les vanités satisfaites.

III

Ce timide amoureux s'appelait Philippe, si vous le voulez bien. Il comptait vingt-deux ans. Or, il advint que son grand frère, voyageur intrépide, après trois ans d'absence rentra dans sa bonne ville de Paris.

– Eh bien ! petit, quoi de nouveau ?

Le petit soupira.

– Les femmes, hein ?

– Oui.

– Et tu n'es pas heureux, avec ta jolie tête et tes vingt mille francs de rente, – alors, c'est une gueuse !

– Hélas !

Et Philippe raconta l'histoire de l'inconnue, chaque matin entrevue, et puis, disparaissant toujours.

Le lendemain, Lucie était suivie par deux hommes : Philippe et son grand frère. « Elle en vaut la peine ! » jugeait ce dernier. Et sans qu'elle s'en doutât, cette fois, ils arrivèrent sur ses talons, devant sa maison énigmatique. Quand le grand frère vit entrer l'inconnue sous cette porte qu'il paraissait connaître, il se frotta les yeux, puis éclata de rire, au profond mécontentement de Philippe.

– Petit, dit-il, tu sais que je t'aime bien, et que je ne voudrais pas te faire de la peine...

– Eh bien ?

– Eh bien ! tu ne connais pas cette baraque ?

– Non.

– Cela prouve en faveur de ta belle innocence, mais tu es à peu près le seul dans Paris. Il y a trois ans que je voyage ; pourtant il est de ces choses qui ne s’oublient pas. Cette maison, du haut en bas, n’est qu’un vaste claque-dents. Comprends-tu ?...

Il s’arrêta, contemplant la façade, puis reprit :

– Il paraît qu’à présent les affaires vont mal. Un seul étage reste occupé ; donc, c’est là naturellement qu’habite ou *passe*, tu m’entends, *passe*, – bourgeoisement, si tu veux, – ta princesse mystérieuse. Monte, mon garçon, mets cent sous dans la main de la bonne qui t’ouvrira. Entre le chapeau sur la tête, prends la femme par la taille, et rappelle-toi que tu es homme, et que ton père était aux gardes... Voilà tout... Ah ! non, j’oubliais l’essentiel ; mets d’entrée dix louis sur la cheminée, en promettant de revenir, *si on a été gentille*. Dix louis, c’est cinq fois trop ; mais la femme est vraiment belle ; ce doit être la *prima donna* de l’endroit, et ta fortune te permet de ne pas regarder au prix d’une fantaisie. – Bonne chance. Je vais t’attendre chez Tortoni... Je t’accorde une heure.

Une heure après, Philippe rejoignait son frère. Ses yeux luisaient ; il était un peu pâle, avec du sang aux joues...

. – Eh bien ? fit l’aîné...

– Ça y est, – répondit simplement le Chérubin radieux...



LE MARI, LA FEMME ET LE COLLÉGIEN

I



Un coup d'averse a lavé le trottoir et l'a rendu pareil à de l'acier bruni... Le soleil reparaît. Toute jambe à peu près bien tournée profite de l'occasion pour se donner de l'air ; et, le long de la rue du Bac, c'est un défilé joyeux de bas multicolores.

Un jour, quelqu'un demandait à un grand philosophe, et très expert en femmes, lesquels il préférait des bas rayés en rond tournant le mollet, ou des bas rayés en long remontant vers... le ciel.

– En long, répondait-il, en long... le cercle arrête la pensée, la ligne la continue.

Et c'est bien certainement des questions de ce genre et de cette gravité que se posait au tréfonds de son âme le jeune Rodolphe Mongratin, âgé de

dix-sept ans et neuf jours, bachelier en espérance, qui, sanglé dans sa tunique trop courte, un monocle dans l'œil, et son calot, haut de forme, enfoncé un peu en arrière des oreilles, prenait au coin de la rue de l'Université des allures de lieutenant aux dragons, sur la place d'Armes, un jour de musique.

Brusquement, il fouetta l'air d'un coup sec de son stick et murmura : Cré nom !

Et ce « cré nom » était admiratif – oh ! mais admiratif jusqu'au superlatif...

Une paire de jambes passait, supérieurement admirable. Des jambes, l'œil de Rodolphe remonta : Premier arrêt : Parfait – ronde-bosse en diable... – Un peu plus haut : Jo lie taille... très jolie taille... En continuant : Epaules larges, pleines... – *Excelsior* : Nuque adorable, désirable à crier, damnable, petits cheveux fous, amusants, passionnés, gais et forts. – Ensemble (de dos) Epatant !

Volte-face !

Le collégien dépassa l'inconnue et la reluqua sous le nez. Alors il délira et se sentit d'un seul coup, et pour la vie, éperdûment amoureux. Enfin ! il rencontrait son rêve !

Son rêve filait d'un pas alerte et décidé ; – il le suivit, d'aussi près en vérité qu'on peut suivre un rêve... palpable.

Rodolphe Mongratin, malgré sa grande jeunesse, était un garçon d'expérience. Tout en marchant, il soliloquait ce qui suit, et ses suppositions, en tous points, étaient justes :

– Pas commune, petite bourgeoise distinguée..., un peu du monde..., éducation sérieuse..., instruction à diplôme..., très honnête avant nous..., vingt ou vingt-deux ans..., trop rose, les yeux trop *vierges* pour avoir un mari jeune..., pourtant est mariée..., son chapeau le dit... alors, un vieux mari... Chouette, papa !

Et il suivait toujours. – La petite femme s'en apercevait bien, riait tout bas de l'audace de ce gamin en uniforme ; mais, résolue à être grave, tenait raide la tête.

Brusquement, rue de Grenelle, elle tourna, puis entra dans une maison de bon aspect tranquille.

Les jambes écartées, mais un peu en arc, comme quelqu'un qui monte souvent à cheval et n'est pas fâché que la foule le devine, Mongratin, arrêté, salua de loin le dos de l'étrangère qu'il adorait, puis attendit quelques minutes, en faisant les cent pas sur le trottoir... Il réfléchissait et admirait ses bottes vernies.

Enfin, d'un geste décidé, le collégien tira un louis de sa poche, et, képi sur l'oreille, cravache au vent, entra chez le portier

Dix minutes après, il en ressortait en sifflant le *Père la Victoire*, plus crâne que jamais, et l'œil très allumé.

– Juste ce que je pensais ! J'ai un flair... épatant mon flair ! Or, voici ce que pour vingt francs avait appris Rodolphe : la jeune femme s'appelait madame Moriveau ; elle habitait au quatrième ; son mari était employé au ministère des postes, hôtel du ministre, comptait cinquante ans. Elle ne sortait guère, ne semblait pas bien gaie ; devait avoir vingt ans, était mariée depuis trois... la vertu même...

II

Le lendemain, en ouvrant son courrier, après s'être fait la barbe, vers neuf heures, M. Moriveau trouva dans une enveloppe, à lui-même adressée, un coupon de deux places pour le concert du Trocadéro ayant lieu ce même jour... Un magnifique concert de bienfaisance, avec le concours des premiers artistes en tout genre et dont toute la presse célébrait, par avance, les charmes délectables, les plaisirs infinis, depuis un mois et plus... *

– Qui diable m’envoie cela ?... cherchait M. Moriveau en examinant la suscription... « Monsieur Onésime Moriveau, sous-chef au ministère des postes et télégraphes, 3, rue de Grenelle », c’est moi, il n’y a pas de doute... Quel est le bon ami qui me fait cette gracieuseté... C’est bien charmant... C’est peut-être Ernest... il me doit cent sous... une façon de s’acquitter... ou Ferdinand... il dîne ici trois fois par semaine... Ce doit être Ferdinand... Mais hélas ! Je ne puis y aller, moi ! Justement, j’ai mon rapport de fin de mois à finir et je suis en retard !... Tant pis, mais Virginie ira, elle, la pauvre enfant... Elle ne s’amuse pas tant... Ce sera toujours une distraction pour une fois... Virginie !... Virginie !

Virginie accourut.

– Tiens, mon enfant, voici des places pour le Trocadéro, c’est un de mes obligés qui me les envoie ; tu iras seule... Je ne puis t’y mener ; l’austère devoir m’interdit la musique, que j’adore ; mais, la sagesse avant tout, Minerve avant Euterpe, la déesse Raison avant sainte Cécile ! Tu iras donc seule ! Le plaisir pour toi eût été double si je t’eusse accompagnée, mais, imite-moi, mon enfant, et sache te résigner, et prends toujours cette moitié de plaisir... Va !

Virginie sauta de joie et battit des mains... quand elle fut seule.

Il ne venait pas... le plaisir était double.

Elle sortit ses deux plus belles robes et discuta longtemps son choix et l’accord des étoffes et du chapeau. De cette méditation passionnée, il sortit vers les deux heures une petite femme exquise, sentant bon, divinement faite, jolie comme un cœur, quoi ! C’est encore la langue du peuple qui dit le mieux les choses.

Et cette petite femme, au milieu d’un brouhaha laudatif et d’amoureux murmures, gagna sa place dans la salle du concert.

Elle s’assit, s’installa, dans un froufrou soyeux, tapotant son chapeau, sa jupe, puis, enfin en place, regarda ses voisins.



Une paire de jambes passait, supérieurement admirable.

Alors, à grand'peine, elle retint un éclat de rire.

A sa droite, juste à côté d'elle, se tenait l'audacieux collégien de la veille, plus sanglé, monoclé, ganté, stické que jamais, qui s'inclina profondément, avec une belle figure épanouie de grand bébé qui fait une farce.

Ah ! mon Dieu, elle avait vingt ans, et lui dix-sept ; il était bien charmant, avec sa mine imberbe de fille effrontée ; elle était bien jolie avec ses grands yeux de jeune femme qui voudrait savoir, et son vieux mari l'ennuyait tant !...

Ils causèrent... Ils dirent des bêtises, riant de rien, de tout, de la tête d'un acteur, d'un voisin qui éternuait... Pensez donc, à eux deux, en additionnant leurs âges, ils étaient loin de quarante ans...

A la fin du concert, quand ils sortirent ensemble, ils étaient amis.

– Je vous reverrai, hein ? où ? quand ? comment ?

Et tout cela était dit à pleines lèvres, goulument, comme par un grand enfant qui a faim, et veut mordre avec toutes ses dents jeunes.

Ils se revirent. Ils s'aimèrent. Ils eurent bien raison... Zut pour la morale ! V'là mon sentiment !!!

III

Hélas ! pourquoi Rodolphe Mongratin, comme tous les jeunes cœurs trop pleins, ne se contentait-il pas d'épancher son amour, dans les heures intimes, dans ses lèvres-à-lèvres avec Virginie ? Pourquoi, dans de fâcheux accès de lyrisme, écrivait-il des lettres enflammées qu'il expédiait imprudemment à la maîtresse de ses pensées ?

Oui, pourquoi ?

Un jour, en dérangeant une malle dans un cabinet noir, Onésime Moriveau mit la main sur une correspondance adultère. Il lut. Et de cette lecture surgit cette incontestable affirmation :

– Je suis cocu !

Il déchiffra les signatures ; elles variaient ; ici, ton petit Roro ; là, ton petit Dodolphe. Ça fait Rodolphe, pensa-t-il avec une haute raison. Mais la troisième lettre finissait par : Ton minet chéri... Diable ! Le mari fronça les sourcils... il y avait de quoi... La quatrième : Ton petit lézard à qui l'on n'a pas coupé la queue... et ainsi de suite. Enfin, la vingt-deuxième épître, la plus récente, la dernière, celle de la veille, importante entre toutes, où Rodolphe proposait à Virginie de l'enlever et de fuir en Amérique fonder une dynastie, était signée tout du long, comme il convient aux pièces historiques : Rodolphe Mongratin, lycée Louis-le-Grand – Paris.

– Un professeur ! hurla Onésime ! Nous allons voir ! Mort à l'Université !

Sa femme était sortie. Il prit la correspondance révélatrice, puis un fiacre, et se précipita au lycée Louis-le-Grand.

Il fit passer sa carte au proviseur et fut reçu à l'instant.

Il lui conta tout, réservant le nom du coupable, et sa péroration fut digne de mémoire.

– Enfin, monsieur le proviseur, c'est un de ceux auxquels nous confions nos enfants pour qu'ils apprennent de sa bouche la sagesse des Grecs, la vertu des Romains, les grands événements de l'histoire, enseignement éternel des peuples renouvelés ; c'est un de ces hommes dont la vie devrait être une mission, l'existence un sacerdoce, la conduite un exemple ; c'est un de ceux-là, continuateurs de Socrate et de Platon prêchant sous les portiques, un de ceux-là, dis-je, qui, par des amours illicites, a jeté la perturbation, le désastre et l'infamie au sein d'un ménage honnête dont les membres unis remerciaient les dieux de leur obscurité, sachant qu'ils sont heureux ceux qui n'ont pas d'histoire ! Qu'en pensez-vous, monsieur ?

– Le nom du coupable ? répliqua sèchement le proviseur, que ce singe embêtait, mais pour qui le scandale n'en restait pas moins grave.

– Rodolphe Mongratin, monsieur ! prononça d’une voix caverneuse l’homme du ministère.

Alors, le proviseur, malgré son âge, malgré ses lunettes, sa calvitie, sa bedaine, et le reste, se plia en deux, se tapant sur les cuisses, et partit d’un éclat de rire de la dernière irrévérence et de la première gaieté.

Stupéfait, Moriveau le contemplait sans trouver un mot. Entre deux hoquets, le proviseur put enfin balbutier :

– Mon cher monsieur, Mongratin, Rodolphe, élève de rhétorique, dix-sept ans, bonne famille, bon garçon, mauvais écolier... ne fait rien... que des femmes à ce qu’il paraît... Ah ! ah ! ah !.. Voyons, soyons sérieux, ajouta-t-il devant l’abrutissement d’Onésime..... Qu’exigez-vous comme réparation ?... Je répète, Rodolphe a dix-sept ans, c’est un de mes élèves...

— Un collégien ! cria Moriveau levant les bras au ciel ; Virginie, dévergondée... un enfant !

– Pardon, quel âge a votre femme ?

– Vingt ans.

– Et vous ?

– Cinquante.

– Eh ! mon cher monsieur, apprenez le calcul, s’il en est temps encore. Et sachez qu’il y a moins de différence entre dix-sept et vingt qu’entre vingt et cinquante ! Quant à l’élève Mongratin, puisque vous exigez vengeance, je vais le coller... Eh ! ne vous méprenez pas sur le sens de ce mot ; je vais le mettre en retenue, quoi ! dimanche prochain. Ce n’est pas assez ? Allons, deux dimanches de suite. Ça ne vous suffit pas ?... C’est bon, consigné trois semaines, l’élève Mongratin. Mais n’en demandez pas plus. Bonjour, monsieur.





lien vers <http://www.bnf.fr>



lien vers <http://gallica.bnf.fr>

Maurice Montégut. Madame Tout le monde...

<http://gallica.bnf.fr/ark:/12148/bpt6k9691785k>

À propos de cette édition numérique

Cette édition numérique est issue d'un programme de numérisation du patrimoine mené par la Bibliothèque nationale de France pour enrichir Gallica, la bibliothèque numérique de la BnF et de ses partenaires. En ligne depuis 1997, Gallica s'enrichit chaque semaine de milliers de nouveautés et offre aujourd'hui accès à plusieurs millions de documents numérisés : imprimés (livres, revues et

fascicules de presse), manuscrits, estampes et photographies, documents sonores, partitions, cartes et plans...

Les imprimés sont d'abord numérisés en mode image (prise de vue photographique) puis le texte est extrait de manière automatique grâce aux techniques de reconnaissance optique de caractères (*optical character recognition* ou OCR). Les algorithmes informatiques utilisés définissent également de manière automatique la structure de l'ouvrage (en-têtes et pieds de page, illustrations, tableaux, etc.). L'état du document imprimé (taches, pages déchirées) et les caractéristiques de la typographie employée peuvent entraîner des erreurs lors de l'étape d'OCR. Le texte ainsi produit est ensuite relu, corrigé, et converti au format EPUB (*electronic publication*), format ouvert standardisé pour les livres numériques. Malgré tous nos efforts pour respecter au mieux le format original du livre, il est possible que vous retrouviez des coquilles ou des problèmes de mise en page qui auraient échappé au relecteur. N'hésitez pas à nous signaler ces anomalies à l'adresse gallica@bnf.fr.

Conditions d'utilisation

1/ Les contenus accessibles sur le site Gallica sont pour la plupart des reproductions numériques d'œuvres tombées dans le domaine public provenant des collections de la BnF.

Leur réutilisation s'inscrit dans le cadre de la loi n° 78-753 du 17 juillet 1978 :

- La réutilisation non commerciale de ces contenus est libre et gratuite dans le respect de la législation en vigueur et notamment du maintien de la mention de source.

- La réutilisation commerciale de ces contenus est payante et fait l'objet d'une licence. Est entendue par réutilisation commerciale la revente de contenus sous forme de produits élaborés ou de fourniture de service.

Cliquer ici [pour accéder aux tarifs et à la licence](#)

2/ Quelques contenus sont soumis à un régime de réutilisation particulier. Il s'agit :

- des reproductions de documents protégés par un droit d'auteur appartenant à un tiers. Ces documents ne peuvent être réutilisés, sauf dans le cadre de la copie privée, sans l'autorisation préalable du titulaire des droits.
- des reproductions de documents conservés dans les bibliothèques ou autres institutions partenaires. Ceux-ci sont signalés par la mention Source gallica.bnf.fr / Bibliothèque municipale de ... (ou autre partenaire). L'utilisateur est invité à s'informer auprès de ces bibliothèques de leurs conditions de réutilisation.

3/ Gallica constitue une base de données, dont la BnF est producteur, protégée au sens des articles L341-1 et suivants du code de la propriété intellectuelle.

4/ Les présentes conditions d'utilisation des contenus de Gallica sont régies par la loi française. En cas de réutilisation prévue dans un autre pays, il appartient à chaque utilisateur de vérifier la conformité de son projet avec le droit de ce pays.

5/ L'utilisateur s'engage à respecter les présentes conditions d'utilisation ainsi que la législation en vigueur. En cas de non-respect de ces dispositions, il est notamment passible d'une amende prévue par la loi du 17 juillet 1978.

6/ Pour obtenir la reproduction d'un document de Gallica en haute définition, contacter reproduction@bnf.fr

7/ Pour utiliser un document de Gallica sur un support de publication commercial, contacter utilisation.commerciale@bnf.fr

Table des matières

1. Page de titre
2. LA FOLLE DE VAUGIRARD
 1. Chapitre I
 2. Chapitre II
 3. Chapitre III
3. LA LANCE D'ACHILLE
 1. Chapitre I
 2. Chapitre II
4. ABATTAGE
 1. Chapitre I
 2. Chapitre II
 3. Chapitre III
 4. Chapitre IV
5. VERTUEUSE PROVINCE
 1. Chapitre I
 2. Chapitre II
6. LE VIN D'HONNEUR
 1. Chapitre I
 2. Chapitre II
 3. Chapitre III
7. TRIBULATIONS
8. LES REGRETS DE FERNANDE
9. PASSIONS PRATIQUES
 1. Chapitre I
 2. Chapitre II
 3. Chapitre III
10. DE LA MAIN DROITE A LA MAIN GAUCHE
 1. Chapitre I
 2. Chapitre II

11. LA QUEUE DE CHEMISE OU LE DOIGT DE DIEU

12. LES TROIS PROPHÉTIES

1. Chapitre I
2. Chapitre II
3. Chapitre III

13. LA PART DE L'EAU

1. Chapitre I
2. Chapitre II

14. PASSÉ OBLIGE

1. Chapitre I
2. Chapitre II

15. LA RESSEMBLANCE

1. Chapitre I
2. Chapitre II
3. Chapitre III

16. 29 FÉVRIER

1. Chapitre I
2. Chapitre II
3. Chapitre III

17. LE VIOLON DES MARTYRS

1. Chapitre I
2. Chapitre II
3. Chapitre III
4. Chapitre IV

18. ÉGOÏSME

1. Chapitre I
2. Chapitre II
3. Chapitre III

19. LES DIAMANTS DE MARIETTE

20. LA DERNIÈRE DU « BEL ADO »

1. Chapitre I
2. Chapitre II
3. Chapitre III

21. LES DEUX SERVANTES

1. Chapitre I
2. Chapitre II

22. APPARTEMENT A LOUER

1. Chapitre I
2. Chapitre II
3. Chapitre III

23. LE MARI, LA FEMME ET LE COLLÉGIEN

1. Chapitre I
2. Chapitre II
3. Chapitre III

24. À propos de cette édition numérique